



Ce livre est mon deuxième livre. Il date de la période 1983-1986. Trente ans après, j'ai été conduit à le retrouver aussi je le mets sur internet et pas seulement pour servir de réflexion au mouvement occitan. Mary-Lafon me semble plus que jamais un homme de l'actualité pour réfléchir à la démocratie, pour combattre le fanatisme religieux, pour penser une politique culturelle, pour défendre la nation et j'en passe.

Pas plus qu'on ne pouvait me croire en 1985 on va me croire en 2016 mais qu'importe. J-P D.

Ouverture p. 2

### **Première partie**

Juin 1810 p. 3

Septembre 1824 p. 8

Voyages p. 11

Amours p. 16

Écritures p. 21

Tourismes p. 26

Quel siècle p. 28

Comment reconnaître les oubliés ? p. 31

Comment reconnaître les oubliés ? p. 33

### **Deuxième partie**

J'ai tout sacrifié au Midi p. 38

L'histoire p. 38

La géographie p. 43

La Nation p. 47

Langue et littérature p. 49

### **Le mouvement occitan p.58**

1) La pédagogie p. 59

2) Le peuple et la nation p. 60

3) La région p. 61

4) La culture p. 62

5) Conclusion ?

Religions, p. 64

Journalismes p. 71

Politiques p. 86

Conséquences p. 97

Postface p. 100

Dialogue pour un projet occitaniste

## Ouverture

Parler de Mary-Lafon ! Vouloir vous émouvoir avec la vie de cet homme ! Faut-il être fou, ou muni d'une ambition mal placée ? Simplement, à mes risques et périls, il me fallait écrire ce livre (au prix de quelques joies aussi).

Si j'avais commencé par des faits, j'aurais écrit que je suis tombé sur Mary-Lafon un mercredi après-midi en sortant d'un pressing, que j'étais pressé, que j'ai glissé (sur une peau de banane) et que me relevant, j'ai remarqué une plaque : Mary-Lafon. Puis, en rapportant mon pantalon au pressing (malgré sa protection plastique il avait bénéficié des eaux du caniveau), sur le ticket j'ai retrouvé le même nom : Mary-Lafon. Mais qui peut croire qu'à ce moment là, j'ai décidé l'écriture de ce livre en pensant, de plus, qu'un seul tome suffirait puisque je n'avais rien de casé ?

Pourtant mes premières recherches me confirmèrent dans mes soupçons: en revendiquant la création de la rue qui porte son nom Mary-Lafon, n'était-il pas, en partie, responsable de ma chute ?

Est-ce suffisant pour s'acharner à étudier la vie et l'œuvre d'un oublié ?

Oui, puisque je l'ai fait. Mais pour quelle utilité sociale ? On ne peut répondre par avance donc limitons nous à cette suggestion : et si en étudiant du secondaire, on trouvait du principal ? Reconnaissons de suite que mes recherches m'entraînèrent loin de la rue de Montauban et qu'il me fallut voyager dans l'histoire (du moins jusqu'à l'Antiquité) puis dans la géographie (exclusivement européenne) mais aussi dans la politique.

Il me fallut affronter les questions de la culture occitane (ne serait-ce le fait qu'à l'époque le mot occitanie n'existait pas) et pour ça, il me fallut devenir maçon, ingénieur, linguiste, peintre, pédagogue, acteur et clown ... on ne sait jamais.

Puis j'ai découvert que Mary-Lafon avait écrit une autobiographie littéraire et j'ai cru que mon travail était tout mâché. Mais une autobiographie c'est toujours une biographie inventée, même pour un Mary-Lafon qui avait un souci énorme de la vérité. Avec le titre "50 ans de vie littéraire" je pouvais déjà me demander pourquoi cette autobiographie était exclusivement littéraire ! C'était déjà un choix. Ecrire c'est toujours choisir.

Juin 1810

C'est un enterrement qui avance.

Dans quel ordre ? L'ordre a toujours quelque chose à nous dire et surtout dans un enterrement. Derrière le cercueil les proches voisins puis vient le mari.

Ensuite les autres hommes du village qui seront suivis par les femmes. Dans cette foule une question : Madame est-elle restée avec les femmes ou a-t-elle pris place devant, à côté de son fils ? Réponse impossible et qui pourtant nous aurait été si précieuse.

Pour la commodité de notre description je décide que mère et fils sont côte à côte devant le peuple en cortège.

Lui a 25 ans et elle 60. En ce moment tragique ils devaient avoir un énorme besoin de se soutenir. Nous sommes le 3 juin 1810 et le cortège était parti du Faubourg du Moulin à Vent, village de Lafrançaise, département du Tarn et Garonne. Le cercueil était la dernière demeure de sa femme à Lui. Si les bouches avaient parlé nous aurions entendu : elle n'avait que 25 ans.

Face à ce drame, ne versez avec moi, que des larmes du 19<sup>ème</sup> siècle. A chaque époque, chaque peine et en 1810 les morts n'avaient pas le même poids qu'aujourd'hui (ni les cortèges le même ordre). En prenant les 50 décès qui précédèrent celui de Marie Dagrán survenue le 1 juin 1810 on découvre plusieurs phénomènes qui peuvent donner le ton de l'époque.

La moyenne d'âge de ceux qui meurent est de 35 ans. Notre échantillon n'a rien de scientifique mais remarquons que nous sommes près de la moyenne nationale française de la même époque : 37 ans. Seulement il faut savoir lire les chiffres. Cette moyenne indique que d'une part les gens mouraient vieux (20 sur 50 meurent après 60 ans) et que d'autre part, les enfants mouraient jeunes (17 sur les 50 décès avant l'âge de 5 ans). Dans l'intervalle seulement 2 morts entre 5 et 20 ans et 11 morts entre 20 et 60 ans.

La mortalité infantile est donc très forte et fait donc baisser la moyenne générale. Concernant les 11 décès de ceux qui ont entre 20 et 60 ans il y a les morts à la guerre (3 pour ceux qui sont déclarés) mais surtout des jeunes femmes comme Marie Dagrán. Sur les 11 il y a Jeanne (25 ans), Françoise (26 ans), Catherine (24 ans, une autre Jeanne (22 ans) et Antoinette (24 ans).

Avec Marie nous arrivons à un total de 6 sur 11 et pour un espace allant de 22 à 25 ans. De quoi pouvait-on mourir chez une jeune femme à cette époque là et à un tel âge?

Les déclarations de décès n'indiquent pas les causes mais en ce 3 juin 1810 la cause est évidente le 26 Mai 1810 elle avait donné naissance à un petit garçon. Et parmi les autres femmes je sais qu'au moins Antoinette Sabatié était dans le même cas.

On ne pleurait donc pas une accidentée de la route mais une accidentée d'accouchement. La fatalité ne prend pas toujours les mêmes chemins.

Si dans le cortège le mari paraissait particulièrement fatigué c'est, qu'en tant que médecin, il avait pu suivre, impuissant, la semaine de souffrances que venait de vivre sa femme. Jean Bernard Marie Lafon était en effet le médecin de Lafrançaise, à la suite de son père et comme son oncle. A ce titre il y avait derrière le cercueil toute la population d'autant que Napoléon était encore au pouvoir et que ce jeune notable fier napoléonien devait en imposer. De plus, politesse oblige !

Portons maintenant nos regards sur cette femme que j'ai placé à côté du mari malheureux et qui est sa propre mère que nous désignerons par l'expression : Madame,

J'ai souvent été détourné de ce travail, et en particulier l'envie me prit plusieurs fois de laisser Mary-Lafon pour étudier la grand-mère. Si Personnage est un oublié de l'histoire que doit-on dire des femmes que l'on ne sort du placard que pour les défigurer ! Revenu à mes engagements, j'ai repris ma route mais voici tout de même quelques aperçus de la vie d'une femme née en 1750 qui s'appelait Marie Françoise Antoinette Maury de Saint Victor et que par commodité nous avons baptisé Madame.

En ce 3 juin 1810 elle s'avance les yeux ailleurs. Visiblement elle repassait dans sa tête (admirez ma vue ) tous les malheurs qui la frappèrent. La mort fait penser à la mort. Son plus grand malheur fut le décès de son mari en 1793. D'une famille noble, Madame aurait pu avoir le comportement de son rang. Et quel aurait pu être le comportement d'une jeune fille de la moyenne noblesse autour des années 1770 ?

Fille d'un officier de cavalerie, elle aurait pu aller terminer son éducation au couvent de Millau. Et c'est ce qui arriva.

Sans qu'au bout il n'y ait d'entrée en religion.

Dans ce couvent de Bénédictines, la demoiselle de 20 ans, qui s'y trouve "aussi jolie que spirituelle", a un comportement inattendu. Ses antécédents (noblesse, famille traditionnelle et bien rangée) auraient pu produire une religieuse de qualité sauf qu'au lieu de correspondre avec Dieu le père ou un quelconque de ses Saints elle s'orienta vers du vulgaire, une correspondance avec Jean-Jacques Rousseau. Elle lui avait écrit pour lui demander conseil au sujet de son futur mariage et le

philosophe en personne (pas sa secrétaire) lui avait répondu : "Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans le mariage, mais il faut qu'il soit bien assorti." Dans le couvent on appelait Madame la philosophe. Dire qui des amis ou des ennemis trouva ce surnom serait ici pure invention. Disons qu'il venait plutôt des ennemis.

En effet *"une évidente supériorité d'intelligence et sa passion pour la lecture lui aliénaient la plupart de ses compagnes. Elle joignait aux principes d'une morale austère puisée dans l'éducation de famille, un sentiment exquis du beau et du bien, dû à sa nature d'élite "*.

Peut-être que l'on exagère toujours quand on parle de sa grand- mère, mais Mary-Lafon ne le fera pas au point de mettre en cause un fait bien établi, l'infériorité féminine. *"Elle avait une solidité de raison au-dessus de son âge, nous ne dirons pas au-dessus de son sexe "*.

Bien sûr la correspondance avec Rousseau était secrète (marque d'une certaine liberté dans le couvent) sinon toute la noblesse du Rouergue aurait protesté.

Ce mariage de Madame s'est-il produit ?

*" Malgré ses 46 ans, diminués d'un tiers par sa bonne mine et la poudre, le major du régiment dauphin pouvait être rangé sans hésitation parmi les beaux hommes du temps "* mais fidèle à Rousseau, Madame refusa ce mariage car la beauté ne suffit pas et l'enquête bien concrète qu'elle avait demandé à son père était claire : que De Vedel aille se faire voir ailleurs.

N'êtes-vous pas estomaqué ? Ce n'est pas la jeune fille qui suit les ordres de son père mais un père qui doit répondre aux ordres de sa fille !

Déjà à ce stade de ma rencontre (réalisée surtout à travers l'écriture du petit-fils dois-je rappeler) plusieurs questions passionnantes pouvaient apparaître et devaient me lancer sur des pistes de travail.

- le couvent, lieu d'éducation de la fille chrétienne, servait à quoi en vérité?

- est-ce là que l'on pouvait trouver Rousseau et sinon quels furent les chemins concrets de la pénétration des idées de Rousseau dans la France profonde ?

- les Bénédictines (en rapport avec la liqueur du même nom et je me voyais lancé dans une étude sur la création des liqueurs chères à nos gosiers) étaient-elles plus tendres que les Ursulines qui tenaient le couvent de Montauban ?

- comment De Vedel est-il venu de Provence demander en mariage à Millau une fille de Montauban ?

On sent derrière ces questions les contradictions du siècle (si vous n'avez rien senti, ce n'est pas grave).

Du côté droit la tradition, c'est l'homme qui demande la femme en mariage, c'est le couvent qui termine l'éducation de la jeune fille, c'est le mariage qui est pour elle une des vocations naturelles etc.

Du côté gauche, c'est une femme qui veut décider en maître (en maitresse) qui lit, qui cherche et qui veut, non pas un mariage d'affaire, mais un mariage d'amour.

Face à mon schématisme il s'agit d'une femme de la noblesse qui est du côté gauche, qui lit Rousseau dans un couvent (et Rousseau qui n'était déjà pas très simple) se trouve en correspondance (sans les PTT) avec une femme qui ne conçoit son rôle que comme celui d'un être à part entière (et non pas comme celui d'une part d'être) alors que Rousseau l'imaginerait davantage obligée de se dévouer corps et âmes aux hommes.

Est-ce que je nage au milieu de grandes idées qui ne devraient que se trouver dans des livres plus sérieux ?

Madame rencontra Jean-Jacques Rousseau en chair et en os et mon histoire peut se vérifier dans les livres d'Histoire. Pourquoi et comment ?

En 1776-1777 Madame décida, pour une question de vérité à faire éclater, de monter à Paris pour témoigner dans un procès célèbre intenté contre le duc de Richelieu (ne pas confondre avec le cardinal). A cette occasion, après 5 jours et 5 nuits d'un voyage épuisant elle décida d'aller visiter le vieillard qui habitait une maison "*d'assez médiocre apparence*" et qui la reçut en redingote et en bonnet de coton. Il était en train de copier de la musique. Après la visite Madame fondit en larme au grand étonnement de son père qui l'avait accompagné sans savoir où ils allaient. Rousseau lui était apparu comme un être "*maigre, petit, un peu vouté, le nez arqué*" et au cours de leur seconde rencontre, dans un jardin, elle le trouve "*au pied d'un marronnier le menton appuyé sur sa canne et contemplant la lune*". Simple hasard j'imagine...

Mais que dit Rousseau à Madame ?

*"Se méfier surtout des femmes qui sont plus dangereuses que les hommes,"* Et le soir Madame eut confirmation de la justesse de tels propos. Une femme du monde les invite. Bon repas, belle soirée, grenade de laitance de carpe, hure de saumon... et Médoc et Jurançon. Et au dessert on lui présente l'homme qui voulait lui acheter son témoignage ! Ignoble pour la morale de Madame !

Elle était venue à Paris pour dire la vérité et rien ne pouvait la détourner. En racontant le procès Mary-Lafon n'oublie pas d'en mentionner les dessous politiques qui correspondent aux affrontements entre le Parlement de Paris et le roi de France, Le duc de Richelieu, était du côté du roi. Il ne faut pas confondre ces Parlements (institutions judiciaires) avec les nôtres (institutions politiques).

À Paris Madame va trouver l'homme de sa vie, le grand amour et c'est à cela qu'elle pense en ce 3 juin 1810. Son fils perdant sa femme ne pouvait que faire revenir dans sa mémoire, ce triste jour où elle perdit ce mari incroyable qu'elle n'avait pu aimer qu'une quinzaine d'années.

Pour en savoir plus sur le sujet je me suis reporté à l'état civil et aux registres paroissiaux qui le précédèrent. J'ai relu à deux fois le registre du Fau et à chaque fois j'ai trouvé la même chose : le 12 juillet 1781 se marièrent Guillaume Lafon et Madame (l'annonce est aussi faite à Lafrançaise et à l'Eglise Saint Jacques) et ils reconnaissent que Marie Françoise Thérèse Athalie Lafon née le 14 juillet 1777 était bien leur fille.

Et si le mariage ne se produit qu'en 1781 c'est vraisemblablement parce que le consentement du père nécessaire à la jeune fille jusqu'à 30 ans n'avait pas été obtenu. Si par contre elle n'attend pas 1781 pour avoir un enfant c'est que Madame aime Guillaume Lafon et que l'amour, cette raison au-dessus de tout, commande l'acte.

"Et son plus grand malheur fut la mort de son mari en 1793".

Nous en étions là de nos réflexions en ce 3 juin 1810 quand nous fûmes attirés par la grand-mère et ses yeux ailleurs.

Le cortège pendant notre détour historique a poursuivi son chemin et pénétrant dans le cimetière il rendit le dernier hommage à Marie Dagrán qui était devenue, par son mariage, Marie Lafon.

La moindre des politesses m'impose ici de parler de la famille de la victime. Elle ne porte pas sur ses épaules l'histoire brillante si ce n'est celle des campagnes françaises. Venant des milieux agricoles il s'agit de ces humbles qui, petit à petit, s'achetèrent la terre de leur liberté, de leur pouvoir sur le travail, de leur amour qui était aussi leur peine. Ils firent la révolution pour vivre enfin et sans nul doute Dagrán père fut surpris de voir sa fille se marier avec le fils du médecin. Le mariage avait eu lieu le 6 juillet 1808 et les deux mariés nés tous les deux en 1785 avaient donc 23 ans. Leur premier enfant était né le 13 Mars 1809 et fut prénommé comme Madame. Nous étions seulement 8 mois après le mariage. C'est à la seconde naissance que meurt Marie Dagrán.

Supposons maintenant qu'il ne reste plus dans le cimetière que la famille Lafon et alors s'y trouve avec Madame et Jean Bernard Lafon, sa sœur Marie mariée avec le potier de Lafrançaise Guillaume Roques depuis le 10 Thermidor an 8 et qui est marchande épicière à Montauban (une femme qui travaille hors des murs de sa maison ! ) puis l'autre sœur Marie Françoise Jacqueline mariée avec François Charles commis négociant à Montauban. Mary-Lafon prétendra plus tard qu'il était présent avec sa sœur (elle a un an), aux côtés des autres personnes de sa famille, devant la tombe de sa mère. Il dira qu'il fut "l'assassin" de sa mère. A-t-on le droit d'écrire un livre au sujet d'un assassin d'une semaine ?

Septembre 1824

Jean Bernard Marie Lafon. Tel est le nom de l'héritier. Tel est celui qui est né de la mort de sa mère : psychanalystes à vos études !

Et déjà nous voilà en 1824. Mathématiquement l'enfant a 14 ans. Le 2 juillet de cette année là Madame est morte. N'ayant pas vocation à faire verser des larmes, je n'ai pas voulu rééditer l'exploit du deuxième chapitre, en racontant à nouveau un enterrement.

Donc laissons juillet et août et passons en septembre (quel savoir !) qui est pour moi la rentrée des classes. En 1824 Jean Lafon est-il le premier à crier : *Vive le Collège ?*

Entre l'éducation fournie par sa grand-mère et celle du collègue Personnage tranche ainsi *"Si quelque intelligence se révéla en moi ce fut, la sienne [celle de sa grand-mère] si grande et si vive, qui la fit éclore. C'est par sa prévoyance et ses soins que deuxième travail auquel je fus plié dès l'âge de 7 ans devint un plaisir pour moi et plus tard un besoin"*. Quant au collègue : *"c'est un musée gréco-latin"* (vous n'oubliez pas du point de vue pédagogique que la grand-mère est et restera disciple de Rousseau).

Donc enfance dorée. Promenades, travail avec la grand-mère, récréations dans la bibliothèque aux nombreux volumes. Mais dans les faits nous ne savons que peu de choses sur cette période (par exemple sur ses rapports avec sa soeur aînée) et Jean Lafon lui-même n'en dira presque rien. *"J'abhorre cette exhibition du moi que font au public les gens d'une certaine littérature avec l'audace et l'impudeur des montreurs des veaux à deux têtes mais malgré la réserve que j'ai gardé toute ma vie à cet égard je ne peux m'empêcher de dire ici deux mots de mon enfance"*.

Et les deux mots en question sont ceux que j'ai déjà donnés

De Lafrançaise, vue sur les Pyrénées, rivières, coteaux, champs, vignes etc. mais attention, non pas à cause du panneau stop qui n'est pas sur les routes mais à cause de l'idée de nature. Elle n'est pour Paradoxe (Mary-Lafon prendra les noms de Personnage et Paradoxe) qu'HUMAINE. Derrière chaque terre, l'homme seul compte. Telle vallée est un berceau et tel hameau un lieu de joies. La nature n'est que le cadre, ce qui lui enlève une importance factice pour donner sa juste valeur au réel.

De sa bibliothèque, vue sur la culture européenne et plus tard il nous dira même qu'à 14 ans il avait fait ses choix.

Du côté des bêtes noires : Fénelon, Boileau, Marmontel, Rousseau le lyrique.

Du côté des idoles Corneille et en partie Voltaire.

Concernant Rousseau il a cette précision : *"malgré le culte qu'on lui vouait chez nous il ne m'attachait par aucun côté. Je trouvais l'Emile que j'avais été forcé de lire assommant"*. À moins que ce ne soit, que parce qu'il avait été obligé de le lire, qu'il le trouva assommant ?

Retenons au milieu de diverses contradictions que le jeune Jean Lafon s'arma de multiples lectures (il lisait l'anglais) peut-être trop vite emmagasinées et qui lui donnèrent un esprit brouillon (ceci est écrit sans esprit péjoratif pour les brouillons car...).

Rousseau y aurait-il reconnu un disciple ?

Madame est morte à l'âge de 74 ans et toute une vie s'acheva pour Jean Lafon. Le père décida que le collège de Montauban poursuivrait l'éducation de son fils avec cette rentrée 1824 que nous avons évoqué.

Quel choc mes amis !

Madame était austère et monacale mais le collège...

Il retrouvera tout de même la possibilité de faire des promenades et puis on s'habitue et avec les savoirs acquis les succès allaient apporter rapidement quelques satisfactions.

À en croire une enquête de l'année 1818-1819 (je suppose que 5 ans après le collège n'avait pas dû évoluer beaucoup) ils étaient une centaine. En fait il y avait 92 enfants avec 11 internes, 50 externes et pour le nombre de demi-pensionnaires, faites la soustraction vous-mêmes.

Au dortoir les 11 pensionnaires, dont Personnage, avaient bien dû inventer un système pour échanger quelques rêves même après l'extinction des feux. À s'inventer des avens Jean Lafon ne devait pas être parmi les derniers, à moins que, gardant de son enfance solitaire une certaine timidité, il préféra le silence et l'isolement.

Hors du rêve de la nuit, il commença par l'élémentaire, puis la grammaire, les deux humanités et la rhétorique. Je le vois mal parmi les 10 qui suivaient en plus les cours de mathématiques.

5 ans de vie et de la nostalgie

De son collège de Montauban il écrivit, non pas à Rousseau mais à l'idole de la jeunesse de son temps Casimir Delavigne et celui-ci lui envoya une précieuse réponse. En clair Jean Lafon se sentait une âme de poète et il fit un quatrain remarqué à un concours qui visait à aider à l'organisation

d'une quête pour les pauvres de la ville (sous les auspices de la charité chrétienne).

Il sort la tête couverte de lauriers en 1829.

Son séjour sera marqué par un nouvel événement tragique : la mort de sa sœur. Sa discrétion à son sujet ne doit pas nous tromper : après la perte de la grand-mère, ce nouveau drame dut provoquer chez le jeune garçon de terribles souffrances qu'il osa évoquer rapidement dans une poésie :

*"Dieu vous garde jamais, par une nuit muette  
D'être au fond de la chambre assis à pleurer seul  
Tandis que votre sœur, là morte et violette  
Se plie en un linceul ."*

Tout cela est bien court pour évoquer 20 ans de vie. Avec le collège il devait bien y avoir les copains que l'on aime, les profs que l'on veut imiter (pour le pire et le meilleur) et les filles, même si elles ne pouvaient fréquenter l'établissement, devaient bien exister...

Ne nous forçons pas à ajouter quelque chose que nous ne connaissons pas puisque de toute façon l'exhibition du moi enfantin...

## Voyages

On ne voyage pas comme ça. Il faut prévoir, financer, se motiver, s'encourager, se décider et même s'embarquer. Mais Personnage a tout programmé, peut tout financer, n'a pas peur d'aller chercher la gloire et l'aventure et ne fait, par ce deuxième voyage, qu'inaugurer une vie voyageuse.

### Paris destination.

Nous quittons ici la chronologie et le Tarn et Garonne pour, après 4 jours et 4 nuits de chaos de diligence (1 jours de moins que pour Madame), rencontrer le Grand Monde.

Grand Monde évolue. Du temps de Madame c'était les fastes de la cour du roi Louis 15, puis vint Louis 16 et...

Si 50 ans plus tard la France a retrouvé des rois, elle retrouve aussi des révolutions et Jean Lafon arrive en 1830 assez tôt pour voir venir les **Trois Glorieuses** qui secouèrent une fois de plus la capitale et le pays. De tous ces tremblements de terre Grand Monde se relève en se transformant. Entre 1830 et 1848 il tient salon (sans le fumoir indispensable à notre méridional).

### Théâtre destination.

C'est l'ambition de Paradoxe. Vous l'aviez vu poète mais en arrivant à Paris il pense que seul le théâtre peut donner sens à sa vie.

Son nom en haut de l'affiche, le public à genoux, une célébrité rapide, les éloges de la critique et la gloire peut-être...

En 1830 ce n'était pas la chanson de 3 minutes qui ouvrait les portes du succès mais la pièce de théâtre qu'il fallait écrire, faire accepter par des directeurs et par les Parisiens qui disposaient de dix lieux pour, suivant leur statut social et suivant leurs goûts, se retrouver.

Il veut ainsi inaugurer une vie de travail et de combat. Pour lui l'insignifiant continue son passé. Il ne crée rien et laisse le temps lui filer entre les doigts. Il n'invente pas la 25<sup>ème</sup> heure du jour qui, tout d'un coup, bouleverse les 24 heures précédentes. L'insignifiant a peur et ne le cherchez pas forcément parmi le peuple car en son siècle Personnage le trouve souvent aux premières places du pouvoir. Il a cette formule :

*"Les génies sont comme les vers luisants souvent ils brillent dans l'ombre".*

Vous devinez en conséquence que les lumières du théâtre ne voulurent pas de Jean Lafon. Il se retrouve journaliste (voir chapitre 13).

Midi destination.

Il n'était pas parti pour Paris en crachant sur sa province. Il prétend même qu'il était allé à Paris pour compléter son étude de la langue d'oc, entreprise au cours de son première voyage à travers tout le midi pendant l'été 1829. Et le contact de la vie parisienne semble, non pas le détourner de cette ambition, mais l'y ramener avec force, par réaction, par opposition à l'esprit ambiant.

Construire une vie en disant haut et fort les mérites d'un territoire réel (le Midi) et surtout de sa culture, ne pouvait pas se faire sans de terribles difficultés. Midi destination n'est pas un retour au pays mais un combat à Paris pour le Midi tel qu'il l'entend.

Il juge des forces en présence, du possible et de l'impossible et jamais ne plie si ce n'est devant l'amour (chapitre 10).

Paradoxe en arrivant dans la Ville-Dieu va fréquenter les salons comme il a fréquenté sa bibliothèque en prenant partout sans s'attacher à rien. De l'Abbaye aux Bois à l'Arsenal en passant par la maison de Madame Achille Comte, il pratique la diversité. Il ne néglige pas les chansons de Pierre Dupont ou de Nadaud sur l'autre rive de la Seine et, même les Saint Simoniens ont son oreille.

Il rencontre les grands et particulièrement son idole Casimir Delavigne mais surtout Béranger. De tout cela il retient qu'il n'y trouve ni ses modèles, ni ses héros, ni ses valeurs, et d'ailleurs qui fume le cigare ?

Il se fit tout de même quelques amis véritables puisqu'ils durèrent toute sa vie, les deux Jules surtout.

Mais au nom de l'amitié pas question de sacrifier la vérité. Jules Janin (le deuxième est Jules Sandeau qui donna la moitié de son nom à une écrivain célèbre) par exemple faisant une critique théâtrale vers les années 1844 recevra ce jugement ironique de Mary-Lafon :

*"Mon ami, Jules Janin, à l'affût des dispositions du public, c'était mis bravement du côté de la réaction. Il ne fit aucune difficulté pour brûler avec éclat ce qu'il avait depuis 14 ans adoré et la réaction encouragé et conduite par lui porta, aux nues, en haine du romantisme, un ouvrage pauvre de fond et très défectueux."*

Nous vérifierons que le mot ami n'est pas une clause de style, pas plus que l'horreur de Mary-Lafon pour "la réaction". Au-delà des salons ils se rencontraient dans les cafés, les sociétés savantes, les restaurants et avec les deux Jules il ajoute à sa liste d'amis : Ballanche, Soumet, Vigny, Loménie et en partie Nodier. Sur un autre plan il ajoute Geoffroy de Cavaignac. Ce jeune républicain de la période 1830-1848 fut intrépide et mourut avant d'avoir pu voir son frère au pouvoir. Qu'aurait-il pensé en le voyant tirer sur les insurgés de juin 1848 ?

Ce frère d'Eugène Cavaignac eut sur Mary-Lafon une influence déterminante puisqu'il l'orienta vers l'étude de l'histoire, du Midi de la France, de l'Italie et de l'Espagne.

Ainsi apparaît une folle jeunesse des années 1830 et Mary-Lafon nous déclare :

*"Ferme croyant comme tous les jeunes d'alors de la poésie et de la liberté, Je passai les 4 plus fraîches années de la vie (20-24 ans) dans le bleu du monde idéal et des doux rêves."*

Les portes de l'avenir n'étaient pas encore un miroir aux alouettes. L'élan du siècle n'était pas mort. La révolution de 1830, le romantisme, les acquis de la Grande Révolution comme sa légende, la période de paix, tout cela laissait comme un espoir, comme des promesses que la génération de 1850 ne pourra plus apprécier de la même façon.

Une pause. Grand Monde, grandes idées, grands amis, cafés et théâtres, tout cela est bien beau mais n'a jamais formé une société. Il nous faut donc replacer tout le monde dans son rang même si les alignements sont impossibles. L'élan du siècle était toujours là mais avec ses propres déceptions. Citons encore Mary-Lafon :

*"Parmi les jeunes gens parti de Montauban 10 ans avant moi, il en était un, doué de facultés supérieures et qui, par son mérite seul, était devenu secrétaire de Talleyrand. Tout le monde le méprisait dans son pays parce qu'il était instruit et vraiment remarquable, et puis, crime capital aux yeux d'une aristocratie dont l'élite date à peine de Napoléon 1er et de la bourgeoisie riche issue pourtant fort récemment de la classe ouvrière, parce qu'il était fils de fossoyeur. Peu accessible aux idées de ce genre, j'allais lui porter la lettre de sa mère, et, lorsqu'il vit dans notre entretien à quelle distance j'étais des sots préjugés de mes compatriotes il m'accueillit comme un ancien et véritable ami".*

Cette description vise seulement la société montalbanaise mais elle caractérise en partie la société française du moment.

D'un côté une aristocratie qui a toujours un roi mais qui n'a plus les privilèges de caste et qui est obligée de les remplacer par l'arrivisme bourgeois.

De l'autre une bourgeoisie qui n'est pas pleinement une bourgeoisie. Elle est trop neuve (pas forcément dans sa fortune car tous les bourgeois ne sont pas nés en 1789) en son pouvoir. Elle ne s'est pas découverte à elle-même et reste profondément divisée.

Quant au peuple il est l'objet de toutes les attentions. Il y avait les âmes charitables soucieuses du bien-être du peuple, les âmes bourgeoises soucieuses d'une bonne exploitation du bon peuple, les âmes généreuses se donnant un avenir par les valeurs populaires.

Quant aux âmes méprisantes elles n'étaient pas en reste, même si depuis la Grande Révolution il avait fallu se trouver de nouvelles raisons de haïr la piétaille.

Un peuple surtout composé de paysans (avec une grande diversité de statuts) mais composé aussi par la classe ouvrière (vous avez remarqué que c'est un mot de Mary-Lafon qu'il ne faut cependant assimiler à son sens actuel qui est quoi au fait ?).

Que disait donc Paradoxe au sujet de ce jeune fossoyeur qui avait réussi ? Que bourgeois et aristocrates sont des prétentieux, que l'arrivisme est un mal grave, qu'il y avait dans le peuple des êtres courageux capables encore de s'élever par leur travail, aux plus hautes responsabilités, qu'il y avait un espace où le peuple pouvait se glisser avant que les castes nouvelles ne s'imposent et ne referment les portes... jusqu'à la prochaine révolution.

Mais disant cela Mary-Lafon disait surtout son espoir. Entre les possibles promotions de gens du peuple et la réalité, il y avait un fossé.

Le jeune Daure est bien fils du peuple (un fossoyeur qui est déclaré cabaretier) mais fils aussi de la duchesse Dorothee de Courlande. nièce de Talleyrand (ce que peut-être Mary-Lafon ne savait pas). Si ses talents sont incontestables (il parlait couramment 7 langues) ses origines sont contradictoires et c'est sans doute là le cœur de l'enchaînement qui le mena au suicide.

En effet le jeune Daure est revenu à Penne sur les bords de l'Aveyron pour en 1834 se jeter du haut de la falaise où est le château. En choisissant ce lieu, il voulait montrer ainsi les mérites de la vie humble des campagnes et l'impossibilité, pour quelqu'un même à moitié peuple, de s'adapter à la classe sociale au pouvoir.

Suicide romantique disent Pierre et Jean Malrieu dans leur livre sur Penne et ils ont bien raison : château médiéval, chagrin d'amour, désespoir social. Telle était cette société du début du 19<sup>ème</sup> siècle qui, et que, fit Mary-Lafon

Nouvelle pause pour faire le point. Jean Lafon devrait maintenant prendre un peu de consistance. Orphelin, moyenne noblesse par la

grand-mère, médecine par la famille paternelle et au bout du chemin équilibriste.

Entre Midi et Paris. Entre langue d'oc et langue française.

Entre peuple et élite. Entre anciens et modernes.

Entre campagne et ville.

Mais pas entre monarchie et république car Jean Lafon sera toujours du côté de la république.

L'équilibre pouvait-il se trouver dans son choix d'une république modérée ? Nous y reviendrons (chapitre 14).

Là où le mot équilibre est totalement inacceptable pour Jean Lafon c'est quand il faut combattre l'arrivisme de son siècle.

La gloire, Grand Monde, les principes, l'espoir de la jeunesse... mais que serait-ce tout cela, sans l'amour ?

## Amours

D'abord de la discrétion.

L'Amour, c'est le contraire de **France-Dimanche** : il doit laisser muet. Pour Jean Lafon, j'ai envie d'écrire, que les amitiés sont concrètes et l'amour ailleurs. Les amis sont en chair et en os et on peut évoquer leurs habitudes, leurs qualités et même leurs défauts. Les amitiés peuvent même rendre service mais l'amour a toujours besoin de nos services. Et si l'amour se matérialise en une femme c'est alors, pour Mary-Lafon, une rencontre divine.

Mais laissons d'abord le divin pour quelques amours concrets de Personnage. Comme il se donna pour règle la discrétion il ne peut s'agir d'une tâche simple.

Y-a-t-il eu des amours de collègue (il en sort à 19 ans) ? Supposons qu'elle se soit appelé Clary et alors ?

Ensuite il va aimer une Saint Simonienne mais sans amour véritable va-t-il prétendre plus tard. Il nous révèle toutefois son nom et à la vérité Julie Fanfernault (je la retrouverai en lisant la **Nuit des prolétaires** de Jacques Rancière) ne pouvait pas être une rencontre du hasard. Elle était journaliste comme Mary-Lafon et en 1833 elle écrivait :

*"Pourquoi l'image brillante de ces courts instants [la révolution de 1830] n'apparaît-elle plus dans le labyrinthe obscur où nous sommes égarés que comme une vision fugitive ? C'est que, semblables aux condamnés des mines, familiarisés comme eux avec les ténèbres, nous n'avons pu soutenir l'éclat d'une aussi vive lumière."*

Tout d'un coup l'histoire d'amour entre Jean Lafon et Julie m'apparaît comme le résultat des espoirs et déceptions d'une révolution.

Dans ses souvenirs Maxime Ducamp évoque ce que lui disait le Père l'Enfantin (image vivante du Saint Simonisme de l'époque) au sujet des femmes :

*"L'Homme se souvient du Passé, la Femme présente l'Avenir. Le Couple voit le Présent."*

Et avec les Saint Simoniens la femme peut travailler...

Personnage savait tout cela quand il vit rentrer dans son maigre logis Julie, et il l'aima comme il aimait toujours. Mais ni l'un ni l'autre ne purent soutenir *"l'éclat d'une si vive lumière"*.

Avant Julie, Jean Lafon raconte une autre anecdote. Il est convoqué par une belle actrice pour qu'il lui lise la pièce de théâtre qu'il venait d'écrire. Tout à sa lecture il n'a pas compris que l'auditrice - qui le recevait dans sa chambre - en voulait plus à son corps qu'à son texte. L'actrice trouvait magnifique *"ses cheveux noirs aux teintes bleuâtres"* mais lui était venu pour sa pièce et non pour le reste ce qui fait que l'actrice dut chercher ailleurs.

Passons maintenant à l'essentiel. C'est, nous dit-il à 26 ans, qu'il découvre véritablement l'amour à cause *"d'une apparition céleste et des émotions qu'on ne domine pas"*.

Chevelure comme une gerbe d'or, front si pur, ovale si parfait, yeux d'un bleu tendre et de toute façon *"plus on la regardait et plus on la trouvait belle"*.

Amour ne peut fonctionner qu'avec Beauté.

La beauté ne se rencontre pas en ville mais pour la sentir il faut le cadre champêtre et ici *"la lisière de la forêt de Dourdan"*. Une fois de plus, le cadre naturel est là, non pas pour lui-même, mais pour valoriser les 19 ans d'une jeune et magnifique anglaise. Et les *deux cœurs pleins d'une ivresse sans nom* s'aimèrent encore tout l'hiver. D'où l'écriture de deux romans **Bertrand de Born** et **la Jolie Royaliste**.

Ensuite son cœur ne se réveillera qu'en 1849 et encore en pleine révolution.

Faute d'informations nous sautons au 26 Février 1867, date de son mariage avec Nancy Bonhomme au château de Beauséjour à côté de Montauban. Revenu depuis plusieurs années dans son pays natal il a fini par y retrouver *"ce feu follet qui n'avait jamais brillé au loin que pour s'évanouir"*.

31 ans pour elle et loin devant, 57 ans pour lui.

Fille de marchands de meubles et de fabricants de chaises du côté de son père, fille de boulanger du côté de sa mère, elle publiera au moins un livre qui est une traduction des fables de Phèdre. J'ai en le lisant appris que Phèdre écrivait des fables bien savoureuses et qu'à l'évidence *"les deux cœurs battaient des mêmes sentiments"*.

L'écriture de Nancy Mary-Lafon sera aussi sollicitée en 1908 pour la fête du centenaire du département et Nancy choisira d'y dire sa nostalgie pour un chemin qu'elle appelle la route du cerf, qui de Montauban allait à Fonneuve et qui fut détruit pour laisser sa place au chemin de fer.

Nancy est donc une femme de lettres et Mary-Lafon concède qu'elle avait une intelligence "*pour le moins égale à la sienne*" ce qui n'était pas si mal pour une femme.

Si la rencontre ne pouvait plus se faire au cours d'une promenade à cheval (pensez aux 56 ans de Mary-Lafon !) le coup de foudre "divin" resta. En effet, le château (il fallait au moins ça) ayant appartenu autrefois à sa famille et "*étant un des fermes croyants en l'immortalité de l'âme*" Paradoxe y entendit la voix des ancêtres lui murmurer : *C'est ici que tu trouveras la compagne de tes derniers Jours.*

Ainsi va l'amour. Il ne s'invente pas, il se rencontre.

Ouf ! dirait Personnage, nous quittons le concret pour rejoindre la littérature. Nous allons retrouver ce roman : ***La Jolie Royaliste*** qui contient à la fin cette déclaration : "*Votre image est en moi*".

Près de 60 ans plus tard il reconnaît que les événements, les révolutions ont pu couler sur sa tête sans que rien n'ait pu changer sa première image de Miss Lucy, image qui lui est toujours restée présente.

Cette persistance s'explique simplement : l'Amour n'est pas un gaz. L'argent, les honneurs, la gloire se volatilisent mais l'Amour laisse une marque indélébile. Il ne faut pas s'arrêter à la rupture car la séparation n'est pas la fin de l'Amour. La joie intérieure qu'il ressentit à la première vue de son sourire resta toujours un moyen pour vivre ou survivre.

Malgré le prix de l'Amour, ***la Jolie Royaliste*** ne pouvait pas négliger la place de la politique. Le titre choisi est tout un programme pour un homme qui n'aime pas les rois. C'est que l'amour n'est pas en dehors des lois de la politique. Voir une fille pauvre aimer un riche noble et constater que le système politique en place ne permet pas leur mariage est une insulte à la dignité humaine. Heureusement la révolution était passée par là . Et la révolution a aussi permis à Cyprien le chasseur d'aller dans la forêt du château de Parazols mais laissons là la politique et regagnons "*le lac d'amour*".

***La Jolie Royaliste*** nous conte les combats de l'Amour et les dégâts qui peuvent s'en suivre. Parce que face à l'Amour il n'y a pas que les systèmes

politiques pour imposer leurs barrages. D'abord le clergé. Bien sûr il y a des exceptions et Mary-Lafon considère par exemple que concernant le mariage d'Ingres l'évêque, voulant faire plaisir à la mère, sut se ranger du côté de l'Amour. Mais prenez d'autres cas comme la rencontre entre un catholique et une protestante. Que dira la religion ? Séparation.

Puis le pouvoir de l'argent : Combien de fois a-t-il tué l'Amour ? et quelles Cours de Justice ont jugé de tels crimes ? Au contraire, la Justice parfois se mêlant de ce qui ne la regarde pas contribue elle aussi à briser les amours les plus beaux.

Ne parlons pas du pouvoir des familles, des maladies et autres malchances.

Pour terminer, ajoutons les obstacles inhérents à l'Amour lui-même (que les autres adversaires de l'Amour savent manipuler à leur convenance) comme les incompréhensions etc.

Dans **la Jolie Royaliste** Mary-Lafon n'oubliera pas d'évoquer aussi cette dernière réalité avec cet exemple : Hélène sera victime d'illusions amoureuses aux dramatiques résultats car elles font prendre pour de l'amour, les ambitions sans scrupule de quelques personnes. Et pourtant Hélène était aidée par un ami sincère (Marceau) mais se laissa aller tout de même vers sa perte (Henry). Au bout de ces combats retenez votre chagrin, car avec Mary-Lafon la victoire de l'Amour finit par être inévitable et les souffrances pour arriver au bout seront bien récompensées.

Mais le triomphe de l'Amour ne nous dit toujours pas ce qu'il est.

Dans **Sylvio et le Boudoir** l'amour c'est :

-*la fleur d'amour* car l'amour est le frère du printemps.

-*le front tiède d'amour* car l'amour tient au corps comme dans, *cœur plein d'amour, lèvres d'amour* et *doigts d'amour*.

-*le rêve d'amour* pour montrer que l'amour se passe surtout dans la tête comme dans *souvenirs d'amour* et *sommeil d'amour*.

D'autres expressions plus ou moins évidentes feront appel au mot magique : une obole d'amour, un souffle d'amour, un lac d'amour, les vibrations d'amour, l'amour qui rend fou, et l'amour qui clôt les paupières. A tout cela manque l'expression bien connue: faire l'amour.

Dans **la Jolie Royaliste** il y en avait tout de même deux formes : *faire l'amour des cœurs* et *faire l'amour des sens*, versions des deux formes de l'Amour selon Personnage : l'amour de l'âme et l'amour des sens. Bien entendu l'amour de l'âme fonde l'Amour selon Mary-Lafon et voici pour

confirmation la déclaration d'amour de Georges à Sylvine dans la Peste de Marseille :

*"Je t'aime avec une ardeur, une tendresse qui vont tous les jours croissants ; tu es ma vie et mon Dieu dans ce monde ; loin de toi je n'existe qu'à demi et sans toi je n'aurai plus de but sur terre ; et enfin pour tâcher d'exprimer ma pensée je te regarde comme un autre moi-même, comme l'ange bon et charmant qui me conduit et qui m'adore",*

Dans la Jolie Royaliste cette autre formule : *"Ma vie est double. A la mienne la vôtre est unie"*.

L'Amour est donc un art de vivre et ici l'influence des troubadours est à prendre en compte. Mary-Lafon les admire et nous verrons comment il les comprend. En même temps que **la Jolie Royaliste** il écrivait un livre sur le troubadour **Bertrand de Born** et on peut imaginer qu'il vécut son amour avec Miss Lucy comme Bertrand de Born vécut les siens d'autant que tout cela est en rapport avec l'Angleterre.

Mais d'avance, j'avertis le lecteur, que même sur ce plan de l'Amour Paradoxe se méfiera des conceptions conventionnelles en vogue à son époque et il orientera son travail plus vers des personnages singuliers que vers le monde habituel de l'Amour Courtois. Par exemple Mary-Lafon traduira de l'occitan le roman de **Flamenca** dont René Neill a dit toute l'importance et que Mary-Lafon croit juste d'attribuer à Marcabru.

Des visions d'amour céleste aux réalités que certains qualifieront de plus terre à terre, même dans sa littérature Mary-Lafon en fait le tour. Il fait dire à un de ses personnages *"quoiqu'en dise le romancier la fortune est la plus solide garantie du bonheur"*. Par contre dans l'œuvre de Personnage il n'y a pas ou peu d'enfants.

L'amour mode de vie personnel ne doit pas se transformer en un nouvel égoïsme du genre : le bonheur à deux et que les autres crèvent. Au contraire le bonheur individuel n'a de sens que dans la perspective du bonheur de tous (du moins de tous ceux qui le méritent). L'Amour c'est donc la garantie d'abord de la Paix et en conséquence du Progrès.

Mais reconnaissons que sur la fin de sa vie, peut-être au bout de multiples déceptions, Personnage dut avoir quelques doutes. Dans le **Roman d'un Méridional** la victoire de l'Amour ne devient que la victoire de l'Immoralité et au même moment Léon Cladel écrivait **Ompbrailles le tombeau des lutteurs** où l'amour y est un agent destructeur, une plaie sociale, une fin de monde.

Ne nous laissons pas abattre par ces questions graves poursuivons notre route.

## Écriture

Et ce nom de Mary-Lafon d'où vient-il ?

C'est le nom qu'un beau jour il s'est donné. Non pas le nom littéraire, non pas le nom traditionnel mais un nom nouveau et à part entière.

Pourquoi nouveau ? C'est un nom sans prénom (peut-être comme le Midi fut sans Etat).

Pourquoi à part entière ? C'est le nom qu'on retrouvera partout même sur des actes de notaire.

Marie sans doute à cause de sa mère et ce d'autant plus facilement que ce prénom était déjà un des siens. Il écrivit un poème à la gloire de cette mère inconnue et il était fier de dire que Balzac, qui n'aimait pourtant pas la poésie, l'apprécia. En voici une partie:

*"Oh! viens quand je m'endors, viens du moins dans un rêve,  
Par pitié ! que mon front à tes lèvres s'élève,  
Un baiser, un sourire si doux à recevoir !  
Quand je ne toucherais qu'une ombre imaginaire,  
Oh ! viens, je voudrais tant te parler et te voir,  
Ma mère".*

Seulement il ne pouvait pas écrire *Marie*, à la française surtout à un moment où une femme-écrivain se donnait un nom d'homme. Pour tourner la difficulté il trouva deux moyens : le Y et le trait d'union. Il s'agit d'un nom de l'écriture car à l'oreille ces deux astuces ne s'entendent pas et j'imagine que plusieurs fois quand on annonça Mary-Lafon, il put y avoir des confusions.

Comment peut-on en arriver à vouloir se donner un nom ? Avait-il une claire conscience qu'il naissait une nouvelle fois en venant à l'écriture ? Voulait-il prouver sa détermination à être homme de lettres ?

Interroger Mary-Lafon est avant tout une interrogation des conditions de l'écriture.

*"Notre intelligence est comme la terre seule le travail la fertilise".*

Et le travail pour un écrivain signifie d'abord de se faire fils des autres écrivains. Nous avons vu ceux qui hantèrent sa bibliothèque, ceux qui furent ses amis mais pour les classer il faut se référer à la langue, matière première de toute écriture. D'un côté il y avait les écrivains de langue française et de l'autre ceux de langue occitane.

Il faut noter cependant que Mary-Lafon, bien que très grand connaisseur de la langue d'oc ne l'écrivit jamais.

Il pratiqua par contre, toutes les écritures ou presque. Poète, journaliste, feuilletoniste, romancier, historien, philologue, traducteur, mémorialiste. Au milieu de tout cela il nous faut distinguer les différents niveaux. Déjà dans ce livre vous avez pu rencontrer quelques aperçus de son travail mais l'essentiel est ailleurs. Il s'agit de son histoire du **Midi de la France** dont il explique la genèse :

*"Mais avant d'entreprendre cette immense tâche, timide et hésitant toujours, je pris quelques épis de ma gerbe, j'en fis une mince javelle et l'envoyai à l'Institut qui m'accorda une mention très honorable".*

Il recevra même le prix Volney pour son *Tableau de la langue romano-provençale*.

Après ce premier ouvrage il se lance dans les 4 volumes de son **Histoire du Midi** qui révèle ses conceptions sur la langue d'oc, sur le Midi et donc sur la France.

Il considère :

- que le peuple est dépositaire d'une langue à nulle autre pareille.
- que cette langue est porteuse d'une grande culture.
- que la France entière a besoin de connaître cette culture.
- qu'il faut travailler pour satisfaire cette nécessité.

Cet intérêt, pour une culture marginalisée depuis longtemps en France, n'est pas compréhensible en dehors du contexte de l'époque. Mary-Lafon n'est pas le seul en ce début du 19<sup>ème</sup> siècle à vanter les mérites du Midi et il reconnaît qu'il prend la suite - pour les critiquer - d'autres écrivains comme Raynouard et Fauriel. Pour comprendre comment Paradoxe s'insère dans la tradition française : n'oublions pas qu'il est un écrivain professionnel et qu'il doit vivre de sa plume. Il sera à la fois un banal écrivain travaillant sur commande et un superbe marginal que personne ne peut commander. Il dit qu'il était de formation classique puis arrivant à Paris devient avide découvreur des modernes comme Hugo, Lamartine, Chateaubriand et Lamennais. Après réflexion il trouve que *"Chateaubriand avait beaucoup perdu, Hugo un peu, Lamartine quelque chose et Lamennais rien."*

Une hypothèse.

On peut avoir lu, fait des recherches, amassé des notes, sans jamais passer à l'écriture. Pour le pas à franchir, pour le livre à concevoir, il faut organiser de l'écriture. On devient alors écrivain. L'écrivain franchit le pas supplémentaire qui le consacre comme créateur au moment où l'écrivain dit plus que ce qu'il écrit, plus que ce qu'il a amassé, plus que ce que le lecteur peut lire.

Non hypothèse c'est qu'aujourd'hui, même sans écrire, l'écrivain est parmi nous. La question de la production est devenue celle de "sa gestion", de son avant et de son après. La production n'est plus le développement d'une tradition mais "l'organisation" d'une a-tradition. C'est aussi pour cela que j'interroge le travail de l'écrivain Mary-Lafon.

Voici comment il le conçoit:

*"Quelques personnes qui spécialisent tout et qui ne semblent pas comprendre que l'esprit puisse avoir une action multiple, se sont étonnées de me voir passer de temps à autre, des travaux de l'histoire ou de la philologie à des compositions de nature moins sérieuses. Si elles avaient bien voulu songer que l'intelligence est comme la terre qui a besoin pour produire de se renouveler, de changer souvent de culture et de semence, leur surprise aurait cessé. La variété dans le travail distrait, délasse et fortifie. Les rêves de l'imaginaire reposent des fatigues de l'érudition. En sortant du noir cimetière de la philologie, on respire avec joie sur la scène, et la poésie est douce au cœur froissé et rempli d'amertume qu'étouffe à travers les siècles le genou du plus fort."*

Cette déclaration écrite en 1859 ne dit pas à qui était le genou du plus fort car Napoléon III était assez susceptible.

Encore une fois vous venez de lire une référence au travail de la terre et peut-être n'en êtes vous pas étonné pourtant encore aujourd'hui, pour certains critiques, la caractéristique du travail de l'écrivain est son non travail. Je m'explique. La force de l'écrivain est non pas sa "force de travail" mais sa force d'inspiration. S'il est inspiré alors son travail devient si facile que ce n'est même plus un travail et s'il n'est pas inspiré, il pourra toujours s'accrocher il n'arrivera à rien de bon. Je ne vais pas ici me lancer dans une démonstration sur de tels sujets (voir le discours du dernier prix Nobel de Littérature) mais je tiens tout de même à attirer l'attention du lecteur pour qu'il se dise ce qu'il en pense.

Du travail puisqu'il existe, passons aux lieux du travail. D'abord les sociétés savantes, la confrontation avec les autres, l'insertion pleine et entière dans la terre nourricière. Pendant les douze premières années de sa vie parisienne il se retrouve dans cinq sociétés. L'Institut historique

engourdis par l'âge de ses membres lui ouvre ses portes mais au milieu des têtes blanches il ne tarde pas à faire scandale. Rédacteur dans le journal de cette société il ne trouve important d'annoncer que Beaumarchais n'était pas l'auteur de toutes ses œuvres. Et il écrit dans ses mémoires, même 40 ans après :

*"Beaumarchais appartenait par ses instincts, ses antécédents et ses mœurs à ce groupe de gens véreux, et habiles à saisir l'occasion et à dérober la fortune".*

Avant ce coup d'éclat il a eu le temps d'organiser avec cette société un Congrès Européen fin 1835 et où il parle pour la première fois des langues méridionales. Pourquoi un Congrès Européen ? Allez savoir !

La même année on le retrouve à la Société de la Morale Chrétienne. Il prétend qu'il n'y allait que rarement de crainte de s'endormir. Il fait tout de même le déplacement le jour où on lui annonce la présidence de Lamartine. Il en est récompensé car il bénéficie des éloges du grand maître pour les premiers vers qu'il a produit et il en est tout confus.

En m'arrêtant sur cette anecdote je peux ainsi indiquer que Lamartine avait vanté un autre méridional, que Mary-Lafon a combattu, Mistral.

L'année d'après (9 avril 1836) il rentre dans une nouvelle société : la Société des Antiquaires de France. Quant à savoir ce qu'il allait y faire...

Les deux dernières à l'accueillir sont la société de linguistique et la société des gens de lettres. Il a été exclu d'une société mais qui n'était pas parisienne. Il s'agit de la société des sciences arts et belles lettres du Tarn et Garonne. Il semble qu'on ait voulu ainsi régler quelques différends politiques. Nous y reviendrons. De toute façon Personnage n'avait que mépris pour ces sociétés provinciales qui s'enfermaient dans l'horizon de leur ville. Il garde tout de même beaucoup d'estime pour un Montalbanais à la grande culture, à l'esprit passablement voltairien (même si l'époque ne l'était plus) et à l'écriture très traditionnelle. Il s'agit de Saint Cyr Poncet-Delpech. Il était né le 8 mai 1780 à Montauban et son père fut un membre de l'assemblée constituante.

Pour revenir aux sociétés parisiennes voici d'après Mary-Lafon une de ses interventions du 19 mai 1856 dans le cadre de la Société des Gens de Lettres dirigée par un comité qui avait accepté que le docteur Véron fonde un prix littéraire. Cette décision ne convenait pas à Mary-Lafon à cause de la personnalité du docteur Véron. Il déclare donc à l'adresse du comité :

*"En attendant la justification qu'il lui plaira de présenter je préviens loyalement le comité que mon intention, la cause entendue et gagnée par la société je l'espère, est de prononcer un blâme contre lui pour que nos délégués ne s'habituent point à fouler aussi légèrement aux pieds les droits de l'opinion de 400 membres ; qu'ils ne croient pas, eux qui n'existent que par nos suffrages, qu'ils sont tout et nous rien, et qu'ils ne se figurent pas que cette Société qui devrait être une institution pure, élevée et fraternelle, sera toujours un chantier d'amour propre où les habiles nous exploitent et nous traitent comme des bûches."*

Mary-Lafon fut battu d'une voix (50 contre 49) mais le docteur Véron furieux de cette maigre victoire préféra donner sa démission de mécène.

Est-ce que vous commencez à connaître Mary-Lafon ?

A reconnaître un type de personnage et une manière de se comporter ?

Si vous n'y arrivez pas ne vous inquiétez pas : Mary-Lafon n'a jamais été un auteur reconnu (il vient même d'être évincé du grand dictionnaire encyclopédique Larousse). Il manquait sans doute de talent...

Cependant je trouve sa lecture efficace, sa fréquentation amusante et son époque enrichissante. Les problèmes qu'il a affrontés, se présentent aujourd'hui profondément transformés mais les questions demeurent:

1 - quelle reconnaissance pour la culture occitane ?

2 - quelle conception de la nation française se profile derrière la question occitane ?

3 - comment comprendre le rôle social de l'intellectuel, ses rapports avec la politique et avec le peuple ?

4- comment montrer ce qu'est un mauvais écrivain ?

Ne voyez pas derrière ces questions, une volonté de comparer des périodes historiques en dehors même de l'histoire. En effet :

**1850** : Société entrain de naître (avec le train justement). Le capitalisme, par le Second Empire prend un essor réel même si toutes les couches de la société n'en ressentent pas les bénéfices.

**1980** : Le capitalisme renouvelé dynamique n'est plus un extérieur à la société civile mais existe par son intérieur. C'est le règne du capitalisme intégral et donc sa crise. Le Midi est passé de 14 millions d'habitants en 1846 à 12 Millions aujourd'hui. De quoi s'interroger- ! De quoi vous interroger sur ce qui l'interroge !

Mary-Lafon se trouve au cœur des carrefours suivants : - langue - littérature - peuple - politique (donc politique de la langue) - France - Midi - Europe - Tradition - Rural - Urbain - Révolution culturelle par quelle tradition - Vie personnelle- Œuvre collective ou les vérités de l'amour. Mistral ne se situera pas aux mêmes carrefours. Sa notoriété vient peut-être de là à moins que ce ne soit à cause de son talent.

N'allons pas plus loin !

## Tourismes

Mary-Lafon va plus loin : il voyage et nous le savions.

Il n'est pas touriste du corps. Son tourisme, qui était un tourisme de masse ... parmi les écrivains de son époque, ne se voulait que voyage de l'esprit. Il n'emportait pas de crème idéologique biactive qui amaigrit et qui délasse, ni d'écran solaire total haute-protection et hydratant. Ses yeux n'avaient d'importance que parce qu'ils permettaient de voir et peu importe les flétrissures, les bouffissures, les cernes, les affadissements des paupières, les poches etc.

Les touristes du 19<sup>ème</sup> siècle purent donc rencontrer l'authentique, le pittoresque, le romantique. Ils n'avaient pas de lieux à eux, pas de Parcs pour Touristes Dénaturés. Ils n'avaient que des lieux vivants. Mary-Lafon est ainsi parti pour Rome, Madrid, Londres, Lausanne, Vienne, Berlin, Alger, Constantinople, Le Caire, Burgos, Saragosse, Florence et Sienne qu'il trouve la plus belle.

On se souvient de son premier voyage à 19 ans, à travers son Midi bien-aimé, un cheval à la main, le sac sur le dos et les yeux pleins de lumière.

Quelle distinction entre les touristes du corps et ceux de l'esprit ?

Cette distinction n'est pas simple et en vérité, il faudrait dire pour Mary-Lafon, voyages d'études. Il ne raconte que rarement ses aventures mais écrit ainsi l'histoire d'Espagne et celle de Rome. Par chemins, il ne rencontra que des par chemins.

Son voyage d'études n'est pas notre voyage d'études à vocation professionnelle du bon cadre cadré de notre société. Tout n'y est qu'Histoire et Littérature et peu importe les Affaires. En même temps, il cherche le peuple. Nodier visite le Languedoc en 1833 : il passe à Toulouse, Albi, Saint Antonin mais ne vit, par exemple à Saint Antonin, qu'un musée en perdition (la ville entière était un musée). Pouvait-il derrière les pierres des monuments trouver de l'humain ?

Les voyages de Mary-Lafon sont l'inverse de ce type de voyage. En Espagne généralement on allait chercher non les émotions culturelles de la belle Italie mais les émotions physiques de l'Espagne Sauvage : les gitans andalous, les châteaux espagnols et les bandits des grands chemins.

Exemple: le frère d'Auguste, Adolphe Blanqui :

*« Les gorges des montagnes favorisent merveilleusement, il faut en convenir, cette disposition au brigandage qui caractérise la populace espagnole. »*

Exemple : Aurore Dupin dite George Sand :

*« Malheur à qui n'est pas content de tout en Espagne ! La plus légère grimace que vous feriez en trouvant de la vermine dans les lits et des scorpions dans la soupe vous attirerait le mépris le plus profond et soulèverait l'indignation universelle contre vous. »*

Concernant Mary-Lafon accrochez-vous :

*« Qu'il nous soit permis de nous étonner, en passant, du succès obtenu par le Don Quichotte en Espagne. La satire du manchot d'Alcala est l'outrage le plus sanglant qu'on puisse infliger au caractère, aux sentiments, aux traditions historiques d'un peuple. Ce n'est pas le pauvre hidalgo de la Manche, c'est, Guzman, c'est Don Sancho, c'est le Cid Campeador lui même que Miguel Cervantès, pauvre, dédaigné, obscur, plus près de la classe mercantile que de la noblesse, traîne en vrai fils de la bourgeoisie toujours goguenarde et un peu envieuse, sur la claie de la raillerie. Aussi la vogue de son livre marqua douloureusement l'ère de la déchéance de l'Espagne. Avant l'apparition de Don Quichotte, l'Espagne était la première nation de l'Europe et du Monde. Au moment où elle rit de cette passion de l'honneur portée jusqu'à la démence, qui avait jusque là fait sa force et sa gloire, elle perd peu à peu son rang et finit par tomber du grand destrier du Cid sur l'âne de Sancho Pança. »*

Dans cette analyse on retrouve tout Mary-Lafon :

- la littérature comme base d'analyse d'un pays
- le rôle néfaste de la bourgeoisie
- la beauté ne pouvant naître que de la rencontre des valeurs aristocratiques (ne pas confondre avec les valeurs royales) et des valeurs populaires (ne pas confondre avec le populisme)
- une certaine volonté d'exagération car ce texte qui est extrait de la préface à **Fierabras**, sera nuancé dix ans plus tard dans ***l'Histoire d'Espagne***. A ce moment-là, ce sera plutôt l'Eglise qui sera accusée de la déchéance de ce pays.

Mary-Lafon comme s'engage toujours avec amour, avec passion, derrière les peuples en s'acharnant à combattre toutes les idées dominantes. Sur Christophe Colomb il dira que « son projet chimérique n'était pas dans la Bible » et qu'il mourut dans la misère en demandant qu'on l'enterre avec les chaînes que les rois, qu'il rendit puissants, avaient osées lui mettre après sa découverte (version assez personnelle et pas forcément historique).

Pas étonnant si au bout de tout cela il tombe amoureux du roman picaresque. Il s'y essaiera lui-même dans **le valet de 14 maîtres** qu'il nous dit traduit d'un texte que personne n'a jamais vu et qui aurait été écrit par le docteur Geronime Yanez, médecin et chirurgien de Ségovie. Au bout, le héros est le valet et pas les maîtres.

Que siècle ?

Mary-Lafon ne vécut son 19<sup>ème</sup> siècle qu'à travers le passé.

On vient de voir les mérites qu'il fait porter à l'histoire et surtout à l'histoire du Midi mais si des cours de secourisme avaient existé à l'époque, ils auraient rendu, sans le moindre doute possible, de grands services à Mary-Lafon. En effet, on a l'impression que s'il puisa dans ses études historiques de la clairvoyance en même temps il rata son siècle et alors, à quoi bon ce qu'il gagna !

Voyons tout de même son analyse de l'histoire du Midi (question traitée avec plus de sérieux au chapitre 11).

L'évènement fondateur n'est pas la Révolution Française mais la Guerre contre les Albigeois. Fondateur est peut-être un grand mot et Midi un bien petit mais toujours est-il il le retour au Moyen-Age s'impose.

*"La querelle, [la guerre avec le roi de France] pour les Albigeois et pour tous les hommes des villes, était politique plutôt que religieuse. C'était le château et la commune du Midi luttant contre l'Église."*

Cette civilisation méridionale arrêtée par la guerre (j'insiste: il ne dit pas la guerre contre les cathares) reprendra selon Mary-Lafon quand les grosses têtes du Midi accepteront la langue française comme le fera Montaigne. Puis le 18<sup>ème</sup> siècle lui apparaîtra comme l'autre grand siècle. Cadre de presque tous ses romans: ***Peste de Marseille*** (1720), ***Bande Mystérieuse*** (1765), ***Le Coureur des Montagnes*** (1804), Personnage arrêtera l'histoire avec cette époque.

Quelle différence avec ***la Chartreuse de Parme*** de Stendhal (un autre rare nom sans prénom) écrite vers 1830 pour une action qui se passait vers 1796 !

Et de plus de quel 18<sup>ème</sup> siècle ? Mary-Lafon en est-il amoureux ? Pas de celui des paysans, ni de celui des ouvriers mais de celui de la petite noblesse. De temps en temps bien sûr un berger, toujours du bon côté, viendra apporter son aide au petit noble en difficulté. En toile de fond (la toile fait le fond) nous avons l'amour.

A évoquer le passé il y a sans nul doute de la nostalgie chez Mary-Lafon. En traduisant ***la Dame de Bourbon*** (œuvre d'un troubadour) il dut s'interroger sur cette phrase :

*"Hélas ! cours splendides ne se tiennent plus aujourd'hui. Il faut s'en passer à cette heure. Courtoisie se meurt et un impitoyable ennemi la tue en ce monde. Perversité exile valeur, mérite, et joie sa compagne sont à l'agonie et l'on ne rougit plus de laisser périr savoir et bienveillance. Tout n'est que pure tromperie et si vous demandez conseil vous ne trouverez personne qui vous le donne à moins qu'il n'y trouve profit pour lui et son ami et dommage pour son ennemi."*

Il s'agit d'une personne du 13<sup>ème</sup> siècle qui parle du 11 ou du 12 siècle ! Le 19<sup>ème</sup> siècle avait une tâche plus immense que tous les siècles précédents : digérer la Révolution Française. C'est à dire que ce siècle gardait beaucoup dans la pratique quotidienne du monde d'avant et pourtant il fallait vivre l'après.

Bien sûr, l'éducation de Mary-Lafon faite par une grand-mère, ses origines sociales, et la nature de son combat pouvaient l'amener à rater son époque. Pourtant il n'y avait là rien de fatal.

S'il fut trop seul dans son projet méridional -,ce qui le coupa du monde - ce n'est ni le résultat de sa vie, ni de ses positions mais la marque du moment historique. Je vois Mary-Lafon, surgissant comme une part du siècle lui-même, comme le cri de ceux qui veulent oser aller plus loin que la Révolution mais qui sont sans munition.

Le milieu "des hommes de lettres" est propice à ce phénomène d'isolement dans l'entre-deux-siècles mais en même temps il marque ainsi le milieu qui les fait.

Une seule fois je vis Personnage sortir de son isolement insupportable donnant l'impression de revivre, et d'exister sérieusement. Il s'agissait d'un banquet de l'Alliance Latine à Montpellier en 1878 (Mary-Lafon a tout de même 68 ans). Là au milieu d'autres écrivains formant groupe (le félibrige rouge) il prit son siècle à bras le corps (voir chapitre 14).

L'isolement de Personnage n'avait pas été mortel mais à quel prix !

Pourtant des défenseurs du Midi furent célèbres et n'eurent presque jamais cette solitude à supporter !

Le discours de Mary-Lafon contre Mistral et contre l'autre idole du Midi Jasmin, le poète reconnu n'était pas pour arranger sa posture. Jasmin est la vedette quand Mary-Lafon est homme de l'ombre. Attachés à la même cause ils se trouvent être les pires ennemis. Jasmin était dans le vent au point d'avoir eu l'honneur d'apporter à Londres la poésie occitane (des plaisantins prétendent que c'est pour cette raison qu'aujourd'hui les chanteurs anglais viennent chez nous : ils veulent nous rendre la politesse). Et Mary-Lafon le rejette !

*"Quant à son talent d'écrivain romano-provençal, il est assez médiocre. On trouve dans ses pièces quelques jolis morceaux, mais il n'y a pas la moindre connaissance de la langue."*

Si Nodier a fait l'éloge de Jasmin c'est son amour du patois qui l'a entraîné hors "du cercle de l'indulgence ". Sainte-Beuve, autre écrivain parisien favorable à Jasmin, il ne faisait que parler sur parole *"un peu comme le sénateur aveugle du temps de Domitien qui tournant le dos au turbot déclama deux heures sur sa beauté"*

Alors ?

D'un côté : des vers dits comme ils venaient et c'est la réussite.

De l'autre des livres, fruits de patientes recherches, qui n'attirent pas le regard.

Mary-Lafon n'était-il qu'un jaloux ?

Ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde et aujourd'hui encore...

Pour terminer le survol de ce monde dont Mary-Lafon hait la médiocrité un point spécial aux "affairistes" avec, ce dernier conseil aux Parisiens : *"Si les Parisiens étaient sages, ils traverseraient la Place de la Bourse à grand pas : au bord du Nil les chiens boivent en courant de peur des crocodiles."*

## Comment reconnaître les oubliés ?

Les oubliés sont ceux qui voyaient Mary-Lafon sans penser à lui. Sur la fin de sa vie Personnage consulta les oubliés pour qu'ils le fassent entrer à l'Académie Française. Au début j'ai cru à un soudain besoin de reconnaissance sociale puis j'ai cru comprendre qu'il y avait aussi un intérêt financier dans l'affaire.

Avec le prix Volney en 1841, avec le couronnement en 1842 de son deuxième volume de ***L'Histoire politique religieuse et littéraire du Midi***, tout avait bien commencé pour Paradoxe. Ce ne fut pas sans mal. Beaucoup de visites servirent à convaincre les hésitants.

Pourquoi en 1870 ne pas espérer ! D'ailleurs voici quelques noms de gens élus au fauteuil de notre célèbre institution entre 1865 et 1870 et qui prouvent à Mary-Lafon qu'il y a sa place : Camille Rousset, Henri duc d'Aumale, Louis de Viel Castel, Elme Marie Caro, John Lemoine Vallaient-ils plus que l'historien du Midi ?

Mais Personnage n'était pas prêt à faire ni les politesses d'usage ni les courbettes qu'il n'avait pas faites en 1840. Pour obtenir le prix de sa jeunesse Flourens lui avait conseillé de couper sa barbe pour gagner l'appui de M. Etienne. Et Mary-Lafon avait répondu : *"J'y tiens plus qu'à la voix de M. Etienne."*

Surtout si celui-ci voulait la lui faire couper ai-je envie de commenter. Mary-Lafon garda sa barbe, traita M. Etienne de copieur mais eut tout de même son prix.

En 1870 il devait assumer toute une vie et pour ne pas froisser M. Dupanloup (élu en 1854) il aurait été bien que Paradoxe renia ses écrits anticléricaux. Il n'en fera rien. Il ira voir Guizot qui lui répondit vaguement (retenez surtout le ment) qu'il l'aiderait. Jules Favre fut le plus clair. Il était prêt à aider Mary-Lafon (son père l'avait soigné et recueilli quand il était jeune et qu'il fuyait la maison paternelle) car il aimait son travail mais cette voix supplémentaire ne pouvait suffire. Il y avait celle de Jules Janin (élu en 1870 à la place de Sainte Beuve), celle de Jules Sandeau (élu en 1859), celle de Camille Rousset et celle de Loménie (élu en 1871).

La personne qui aurait pu faire basculer la majorité dans son camp était Thiers qui comme Guizot était toujours vivant. Adolphe Thiers qui, comme son nom l'indique valait moins qu'une moitié, était académicien depuis sa tendre enfance. En 1833, il put gagner le siège 38 ! Thiers déclara qu'il voulait d'abord aider Jules Simon (il sera élu) et Louis Blanc (il ne le sera pas).

Pourtant Mary-Lafon qui était devenu plus sage avec l'âge et qui avait même applaudi le Thiers massacreur des communards savait à quoi s'en tenir depuis longtemps. Il connaissait le bonhomme puisqu'avec Carrel le journaliste républicain de 1835 il participa à cet échange de bons mots

Thiers : - "Oui, oui, je sais bien que si les républicains arrivent je mourrai sur. l'échafaud !

Carrel - "Toi, Tu mourras d'un coup de pied au c.,!"

Comme ce coup de pied arriva très tard. Thiers eut le temps d'installer sa république.

Finalement Mary-Lafon ne sera pas académicien. A trop oublier son siècle il s'était fait oublier. Il dit de Thiers qu'il était le père du juste-milieu (retenez surtout milieu). Mary-Lafon fut le père de l'extrême-milieu.

Et pour consoler Mary-Lafon nous lui dirons que même avec son prix Nobel, Mistral ne fut pas académicien !

Comment reconnaître les oubliés ?

Voyons l'autre reconnaissance celle qu'on accorde aux morts.

Analysons deux choses : ses obsèques et la fête de son centenaire.

En ajoutant le jour de l'inauguration de la rue qu'il créa, qui porte son nom et où il y a bien longtemps j'ai glissé ?

Commençons par le 26 juillet 1884 et parions que certains furent soulagés en apprenant sa mort. Il était allé sur sa propriété du Ramier pour faire une promenade et il y mourut. Aussi devant l'évènement certains purent renvoyer leurs rancunes... à la campagne. Le deuil fut conduit par M. l'abbé Lérès vicaire de Saint François de Salles à Paris accompagné par M. Soulié supérieur du Grand Séminaire à Montauban et vicaire général honoraire du diocèse.

L'enterrement était là pour nous rappeler, médailles à l'appui, que Mary-Lafon avait eu la Légion d'Honneur.

Allons-y donc pour quelques précisions sur ce sujet.

Jules Sandeau fit la démarche et elle finit par aboutir le 11 Août 1860.

Le républicain Mary-Lafon allait être décoré par un Empereur.

Pas étonnant si par la suite des républicains doutèrent de ses idées

Mais qui sait ce que représente l'année 1860 ? Napoléon fut obligé de faire des courbettes aux républicains car il s'était lancé dans une affaire italienne que nous retrouverons dans la partie sur la religion. Si l'empereur trompa à ce moment là Mary-Lafon, il trompa aussi la plus grande partie de l'opposition républicaine.

Mais revenons à l'enterrement et laissons la parole à Edouard Forestié sur le **Courrier du Tarn et Garonne** :

*"C'était un confrère aimé et estimé dont la perte sera vivement ressentie dans le monde des lettres (.,.) . S'il est en effet dans son œuvre quelques pages échappées de sa plume, les sentiments chrétiens qu'il avait sucés avec le lait maternel [qu'il n'a jamais sucé, rappel J-P.D] étaient toujours vivants en son âme et suivant ses désirs souvent exprimés la religion qui l'avait accueilli à son entrée dans la vie devait l'accompagner de ses consolations suprêmes".*

Cette dernière mise au point ("les pages échappées") que nous devons à l'honnêteté, bien connue, d'Edouard Forestié, peut-être mise en parallèle avec cette appréciation :

*"Mais nous tenons à dire, laissant de côté les opinions politiques de l'auteur, qu'il a été un travailleur érudit, un chercheur infatigable et un littérateur distingué".*

Sans nul doute, cette phrase fut aussi écrite par Edouard Forestié qui sa vie durant a laissé de côté la République.

Bref, ne pleure pas Paradoxe, ils reconnaissent que tu as travaillé !

Et ces opinions politiques, que nous ne cessons d'évoquer, et qui sont rejetées ailleurs et surtout hors de l'œuvre ? Depuis toujours le grand brouillard est jeté sur les écrivains qui firent de la politique, et voici à ce sujet quelques recettes qui pourront peut-être vous servir un jour.

Déclarez que les opinions politiques ont perverti l'œuvre.

Reconnaissez la qualité du génie littéraire mais montrez en face la futilité de l'engagement politique.

Déplacez l'engagement politique pour sauver l'art.

Simplifiez-vous la tâche jetez tout à la poubelle au nom de l'engagement politique de l'auteur.

Voyons maintenant, l'opinion de la partie politique adverse, de ceux qui républicains nouvelle manière, combattirent Mary-Lafon en 1871 et 1872. La mort de Mary-Lafon est mentionnée dans leur journal **Le Républicain** toujours en guerre contre **le Courrier du Tarn et Garonne**, écrit :

*"Il est juste de reconnaître que celui que la mort vient d'enlever fut un littérateur distingué, un travailleur érudit et un chercheur infatigable".*  
*N'avez-vous pas lu cela quelque part?*

### **Et maintenant vive le Centenaire**

A Lafrançaise, le 25 et 26 Juin 1910 s'organisèrent de grandes réjouissances. Le journal **La Dépêche** en rendra compte largement. Annoncée dès le 5 juin 1910 la mobilisation s'organisa par 6 autres petits articles, pour apporter toutes les précisions. On qualifia cette fête de "*décentralisation culturelle*". Elle comprenait un concert le samedi soir, un banquet le lendemain, l'inauguration d'une plaque. Certains prédirent l'échec d'une telle tentative mais l'organisateur, **l'Escolo Carsinolo**, fut bien récompensé car il y eut foule. La municipalité de Lafrançaise avait voulu bien faire les choses et proposa de fêter en même temps Léon Cladel et un autre personnage le bienfaiteur des pauvres (inutile de dire son nom).

Ces trois personnes eurent droit à un nom de rue. Pour la décoration de la fête, la municipalité n'hésita pas à faire aider tous ceux qui apportèrent du buis pour faire les guirlandes.

Puisque nous sommes bien renseignés, disons-le, même le soleil fut de la partie. Peut-être Raoul Pradel l'amenait-il avec lui de Paris ? Son passage à **La Dépêche** n'avait pas été sans conséquence pour sa promotion comme secrétaire d'un sous-secrétaire d'état (c'était déjà ça !). Il était l'invité de marque en tant que délégué de la société Ingres de Paris. Dans son intervention il cite Pouvillon qui aurait dit de Mary-Lafon qu'il était un écrivain quasiment universel mais comme on n'est pas secrétaire d'Etat, sous-secrétaire seulement, pour citer les autres, il donna franchement dans sa tombe. Personnage se demandait mais comment se fait-il que les responsabilités gouvernementales de cet homme ne produisent aucune aide pour la langue d'oc !

Les paroles sont une chose et les actes une autre !

Passons au maire de Lafrançaise.

Il parla "éloquemment" du bienfaiteur des pauvres (disons son nom Pernon). Puis ce fut le tour du délégué de l'Académie de Montauban, membre de l'Escolo Carsinolo, membre de la Société des Traditions Populaires, membre de la Fédération Régionaliste Française : Daniel Bourchemin.

*"Puisque l'Escolo Carsinolo et la ville de Lafrançaise ont décidé d'honorer Mary-Lafon, l'Académie de Montauban n'a pas voulu rester à l'écart."*

Cette phrase me fait penser à celle que le délégué de la même Académie de Montauban prononça au centenaire de Léon Cladel :

*" Léon Cladel, en effet, j'en dois l'aveu public, n'a jamais été appelé à occuper dans notre Compagnie le fauteuil où désignaient, suivant la tradition de Le Franc de Pompignan, ses attaches locales étroites et son incontestable autorité littéraire".*

Ces réticences de l'Académie n'empêchèrent pas Bourchemin de faire un éloge précis et sérieux de Mary-Lafon. Il indique qu'il a été le précurseur du mouvement régionaliste méridional et le situant dans son époque il dit aussi :

*"Sans doute, à l'époque où il vécut ne fut-il pas le seul à se sentir épris tout d'un coup d'un grand zèle pour le Moyen-âge. Les succès de l'école romantique portaient alors vers une inclination de cette nature. Mais chez lui ce ne fut pas, par pur snobisme, croyez-le ; car son goût fut soutenu par ce besoin élevé de justice qui nous a frappé dans ses écrits".*

Les vrais animateurs de cette fête furent les amis de Mary-Lafon groupés autour de Beaurepaire-Froment. Ils voulaient cette "réparation" pour "le Midi fait Homme". Ils rencontrèrent sans nul doute le président d'honneur de l'Escolo Carsinolo, Perbosc, et une municipalité soucieuse de renommée pour sa commune.

Perbosc lui même ne parla pas et c'est Rigal (président de l'Escolo Carsinolo) qui en tant que félibre n'osa pas évoquer le différent avec Mistral. Son discours voulut aller au-delà de tous les sectarismes.

Après les discours (que M. Bordaries nous excuse si on ne mentionne pas son ode à la gloire de Mary-Lafon) nous allons tourner nos regards vers le concert et le banquet. Le concert fut des mieux réussi et le banquet fut présidé par le préfet qui souhaita bon appétit à Perbosc, Péfourque, Valmary, Escudié, Cambon, Delcassé, Pradel et ... madame Mary-Lafon.

Que le feu d'artifice enchante la fête et que le bal se poursuive le plus tard possible ! Pour ma part après ce survol de 36 pages je vous donne rendez-vous dans une deuxième partie beaucoup plus sérieuse, où en quittant la biographie nous retrouverons tout de même l'écrivain dans son entier.

## Deuxième partie

Je n'ai pas écrit pour faire l'éloge d'un génie méconnu.

Méconnu il l'est devenu mais génie très peu.

Je n'ai pas écrit pour faire lire ses livres introuvables dans **le** commerce.

Prendre ceux de la bibliothèque de Montauban n'est cependant pas forcément inutile.

C'est seulement en cours de route que j'ai imaginé l'écriture d'un livre de combat et non l'écriture d'un livre pour du beurre. Et le danger de cette expression est moins important que les bananes sur les trottoirs.

Je vis un siècle d'emportements, que ceux qui veulent se donner de l'importance traduisent "accélération de l'histoire", et qui est le mode moderne de notre étouffement. Que l'ingéniosité des puissants d'aujourd'hui soit diabolique ne pourra jamais n'empêcher de vivre debout ' Et allez comprendre comment, là où pour certains il n'y a pas de quoi fouetter un chat j'ai puisé des forces considérables.

Et si vous trouvez que j'ai perdu mon temps, révisez votre impression car tout en travaillant j'ai mangé beaucoup de gâteaux, contribution non négligeable à la diminution de nos excédents de beurre.

Pour saler encore cette entrée en matière (vous n'avez eu que les hors d'œuvre en 36pages) une opinion sur les rapports Espagne / Amérique qui n'a rien à voir avec mon sujet :

*"Un jour peut-être quelqu'un ironisera sur cet effet de retour qui aura permis à l'Espagne le maintien de sa langue et de sa littérature. Ce sont les opprimés d'hier [d'Amérique] qui ont dans une période récente et difficile [le franquisme] contribué à ce que se perpétue un espace, linguistique menacé par la médiocrité".*

## "J'ai tout sacrifié au Midi"

Simple formule ? Pensez à ceux qui ont sacrifié tout le Midi pour leurs bénéfiques. Mais quel Midi ?

Nous attaquons maintenant le plat de résistance (le Midi est même plusieurs résistances sans compter les illusoires) et si j'ai essayé pendant toute la première partie de glisser quelques allusions-alluvions, il n'en reste pas moins que cette question m'impressionne (à l'encre sceptique).

Mary-Lafon n'a pas eu le problème d'expliquer ce qu'il faisait. L'existence du Midi n'était pas en jeu. Il décrit le Midi comme il le sent. Mais nous, en ces années 1980 pouvons nous le sentir ?

Nous allons essayer de prendre six chemins pour mesurer par où est passé le temps. Les chemins de l'histoire, de la géographie, de la nation, de la langue et littérature, et enfin celui du mouvement occitan moderne.

### L'histoire

Au milieu des conceptions de l'histoire qui circulaient au 19<sup>ème</sup> siècle Personnage avait une référence Augustin Thierry et une pratique : les barricades de 1830.

Une révolution qui renverse un roi pour le remplacer par un roi a de quoi nous faire sourire, pourtant, la génération de Mary-Lafon va vivre avec passion cet évènement. ***La liberté guidant le peuple*** de Delacroix, le ***Gavroche*** de Hugo ne sortent pas de la Grande Révolution mais de cette période de troubles (1830-1834). ***Les paroles d'un croyant*** de Lamennais que Mary-Lafon admire sont aussi de 1834 et la bataille d'Hernani est là aussi en 1830 avec son Espagne.

Premier Point

Sur les conceptions de l'histoire il rejoint ceux qui veulent remonter au Moyen-âge. Au sujet de Montauban en préfaçant 'le livre de Lebret vers 1840 il écrit

*"Sous prétexte que les temps étaient loin de nous et qu'un épais nuage couvrait leur berceau, aucun ne s'est donné la peine de remonter aux origines de nos pères".*

Les historiens modernes doivent rappeler l'époque celtique, grecque, romaine, gothique. Elargir l'histoire dans le temps ne peut suffire à ses yeux il fallait aussi l'élargir dans l'espace. C'est-à-dire s'intéresser aux histoires des régions et aussi à l'histoire de l'Europe.

Deuxième point

Dans son ***Histoire Politique Religieuse et Littéraire du Midi de la France*** il présente ainsi son travail :

1 - " On n'a jamais considéré notre histoire que du point de vue **français**" (**ce qui est vrai vis à vis des régions de France comme vis à vis** des autres pays du monde, ai-je envie d'ajouter !)

2 - " De toutes les contrées sacrifiées, le **Midi** de la France actuelle est sans contredit la plus importante à étudier, la plus curieuse à connaître".

3 - " Il y a 600 ans à peine, toute la littérature, tout le progrès social, toutes les idées n'étaient-elles pas exclusivement le partage du peuple d'Oc ? "

4 - " L'Aquitaine est ignorée des aquitains " (citation **reprise de** Hautesserre où aquitains signifie méridionaux)

5 - " Comme ce récit est avant tout un acte, non de réaction contre le Nord, mais de réparation mûrement médité de justice historique envers le **Midi, l'individualité** méridionale y dominera franchement".

Troisième point

Il faut évoquer son désir d'impartialité. Dans ***L'Histoire d'Espagne*** il rappelle ce souci de la vérité qui doit être constant Il ajoute :

*"Il faut suivre la voie lactée lumineuse du progrès et de la liberté".*

La croyance en l'impartialité va en effet avec la croyance en l'idée du progrès inévitable.

Au bout du chemin on sent comme une odeur de pessimisme. Comme si Mary-Lafon était à la fois dans cette idéologie du progrès et hors de cette idéologie. Comme s'il avait toujours été aux croisements de l'impossible

*"Les évènements politiques de l'humanité sont partout et toujours les mêmes. Un peuple se forme, obéit d'abord à un chef: emporté par le vertige du pouvoir, ce chef devient injuste et tyrannique ;, alors les plus braves et les plus forts de ces compagnons s'unissent contre lui et le chassent. Reconnaisant de ce service, le peuple les met à sa tête, mais il ne tarde pas à voir, tant l'ivresse de l'autorité est mauvaise, qu'il n'a fait que changer de fers. Il brise donc le joug des nouveaux maîtres et se gouverne seul. Pendant quelques temps ce gouvernement est le meilleur. Tout éclôt et prospère au soleil de la liberté. Puis, comme malheureusement rien ne résiste au temps sur la terre, par l'indifférence ou la corruption du grand nombre et l'ambition de quelques uns, on finit par retomber sous l'épée de la tyrannie. Telle est la révolution des états, tel est l'ordre dans lequel une main invisible change la forme de gouvernement d'un peuple et le ramène au point de départ."*

*Histoire de Rome)*

Quatrième point

Avec ***La Peste de Marseille*** livre de Mary-Lafon, face à ***L'or et la soie*** livre de Raymond Jean qui date de 1983, nous pourrions analyser un autre aspect des conceptions historiques auxquelles se rattache Mary-Lafon.

Le face à face portera, non pas sur le type d'écriture mais sur les explications avancées dans le cadre des romans au sujet des responsables de la peste de Marseille de 1720. Je précise que concernant le livre de Mary-Lafon je considère que les idées qui s'y trouvent sont les siennes et concernant celui de Raymond Jean je me réfère au narrateur qu'il s'est donné et qui est un homme qui a vécu la dite peste.

Les deux auteurs mettent en avant avec une égale force les horreurs qui se produisirent.

80.000 victimes chez Mary-Lafon et 50.000 chez le narrateur de Raymond Jean. Ils se retrouvent encore d'accord pour dire que cette peste n'était pas le résultat d'une fatalité. Cette attitude n'est pas négligeable car une version a longtemps circulé comme quoi la peste n'était que la punition que Dieu avait voulu infliger aux Marseillais pour leur inconduite (version par forcément inventée par un Parisien ?).

Mais si ce n'est Dieu alors qui ?

Les chirurgiens répondent Mary-Lafon. Les armateurs et négociants répond le narrateur de Raymond Jean qui en témoin de l'époque dit en conclusion :

*Or Je sais déjà d'avance que l'histoire, de cet effroyable chaudron d'enfer où nous avons été plongés, retiendra les noms de quelques hauts personnages, parce qu'ils ont organisé le dévouement public, établi l'institution de charité partout où cela était possible, fait régner la loi quand tout se décomposait, sauvé tout ce qui pouvait être sauvé (...). Mais enfin il est clair que certaines gens mettent leurs possessions au-dessus de tout. Et je vois bien, après avoir tenté, non sans mal, de débrouiller les fils de la vérité et de donner mon témoignage, qu'il y a un inconvénient majeur à avoir pour maîtres d'une cité, des hommes qui sont aussi les maîtres du négoce. Qu'ils soient de bons administrateurs et d'un cœur ferme dans les périls ne change rien à l'affaire. Leurs intérêts les tiennent. Si vous avez des doutes là-dessus, il y a au moins une catégorie de personnes que vous pouvez interroger et qui vous informeront : les assureurs de leurs cargaisons".*

Cette appréciation concerne tout à fait l'analyse de Mary-Lafon. Pour ce dernier les coupables sont des hommes mais surtout pas les négociants qui se montrèrent courageux et participèrent au risque de leur vie "au dévouement public". Il reconnaît que ce n'était pas le cas de tous mais il

ne vit pas que la classe des marchands sortait renforcée d'un malheur qu'en fait elle avait provoqué.

Si comme le dénonce Mary-Lafon les chirurgiens furent responsables par manque total de compétence et d'esprit de responsabilité, il faut bien reconnaître que ces chirurgiens sont sous les ordres des marchands. C'est l'avidité financière de ces derniers qui a engendré la peste. Plutôt que de perdre une marchandise déclarée douteuse, ils prirent le risque de la catastrophe.

Mary-Lafon connaît pourtant en 1860 les perversions produites par l'argent :

*"Pauvreté n'est pas vice disait nos pères. Leurs fils pourraient dire : je crois qu'en ces temps, elle est un honneur."*

Ceci est au niveau individuel. Au niveau historique il considère qu'en 1720 c'est l'institution royale des chirurgiens qui est coupable.

Heureusement un médecin jeune sauve l'honneur de la médecine mais personne ne peut sauver l'honneur de l'institution ni celle du roi.

Pour terminer l'opinion d'un notable donnée par Mary-Lafon correspondant à une de ses analyses :

*"Voyez ce que peut l'amour de la vie sur ces misérables ! Leur existence n'est qu'un long martyr et ils y tiennent plus que le marquis de Pilles ou le bailli de Langeron. C'est tout simple au surplus, ils n'ont que cela dans le monde. Qu'ils gardent donc ce bien unique et dévouons nous pour son salut."*

Parfois des notables irréalistes vont jusqu'à prétendre que les pauvres n'ont rien. Comment seraient-ils notables si les pauvres n'avaient pas la vie ?

Cette petite confrontation sur un point d'histoire aura éclairé le lecteur sur cette quatrième conception de Mary-Lafon que je tenais à faire apparaître avant d'en venir à un point plus spécifique, c'est à dire à l'enjeu que représente, aux yeux de Personnage, l'histoire du Midi.

Cinquième point marquant l'originalité de Mary-Lafon :

a) L'enjeu de l'histoire du Midi ne concerne pas le Midi mais la France entière. Quand Personnage introduit sa traduction de **la Guerre contre les Albigeois** il écrit :

*"Nous allons rappeler en peu de mots les causes et le prétexte de ce lugubre drame qui, après avoir mis tout le Midi en deuil, toute la vieille langue d'Oc en sang, fit reculer violemment l'esprit humain et retarda jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle la marche du progrès et de la civilisation"*.

b) L'enjeu concerne aussi le type d'histoire : l'histoire devient histoire populaire.

Il ne peut y avoir de héros central, de roi, de ministres. Voici les villes et provinces évoquées, par exemple dans le dernier tome :

La Rochelle, Dauphiné, Castres, Montflanquin, Brive, Uzerche, Périgueux, Miramont, La Provence, Millau, Lunel, Pèzenas, Casteljaloux, la Gascogne, Montauban, Périgord, Marseille, le Gévaudan, La Rochelle, Villemur, Le Béarn, Toulouse, Pau, Millau, Montpellier, Montauban, Nîmes, Toulouse, Grenoble, Montpellier, Nérac, Montauban, Nîmes, Perpignan, Aix, Montpellier, Avignon, Bordeaux, Marseille, Toulon.

D'une certaine manière il s'agit là de la liste des héros du Midi et Paris n'apparaît que par pouvoirs interposés.

c) - Les lieux choisis le sont sur la base de la langue. C'est la langue qui fonde le Midi. Retenons pour le moment ce principe sans rentrer dans le détail.

d) - Le Midi c'est la France démocratique, celle de la liberté. Au cœur même de la révolution française Mary-Lafon discerne ce phénomène :

*"Incapables de résister à l'influence morale de leurs adversaires, les Montagnards ne cessèrent d'en appeler à la force brutale. Comme leur vue ne s'étendait pas au-delà des murs de leurs clubs, qu'ils ne se faisaient pas même une idée des ménagements à prendre, de l'habileté à déployer pour amener une grande nation comme la France à changer tout à coup ses mœurs, sa vie sociale et religieuse et son gouvernement, la prudence des Girondins, ils la taxaient de trahison ; leur marche lente mais sûre, ils l'appelaient contre-révolution ; et à force de pousser aux mesures extrêmes et au sang, ils soulevaient contre le nouvel état des choses l'exécration de l'immense majorité du pays et celle de l'Europe".*

Il assimile les Girondins au Midi et les Montagnards à la barbarie du Nord pourtant il sait très bien que le Montalbanais Jeanbon Saint André est un montagnard, il doit savoir aussi que le seul département français à avoir voté uniquement montagnard est l'Ariège et que les Girondins du Midi se montrèrent plus favorable à la mort du Roi que les Girondins du Nord.

Si Mary-Lafon a fait preuve de schématismes, ne faisons pas de même à son égard et notons cette déclaration :

*"En voyant la France envahie sur toutes les frontières, les patriotes méridionaux sentirent un doute généreux entrer dans leur âme. Ils se demandèrent si momentanément la raison n'était pas du côté de la Montagne et s'il ne valait pas mieux oublier les vaines questions d'amour-propre provincial et sacrifier même quelques hommes pour se*

*réunir et sauver la patrie menacée de l'étranger, et la révolution, condamnée par les royalistes."*

S'exprimer ainsi dans la France de 1842 était un acte de courage car ne l'oublions pas les Montagnards n'étaient pas en vogue à ce moment là et quant aux Girondins, Lamartine n'avait pas encore écrit son histoire et popularisé leur image.

e) - Dernier caractère à cette histoire du Midi : la place de l'histoire sociale. Les déterminations économiques sont à ce moment-là souvent absentes du travail des historiens mais pour le Midi Mary-Lafon est amené à parler des luttes sociales. Elles sont, il est vrai, ramenées à des luttes politiques donc à des luttes pour la liberté. Pauvreté et liberté sont articulés ainsi :

*"Flétri par la pauvreté, l'homme ne sent plus le poids de ses chaînes mais qu'un rayon de prospérité réchauffe son cœur, la haine de l'injustice et de l'oppression y renaît à l'instant".*

Il resterait à savoir d'où vient "ce rayon de prospérité" mais notons tout de même la pertinence de cette analyse

Donc en conclusion sur ce point je pense qu'on peut mesurer comment Mary-Lafon est entraîné sur des positions, originales et neuves en son siècle, du seul fait de sa volonté d'étudier l'histoire de la France à travers une autre perspective que l'étude de l'Etat français.

Il n'aura pas les moyens de mener au bout (au but) les contradictions qui l'habitent mais sa prise de position fut très féconde pour son travail. Que parfois par volonté de justification de sa prise position il s'égaré dans l'approximatif voire dans le contre-sens, ne peut être prétexte à sa condamnation. Je ne dis pas cela par désinvolture devant la nécessaire rigueur de l'historien mais parce que chaque historien prend parti d'une façon ou d'une autre et il vaut mieux qu'il le fasse en connaissance de cause, chaque historien à partir de là et en fonction du savoir de son époque est soumis à... l'histoire. L'essentiel est d'ouvrir des pistes sérieuses et c'est ce que fit Mary-Lafon, s'étant toujours gardé des pièges de l'histoire localiste.

## **Géographie**

Le poster que l'on met sur un mur, annonce une autre perception du paysage. Il n'y a plus aujourd'hui que l'image du paysage. Mary-Lafon n'avait qu'un paysage à imaginer. Aussi il en restera aux chemins historiques (nous avons déjà vu que ses voyages géographiques n'étaient qu'historiques).

Ce chemin géographique est donc pleinement celui d'aujourd'hui. C'est ici qu'il faut mesurer l'importance de la transformation du mot Midi en mot Occitanie.

Mary-Lafon historien parle du Midi sur une base géographique. Dans notre monde où l'usage de la géographie prend de l'ampleur la notion de Midi va être abandonnée pour faire place à la notion culturelle d'Occitanie. Mary-Lafon, par la carte qu'il fit du Midi, ne nous a-t-il pas montré ainsi que l'Occitanie est plus qu'une carte ? Que sur la piste ouverte que j'évoquais, il était inscrit que la position occitane est géographique dans le siècle de l'histoire et historienne dans le siècle de la géographie ?

Comment est apparu ce terme d'occitanie ? Ici deux bornes pour une histoire déjà faite :

*"Depuis quelques années nous avons vu paraître dans notre Midi une brillante pléiade de poètes qui ont voulu reprendre pour la relever plus haut que jamais cette ancienne et douce langue des troubadours de Provence et d'Occitanie". (Revue Méridionale 30-9-1860)*

*"Il me semble que pour un langage particulier du Midi le mot occitanien serait le mot véritable il ne serait pas aussi long que celui de langue d'oc. Il embrasserait tous les parlers (comme celui de catalan pour la catalogne) comme le mot d'Occitanie embrasserait toutes nos provinces." (L.X. de Ricard La Lauseta 1878)*

Ces deux citations permettent de voir les difficultés de la naissance de la notion d'Occitanie. D'abord attachée à une partie du Midi elle reste géographique avec L.X. de Ricard mais en englobant toutes les provinces et en fondant le nom de ces provinces sur le nom de la langue. Encore une fois une des fécondités de la prise de position occitane se trouve surtout ici, par l'obligation qui est faite au chercheur de poser les rapports entre langue et société

Ce survol devrait nous mener jusqu'à Antonin Perbosc qui balayant les hésitations sut concevoir l'Occitanie par-dessus tous les provincialismes et toutes les géographies comme force et dynamique culturelle originale.

Mary-Lafon dès 1878 est du côté de L. X. de Ricard et il y a avec lui deux jeunes montalbanais : Léon Cladel et Emile Pouvillon. Ce mouvement dit du félibrige rouge ne dura guère mais avec la transformation des titres de la revue on peut comprendre ce qui se passa à ce moment là et qui est tout autant géographique :

- en 1877 la revue est La Lauseto armanac del patrioto langodoucian
- en 1878 la revue devient La Lauseta armanac dau patriota lati.

Le surgissement de la notion d'Occitanie est un arrachement à la géographie, arrachement prémonitoire quand on mesure ce à quoi on veut la faire servir aujourd'hui (non pas dans le monde occitan mais dans le monde capitaliste). Et si, pour cela, encore une fois nous sommes repartis dans l'histoire (même s'il s'agit d'histoire de la géographie) accusez moi d'être sortis du sujet mais mesurez mes circonstances atténuantes : le sujet voulait s'écarter de moi.

La géographie ai-je prétendu est au cœur des batailles d'aujourd'hui et elle se recoupe en 4 stratégies :

1 - Il y a les anti-pollueurs qui face à une nature en friche, face à un environnement saccagé veulent ressortir une virginité des pays d'oc. Dans un petit coin charmant, la vie redevient la vie, le Midi prend sa revanche et autour d'un verre biologique on se remet à parler et, si le soleil le permet, tout nu on se met à communiquer avec les éléments. En ville on fait ses courses dans les rues piétonnes (c'est un premier pas) puis on subventionne les fêtes champêtres, on démocratise les terrains de tennis et on liquide les solides (pardon les usines).

2 - Puis au nom de la modernité on fait perdre à la première stratégie ses lettres de noblesse. C'est la stratégie anti-étatiste du "Pays contre l'état" qu'écrivit avec d'autres Alain Touraine en 1981. Il est écrit à une époque où l'anti-étatisme en question n'avait pas pignon sur télévision et prouve que par l'étude du sud on peut encore une fois être précurseur. Mais cette deuxième stratégie manque aussi de look et de références américaines. Trop marquée par la convivialité de la précédente elle pourrait nous faire rater le coche de la troisième stratégie.

3 - L'Occitanie n'a de bon que si elle est commercialisable. La vache occitane s'inventera et si elle est invendable, elle laissera sa place à la Blonde d'Aquitaine. Et alors, à la place, "Pressing" d'oc fera des plis oc sur des pantalons taiwan. Le cloche de cette stratégie tient à l'aveuglement produit par le dieu-argent.

4 - Face à tout cela je plaide pour un projet occitaniste (projet **d'Identité et de Civilité** dit Claude Sicre) qui est moyen de fonder un projet de société sur un projet culturel. Je ne dis pas qu'au niveau individuel on ne puisse pas se faire une place au soleil des autres stratégies. Les chats savent bien nager !

*"Prenons l'exemple de l'occitanie : Je me suis intéressé au mouvement occitan à un double titre : à partir de la théorie des différences et à partir de la théorie de l'espace. " (Henri Lefebvre).*

Donc pour en savoir plus, rendez-vous à la partie : mouvement occitan. Revenons à la géographie que l'on trouve sous l'idée "d'espace" dans la citation de Lefebvre.

*"L'espace occitan et plus précisément le territoire occitan (espace approprié par un groupe social) n'existe pas."*

Sur cette base F. Richard dans la revue Amiras 2 ajoute :

*"Plus que l'existence d'un espace culturel réel c'est la prise de conscience de la disparition de cet espace qui est aujourd'hui fondatrice de territoire. De la nostalgie à la révolte, les hommes prennent une conscience nouvelle de leur espace, génératrice de nouvelles pratiques : le mouvement social se nourrit de l'espace et peut le produire".*

Et enfin : *"Quand l'histoire envahit l'espace, c'est qu'elle passe du mythe à la réalité".*

Tout ceci peut paraître bien compliqué. Faut-il vraiment se perdre dans de telles considérations ? J'ose dire que je ne m'y perds pas mais que je m'y retrouve. L'espace est produit de l'histoire et l'étude historique se transforme en investissant l'espace.

Le passage de la notion d'espace à la notion de territoire est aussi importante que le passage de la notion de Midi à celle d'Occitanie. Le territoire devient de l'espace approprié. La prise de position occitane est bien le moyen d'avoir une longueur, et pas une longueur d'avance. Et si vous imaginez qu'une avance perdue ne se rattrape jamais, détrompez-vous, elle peut aussi nous aider à prendre la transformation du monde par le bon bout

Le poster et sa mode ne sont qu'une volonté de dévoiement de cette aspiration au territoire, au pouvoir sur l'espace.

Mary-Lafon était pour une part loin de l'espace, mais en étudiant le Midi, en tentant maladroitement d'en fixer les limites, il nous donne des moyens pour la construction moderne de notre territoire qui n'est ni la nation occitane (elle est copie du modèle que l'on repousse), ni la province de grand-père (elle est usée), mais territoire total.

Territoire global de l'homme humain. Territoire global où l'histoire ne se fera pas ailleurs, où l'ailleurs aura même une histoire et où autour d'un verre de vin biologique ou pas, avec la langue d'oc ou pas, pour ou contre l'amour, s'ébaucheront les esquisses jamais finies des libertés en mouvement. Et j'en reviens à cette révolution qui ne fut pas une révolution, qui produisit La **Liberté guidant le peuple** où la Liberté est bien en mouvement, et que Mary-Lafon, garda dans son cœur.

La prise de position occitane oblige à la dialectique histoire / géographie.

## Nation

En ouvrant ce chapitre j'ai écrit : "cette question m'impressionne".

S'interroger sur l'Occitanie donne lieu, en effet, à de violentes polémiques aussi infinies que stériles et, sur la question nationale, elles montent encore d'un ton. En travaillant ici aussi cette question je ne voudrais pas ajouter une fosse aux fourmis au carnaval occitan. Je crois simplement (et c'est une maladie persistante chez moi) que, d'une part, la question nationale n'est pas une question périmée et que d'autre part, au milieu des polémiques occitanistes on peut trouver son bonheur.

La nation moderne ne pouvait pas faire l'objet d'un bilan en 1840 et par conséquent cataloguer Mary-Lafon de nationaliste occitan doit d'abord faire sourire. Et puis passons à l'étude sérieuse

"L'individualité méridionale" chère à Mary-Lafon est "une antique nation", et alors plus de doute, Mary-Lafon était bien un nationaliste méridional, à moins qu'on reconnaisse que la nation ne peut pas être antique. Et il vaut mieux se méfier surtout si on lit aussi cela :

*"De cet autre poème (Calendau), publié en 1866, mieux vaut ne rien dire. C'est une œuvre mauvaise autant par le fond que la forme. Sous un voile allégorique assez maladroit et des plus transparents, l'auteur y exhale la haine enfiellée de la France et provoque ouvertement les populations provençales à une séparation fratricide. Heureusement, Mistral est obligé de l'avouer lui-même, cet appel impie ne fut entendu et compris que de ceux des félibres qui partagent ce sentiment que nous ne qualifierons pas".*

Encore une fois, le lecteur comprend pourquoi Mary-Lafon ne fut pas pris au sérieux mais aussi pourquoi il n'est pas sérieux de le qualifier de nationaliste méridional. Vraiment, les questions ne paraissent pas aussi simple que pourrait le souhaiter notre santé intellectuelle !

La condamnation, que nous venons de lire, de toute idée de séparation de la France ne tient pas, chez Mary-Lafon, à son rejet personnel de Mistral. Déjà, nous le savons par la partie Histoire, quand il écrit en 1841 son ***Histoire du Midi***, au nom de la défense du territoire national il accepte de donner un bon point (qui devait lui peser ) aux Montagnards.

De même quand en 1870, la France est envahie par l'Allemagne il est blessé dans sa chair alors que la guerre ne se déroulant que dans le Nord du pays il aurait pu se sentir étranger au problème. Cet attachement à la France a une raison simple : Mary-Lafon considère que c'est un pays qui, surtout dans ce qu'il a de bien, a été fait par le Midi ! Appréciation confirmée par la lutte contre la monarchie absolutiste, cette tare du pays qui "a été foudroyée par l'audace méridionale de Mirabeau" et tant pis si le frère de Mirabeau tout aussi méridional était député de la noblesse et

fervent défenseur du roi ! Mary-Lafon tient avec force entre ses mains à la fois un profond sentiment national français et un profond attachement à l'individualité méridionale. Il ne voit là aucune contradiction.

Il reconnaît que la civilisation occitane aurait pu s'incarner dans une nation si au 14<sup>ème</sup> siècle le Midi n'avait pas raté le coche. Mais passé cet échec, qu'il attribue à un manque de globalité dans l'action du Midi et qui entraîna des siècles de nostalgie, où les coches ne pouvaient plus passer, tout impliquait un ralliement à la France. Ralliement qu'il ne fallait pas faire avec armes et bagages, mais qu'il fallait faire tout de même. En effet, les quelques retardataires qui rêvaient au passé *"n'étaient que des esprits sans culture, au talent médiocre et étouffé en germe dans l'étroite enceinte de leur village"*.

Pour plus de clarté il ajoutait encore : *"Pendant que la civilisation purement méridionale était restée stationnaire et comme engourdie sous le feu de son ardent soleil [le Moyen-Age] la civilisation française avait marché à pas de géant"*.

Après ce bref descriptif des positions de Mary-Lafon sur ce que l'on appelle "la question nationale", descriptif faussé diront certains, je me retrouve sur le terrain des enjeux de la transformation de la France. Si fossé il y a entre occitanistes, il faut le chercher, dans l'obstination à la référence aux modèles. Pourquoi ne pas le reconnaître : la position de Mary-Lafon est vraiment unique et, si ce n'est que le résultat d'une volonté marginaliste, le résultat n'en demeure pas moins évident

La référence aux modèles a fait des ravages au-delà du cercle des occitanistes dans la France contemporaine, ce qui ne peut étonner tous ceux qui combattent l'image de la France, se donnant en modèle. Ce qui se passe chez les occitanistes sur ce point n'est que la reprise d'un poids mort qui pèse sur la conscience française et qui pèse plus encore aujourd'hui, quand la réalité de notre pays n'est plus l'unique mesure de son passé aussi grand fut-il !

Si au nom de l'idée que la nation est une construction de l'histoire, on déduit qu'un jour peut-être une nation peut se construire en occitanie, pourquoi pas, mais au nom de la même idée il me semble plus nécessaire aujourd'hui d'interroger l'idée elle-même. De quelle nation la France a besoin ? De quelle nation la France peut-elle s'armer pour être nation d'Europe ? De quelle nation peut-on déduire la nation à créer ? Comment l'idée nationale peut-elle devenir idée libératrice ?

Aborder les phénomènes de mondialisation des sociétés, recomposer les solidarités internationales, tout cela appelle du neuf dans le camp des penseurs de la libération humaine et il ne faut plus craindre au présent de dire que l'unité de la France serait renforcée par la reconnaissance de ses différences !

## Langue et littérature

Personnage est là dans son élément. Il est vieux et devant les jeunes têtes des marginaux du félibrige il va, à Montpellier, mettre sur la table tout son être. A force de foncer tête baissée son front s'est dégarni. Ses gestes portant ses paroles s'adressent ni aux méridionaux qui sont devant lui ni aux français :

*"Français, Espagnols, Italiens, Portugais, Suisses-Romans, Roumains, libres citoyens des républiques hispano-américaines, nous sommes tous, à titre égal, les fils de cette grande Rome qui en tombant, comme une tour trop élevée, sous le poids de sa taille colossale et l'assaut brutal des barbares, nous a laissé ce qu'elle avait de plus beau, de plus pur, de plus précieux ses lois, sa littérature, sa langue. Sa langue surtout, admirable lien, chaîne impérissable, immortelle, qui brave le fer et la rouille du temps car elle est rivée à un anneau, que nulle force humaine ne peut briser ni arracher le cœur des peuples! "*

Avec la langue, vous le voyez, l'histoire est encore au rendez- vous. Et le peuple aussi.

Si je voulais récapituler je dirais que pour Mary-Lafon :

-la nation une construction de l'histoire (au trou les adeptes des frontières naturelles)

-la langue une construction de l'histoire (au trou les adeptes d'une linguistique déshumanisée)

-le Midi : une construction de l'histoire (au trou les adeptes d'une intégration-fusion du Midi dans la France) etc.,,

Mais reprenons le fil linguistique en remontant à 1850

*"Telle est notre langue, une des plus riches qui soient sorties des lèvres de l'homme et l'une des plus anciennes, car, en sa qualité de fille aînée des romains, elle prime toutes les langues de l'Europe. Cela n'empêche pas les sots de la flétrir du nom de patois... Quelle rougeur leur monterait au front, s'ils connaissaient ses titres de gloire !"*

Et on pourrait remonter en 1839 et même en 1834 où il évoquait déjà "la vieille langue d'oc".

Mais on peut remonter aussi au-delà de Mary-Lafon avec cette déclaration d'un autre montalbanais en 1791, Gautier-Sauzin :

*"Oh! qu'on ne croit pas que ces divers idiomes méridionaux ne sont que de purs jargons : ce sont de vrais langues, tout aussi anciennes que la plupart de nos langues modernes ; tout aussi riches, tout aussi abondantes en expressions nobles et hardies, en tropes, en métaphores, qu'aucune des langues de l'Europe : les poésies immortelles de Goudelin en sont une preuve sans réplique".*

Depuis, les donneurs de répliques ne cessèrent point leur action, si bien qu'aujourd'hui dans leur bonté sans limite il peuvent nous déclarer :

"Il a raison ton Mary-Lafon, il faut bannir l'expression de patois et mettre la langue d'oc à la télé mais malheureusement pour l'avenir je ne vois que trois solutions

1 - En partant du fait incontournable (retenez la syllabe con) que la belle langue d'oc n'est parlé que par des paysans qui vont disparaître et qui ne portent que les valeurs - je suis gentil en disant valeurs - du passé, on peut en déduire qu'ils emporteront dans leur tombeau l'occitan et son air chantant.

2 - Comme parfois l'occitan se branche sur d'autres couches sociales je donne cette autre hypothèse pour l'avenir : Une langue d'intellectuels qui produisent l'inévitable cassure entre langue et peuple et qui ne pourront la faire survivre (en la tuant) que le temps d'un spot publicitaire.

3 - Si en dernier lieu le spot publicitaire se mettait à durer il te faut reconnaître que la mort des paysans du Midi n'est que l'annonce d'une autre mort celle de toute l'Occitanie. Pas à pas ce pays deviendra S .D T.I. (Sous Domination du Tourisme International)".

Voilà un réalisme ... humaniste.

***"Quelle rougeur leur monterait au front s'ils connaissaient ses titres de gloire !"***

Mais Mary-Lafon ne pouvait pas savoir que dans le monde aseptisé de la fin du 20<sup>ème</sup> siècle l'homme perdrait le temps de rougir !

Avec quelques attardés poursuivons la démonstration de Mary-Lafon.

Tout commence avec les troubadours.

*"Pendant 400 ans cette élite du Midi fut la plus avancée du Monde (...), Parmi les troubadours on y trouvait l'homme le plus brave de son siècle Richard Cœur de Lion ; le plus puissant Frédéric l'empereur ; le plus ingénieux Bertrand de Born ; le plus savant Malfre de Béziers ... le roi d'Aragon.. Toutes ces nobles intelligences (de toutes les classes sociales) créèrent une littérature nationale dans toute la rigueur du mot sans rivale pour l'originalité des formes, la grâce des idées, l'harmonie et les vives couleurs du style."*

Le rapprochement avec cette citation de Engels peut faire réfléchir certains : *"La nationalité méridionale française est différente au Moyen-Age de la nationalité du Nord, tout autant aujourd'hui la polonaise de la russe. Cette nationalité méridionale n'avait pas seulement atteint un développement éclatant, elle se situait à la pointe du développement de l'Europe. Avant les autres nations, elle disposait d'une langue bien formée. Sa poésie offrait à tous les peuples parlants une langue romane et même aux Allemands et aux Anglais, un modèle inégalé. Dans*

*l'élaboration de l'idéal chevaleresque elle rivalisait avec les Castillans, elle ne cédaient en rien aux Italiens... La nationalité méridionale française n'a pas seulement rendu de grands services à la famille des peuples européens, son apport est proprement illimité..."*

Et tout cela fut tué par l'inquisition, par la guerre.

On tua la langue dans sa fonction sociale en voulant tuer le latin (il n'y eut pas pour cela une date précise mais un mouvement dans l'histoire). Pour Mary-Lafon ce bouleversement par la guerre contre les albigeois (une fois de plus il ne faut pas confondre avec la guerre contre les cathares) marquera toute sa réflexion sur le Midi de la France.

Les questions linguistiques plus que la question nationale étaient au cœur des polémiques du 19<sup>e</sup> siècle. Si Mary-Lafon combat le poète Jasmin, ce sera pour des raisons linguistiques. De même le fond du débat Mary-Lafon / Mistral se situera sur le même terrain.

"L'idée sur laquelle s'était fondée ce groupe littéraire appelé félibrige m'était à moi, fils ardent du Midi, profondément et vivement sympathique. Il s'agissait en effet, dans le principe, de conserver cette langue si vive, si imagée, si expansive, si musicale, de nos pères qui depuis 1000 ans et plus, traduit les impressions et exprime la pensée de leurs enfants. Aux populations nées sous le soleil bleu, et que les rayons du soleil réchauffent (...). L'épurer (la langue) en la dégageant des éléments étrangers, et la ramenant au point où elle avait, il y a 100 ans, un caractère universel et pour tout dire classique dans la Provence, Navarre, Béarn, Languedoc, Guyenne, Gascogne, Limousin, Auvergne, Rouergue, Quercy et le Velay, était une entreprise à laquelle tout méridional tant soit peu patriote devait applaudir des deux mains ; mais elle ne pouvait aboutir qu'à condition de partir d'une époque assez arrêtée, assez distincte et assez rapprochée de nous, pour qu'il fut possible à l'aide de nos dialectes restés purs de rétablir les textes primitifs de ceux que le temps a mutilés ou corrompus. Les félibres par malheur prirent le contre-pied de ce système et par conséquence logique, tournèrent complètement le dos au but qu'ils poursuivaient".

Mistral qui reconnaissait le rôle considérable que Mary-Lafon avait joué en faveur de la culture occitane lui répondit :

*"Quant aux termes scientifiques, j'ai cru devoir les introduire parce que je considère mon idiome comme une langue vivante, et, à ce titre il ne doit pas plus rester fermé au progrès moderne que les autres idiomes latins. Les paysans parlent une partie de la langue mais ils ne la parlent pas toute entière..."*

Et Mary-Lafon toujours aussi intransigeant :

*"Les paysans des contrées reculées parlent notre langue mieux et plus purement que Mistral par la raison sans réplique qu'ils l'ont apprise de leurs pères et qu'ils n'en savent pas d'autres. Quant aux marins et aux ouvriers, ils la connaissent et la parlent comme les paysans..."*

Ces diverses citations doivent permettre de saisir l'enjeu d'un débat réel et sa complexité. Les positions sociales, politiques, culturelles, linguistiques se croisent de façon extraordinaire. Ceux qui s'imaginent qu'en atterrissant dans le Midi on perd de vue les grandes questions de société se trompent lourdement.

Mary-Lafon veut une langue qui ne se provincialise pas (but hautement appréciable) mais en la figeant (il ne pouvait comprendre qu'il fallait à la fois figer des normes et bouger les mots).

Mistral veut une langue moderne (but hautement appréciable) mais en la fixant à partir de son dialecte provençal (il ne pouvait comprendre que le passé est aussi moderne que le présent).

Dans un débat Mary-Lafon / Mistral au sujet de Mireille la position de Mary-Lafon débute une critique du populisme qui mit longtemps à se développer par la suite. Il est maladroit dans son argumentation et vous comprenez qu'il soit tombé aux oubliettes. Il est pourtant indispensable à une compréhension sérieuse de la France du 19<sup>ème</sup> siècle. D'ailleurs Mistral toujours "unitaire" sut lui écrire : *"Quoiqu'il en soit veuillez bien croire que je ne suis pas blessé par cet incident qui nous a mis en rapport et recevez l'expression de mes sentiments les plus distingués"*.

Mais une fois encore il s'agissait d'une histoire bien ancienne...

Qui peut comprendre ?

Passons au monde littéraire.

Des troubadours aux écrivains modernes, tous les occitanistes (mais sur des bases différentes) savent l'importance des questions littéraires.

L'idole de Mary-Lafon, en son siècle, ne pouvant être ni Jasmin, ni Mistral, était un potier de Clermont L'Hérault qui s'appelait Peyrottes.

*"Sans le moindre effort il était tout ce que Jasmin voulait paraître"*.

Appartenant à la classe des ouvriers-poètes il ne fallait pas le confondre avec la classe des poètes-ouvriers. Le mariage de ces deux mots peut paraître étrange. Pour comprendre revenons à Peyrottes.

Il était Fourriériste, *"son talent était muri par la réflexion, la solitude et l'indépendance (...) son style était bon car pur, franc et élégant"*.

Il était un bon écrivain prolétarien car il restait prolétaire tout en étant écrivain. Jasmin en quittant son habit d'ouvrier perdait pour Mary-Lafon ses moyens de créer.

De plus Mary-Lafon se retrouve pleinement d'accord avec l'engagement politique de Peyrottes (candidat démocrate en 1848 mais refus en 1849 à cause des partis). Malheureusement celui-ci ne vécut que jusqu'à l'âge de 45 ans. C'est le 3 juillet 1858 que la mort le délivre de ses souffrances (devenu presque aveugle, il meurt misérable).

Mary-Lafon le citait déjà en 1840 et il traduisit une ode **la fille de la montagne** où l'on peut lire cette déclaration significative :

*"L'amour val may qué l'or".*

Sur un autre plan

*"Ce véritable ouvrier n'a jamais quitté son atelier pour aller brûler aux pieds des puissances parisiennes ou départementales l'encens banal du flatteur avide d'éloges et de décorations".*

Il faut lire cette appréciation comme une réplique à Jasmin qui le 15 Mars 1842 reçoit de la part de la municipalité d'Auch (simple exemple) une coupe d'or alors que les notables locaux sont dans le même temps des assassins de la langue d'oc (plus par indifférence que par conviction). Le livre de Peyrottes que possède la bibliothèque de Montauban et qui est dédié à Mary-Lafon à la date du 5 Octobre 1849 s'ouvre sur quelques mots à Béranger. Peyrottes parlera dans ce livre du prolétaire qui est l'homme de toutes les qualités : fierté, amour, sens de la liberté. Et l'ouvrier peut être poète par son contact avec deux phénomènes : la misère ouvrière et l'égoïsme du riche. Donc il poétise pour consoler et protéger le pauvre. On pourrait croire que cette poésie "consolatrice" ne devait qu'effrayer mollement les puissants. Erreur! Pour le livre **Lous Orchelets**, Peyrottes a écopé de 15 jours de prison (condamnation à la cour d'assises de l'Hérault le 24-12-1839) !

Pour suivre Mary-Lafon rappelons que le mouvement des ouvriers-poètes ne se réduisait pas à Peyrottes. En 1853 Mary-Lafon deviendra président d'honneur de l'Athénée de Provence où on était généralement ouvrier, républicain, catholique et poète. Notons aussi que pour Peyrottes l'influence chrétienne est forte. Le premier Béranger pourrait d'une autre façon se raccrocher à ce mouvement des ouvriers-poètes.

Pour prouver l'étrangeté de ce phénomène (qui était fortement mais pas exclusivement méridional puisque Mary-Lafon appréciait aussi un ouvrier-poète de Rouen) nous allons évoquer à partir d'une présentation de Victor Malrieu Guillaume Prunet né à Montech (3 Fructidor an 3- 2 Juillet 1847).

Cet admirateur de Jasmin avait sous ses yeux le même fleuve que l'agenais : La Garonne. Prunet était tailleur d'habit comme Peyrottes était potier. Mais si Peyrottes avait la passion du travail bien fait, Prunet était plus souvent à rêver sur les bords de la Garonne, à y pêcher et à y rimailleur, que dans son atelier. Entre Peyrottes et Prunet se retrouve

toute la distance de ces deux traditions populaires celle qui fait du travail un honneur et une dignité malgré l'exploitation auquel il donne lieu, et celle qui considère que le travail n'ayant jamais enrichi le prolétaire il vaut mieux choisir une vie piégeant le travail par la paresse.

Puis-je penser que la deuxième tradition mène Jasmin à flatter le notable et que la première mène Peyrottes dans la prison que le même notable lui réserve ? Inutile de vérifier que derrière l'ouvrier-poète se profile aussi une conception du travail ?

Jasmin est si connu qu'il mérite un peu plus de sérieux sous peine de faire passer mon travail pour inutile. Imaginez donc un article débutant ainsi :

*"Un homme de génie véritablement de premier ordre, un Béranger rustique, un Victor Hugo un Lamartine.."* et sachez qu'il s'agissait de, Jasmin en 1844.

Mary-Lafon n'a pas lu cet article sinon il serait mort d'apoplexie dès cette époque là. Puis le 4 Février 1844 imaginez Jasmin à Béziers confronté à un incident peu banal "le mur s'en va crie la foule !" et le poète répond :

"Ce n'est rien c'est la muraille qui est sensible à ma poésie!".

Les gens rassurés restèrent assis et le mur resta debout. Jasmin était bien un génie.

Qu'avons-nous à faire de tout cela aujourd'hui ?

Peut-être peut-on se demander pourquoi les ouvriers ne sont plus poètes? ou comment peut-on opprimer l'ouvrier par la langue ? ou si on doit se résigner à ne pas être "compris" du peuple ? ou encore si l'ouvrier a droit d'entrer dans un roman ?

### **Sur une autre question : la traduction.**

Mary-Lafon n'écrivit jamais en langue d'oc mais fut un traducteur pourquoi ? pourquoi aujourd'hui encore les occitanistes n'aiment guère les traductions ? quelle conception de la langue retrouve-t-on derrière ? et encore une fois quelle conception de la France et de son peuple ?

Et encore la contradiction :

Mary-Lafon traduit pour s'adresser à la France entière et il s'isole. Mistral écrit en provençal et fonde un mouvement important.

Je ne vais pas faire le tour des traductions considérables de Mary-Lafon mais m'arrêter sur deux textes décisifs **la Croisade contre les Albigeois** et **la Dame de Bourbon**. Le premier est pour Mary-Lafon le livre d'or du Midi, et il va des années durant s'acharner à produire une traduction en vers, minutieuse et qui tout en respectant une première traduction de Fauriel en 1837 cherchera à dépasser ce travail. Il termine ainsi son introduction :

*"Heureux si au prix d'un travail difficile et bien long pour achever de rendre à la lumière ce chef d'œuvre inconnu, j'ai réussi lapidaire patient et dévoué de l'art à faire briller d'une partie de son éclat cet antique et noble joyaux de nos pères."*

Et il précise :

*"On l'a remarqué à grande raison : le héros n'est pas un homme, ce n'est pas Montfort, ce n'est pas le comte de Toulouse, le héros c'est un héros collectif si l'on peut parler ainsi, c'est un peuple tout entier, c'est la société du Midi, ce sont les généreux efforts pour repousser le joug de l'étranger qui sont chantés, exaltés par le poète."*

N'allons pas plus loin mais laissez-moi vous poser la question : avez-vous étudié à l'école cette guerre contre les albigeois ? savez-vous que restèrent sur le tapis un million de gens du Sud ? et si la mode de l'étude cathare vous a frappé pouvez-vous faire la différence avec le monde des albigeois ?

Ceux qui veulent restaurer l'enseignement de l'histoire à l'école primaire (j'entendais encore dernièrement Alain Decaux à ce sujet) devraient aussi méditer sur de telles réalités et plutôt que de restauration ils parleraient d'instauration.

Concernant la ***Dame de Bourbon*** que Mary-Lafon attribue à Marcabru un autre personnage du début du 19<sup>ème</sup> siècle, Raynouard après Fauriel, va subir les violentes critiques de Paradoxe.

*"Raynouard mutila [ce texte] plus cruellement encore que les siècles dans une analyse sèche et froide"*.

En étant, nous aussi, sec et froid résumons la situation : la dame se marie, le mari devient jaloux, un amant frappé par l'amour arrive et grâce à l'église (sacrilège) il va rencontrer sa Dame et l'Amour va très vite se consommer dans l'acte. L'histoire aurait pu s'arrêter là mais il se trouve que le mari perdit tout d'un coup sa jalousie et la femme revint vers lui. L'amant-troubadour se retrouve seul.

L'originalité de ce roman d'après Mary-Lafon c'est qu'il ne sort jamais. ***"du cercle de la vie réelle"***.

La seconde originalité que tout lecteur devine c'est l'interrogation sur l'Amour. Les troubadours et leur littérature en posant la question de l'Amour à la société toute entière produisirent un des grands chocs de civilisation. Sans faire ici un historique de l'amour courtois et non-courtois notons que Mary-Lafon tient à s'inscrire dans cette tradition : pour lui l'Amour, c'est l'horizon de l'homme et de la femme. Comme l'ouvrier-poète qui n'est poète que parce qu'il sait sortir des murs de son échoppe pour tracer ainsi une perspective à la société et à sa vie, l'amour

est pour l'homme et la femme ce bien divin qui brille au-dessus des étoiles, loin des tracasseries administratives, qui permet de s'élever au-dessus' du terre à terre .L'Amour romantique de Mary-Lafon est conçu en dehors de toute contradiction. Pierre Bec dans un livre qu'il appelle le contre-texte du Moyen-Age donne, des écrits de troubadours, une vision qui détruit une certaine conception de l'érotique de l'amour courtois. L'obscénité des textes et leur burlesque (titre du livre de Pierre Bec) montrent qu'au siècle même des Leys d'Amor on se refusait à simplifier : *"Désormais je puis me louer d'Amour, car il ne m'enlève plus ni le manger ni le dormir, et je ne ressens plus de son fait ni froidure... ni chaleur, je ne baille ni ne soupire, ni ne vais de nuit à l'aventure ; je ne suis ni conquis, ni tourmenté, je n'ai ni douleur ni tristesse et ne paie plus de messagers [de téléphone on dirait aujourd'hui]; je ne suis ni trahi ni trompé, car je l'ai quitté en emportant mes dés."*

Cette parodie prise d'un texte de Peire Cardinal, où il combat le faux amour se termine il est vrai par l'exposé personnel d'une conception plus positive de l'amour *"celui qui vainc son cœur en surmontant les désirs malhonnêtes d'où proviennent Pacte d'amour déréglé et autres excès, doit être plus honoré de cette victoire que s'il avait vaincu cent cités."*

Puis, comme il est peut-être impossible de vaincre cent cités cette situation amènera Peire Cardinal à refuser froidement l'amour.

Il ne suffit donc pas de dire le mot Amour pour mettre tout le monde d'accord. Un autre montalbanais Léon Cladel sera moins "angélique" que Mary-Lafon dans la description des dégâts de l'amour.

Mais quelle conception de la femme ?

En évacuant les contradictions de l'amour Mary-Lafon a évacué le cadre concret de sa réalisation. En faisant entrer la Femme dans le monde de l'humain, par le chemin de l'amour, les troubadours accomplirent dans les idées une révolution que l'on n'a pas encore accomplie dans les faits. Pour réussir leur coup littéraire ils créèrent une femme au-dessus de l'amant. La femme, le plus souvent épouse d'un grand seigneur, est courtisée par un pauvre chevalier et au nom de l'Amour l'impossible pourra se produire. A en croire la majeure partie des proverbes occitans la femme n'est qu'un être vil dont il faut que l'époux se méfie. Elle n'est capable que de bavardages, mensonges, orgueil etc.

La femme n'était-elle pas le diable ?

Il y a donc une marge entre la figure littéraire et la réalité sociale.

Revenons à la **Dame de Bourbon**. Au départ il y a un classique mariage féodal entre Flamenca et Archambault pour un simple arrangement d'affaires. Archambault éprouve tout de même de l'amour pour sa femme mais ne s'en soucie guère. L'institution prend le pas sur le sentiment et

l'institution aristocratique sert à reproduire l'ordre social existant. La femme est là pour servir l'homme par la dot, l'enfant, et le plaisir sexuel. Cette situation faite à Flamenca va l'orienter vers un amour véritable, celui de cet étrange personnage venu de si loin pour elle (alors que c'est elle qui a dû aller vers le château de son mari) et qui prend tant de risque pour attirer d'abord son attention et son amour ensuite. Mais le chevalier ne gagnera l'amour de sa belle que l'espace d'un bref moment. Cet échec est un demi échec au regard de l'idéal du troubadour puisque si sa belle le quitte c'est pour l'amour retrouvé de son mari.

Il y a tout de même échec de l'entreprise des troubadours et l'interroger aujourd'hui c'est interroger le rêve.

-les chevaliers ne voulaient-ils pas, par la femme, atteindre seulement le pouvoir du maître ?

-la femme, même de la noblesse, prit-elle sa part dans le développement de l'idéal troubadouresque ?

-l'église eut le pouvoir de jouer quelle carte ?

Concernant le monde d'aujourd'hui d'autres questions peuvent lui être posée.

-les rapports dans l'amour, du physique et du spirituel reposent sur quels enjeux sociaux et comment, quand l'homme domine la femme?

Au nom du droit à l'amour, imaginons, deux témoins à la barre, G. Sand et Alain Delon qui se lancent dans un grand dialogue. La dame s'avance en premier avec à la main **Adriani** qu'elle écrivit en 1853 et où l'amour occupe une place de choix :

*« L'amour est l'interminable thème qui a servi, qui servira toujours je le crois, aux créations du roman et du théâtre. Pourquoi s'épuiserait-il ? Il y a autant de manières de comprendre et de sentir l'amour qu'il y a de types humains sur terre. L'amour du poète, l'amour du savant, l'amour du pauvre et celui du riche, celui de l'homme cultivé et de l'ignorant, l'amour sensuel et l'amour idéaliste. Tous les amours de ce monde enfin ont chacun sa théorie et sa fatalité. (...) On voit souvent dans les romans les grands amours naître des types très exceptionnels ou dans des situations très particulières. On n'admet pas souvent que l'homme vivant dans ce monde s'attache à un sentiment unique. On choisit les amoureux dans la classe des rêveurs, des solitaires, des enthousiastes sans expérience, des natures incomplètes ou excessives. C'est le scepticisme et la raillerie du siècle qui causent souvent cette timidité (...) L'amour n'est pas une infirmité. »*

Réponse d'Alain Delon :

*"Tout ce que je peux vous dire c'est qu'on n'aime pas différemment à 20 ans, 30 ans ou 40 ans".*

Puis A. Delon précise qu'il ne pourrait être attiré par quelqu'un de médiocre et qu'il a beaucoup souffert de chagrins d'amour. Et plus loin il ajoute cette opinion sur la France de 1984 *"Je vais vous le dire Le Pen, avec tous ses défauts et ses qualités est peut-être le seul qui aujourd'hui pense d'abord aux intérêts de la France avant les siens propres."*

Que les intérêts de Le Pen soient propres, je n'irai pas le vérifier mais que les questions de l'amour soient complexes vous n'aviez pas à le vérifier. Si chez les troubadours il s'agissait d'un idéal de société, si le romantisme a puisé à sa façon dans cette tradition là, il faut mesurer que nous n'en avons pas fini avec le droit à l'amour, droit dont on comprend qu'il ne peut s'octroyer mais dont on sait qu'il peut être nié.

### **Le mouvement occitan**

C'est fondamentalement un combat culturel.

Et d'abord sur ce mot combat. Mary-Lafon nous apprend qu'il ne faut jamais baisser les bras, qu'il faut se faire toujours un devoir de vivre debout.

Quant au mot culturel, il est pris au sens le plus large. La France a connu une révolution qui a agit par le politique (de 1789 à 1871), une révolution qui a agit par le social (les droits syndicaux). Il lui faut une nouvelle révolution qui agisse par le culturel. C'est à ce point de l'histoire que se situe le rôle essentiel du mouvement occitan.

Je n'écris pas qu'il n'y eut d'abord qu'une révolution politique car l'idéal de 1789 est bien un idéal social. De même le long chemin qui a conduit à la reconnaissance de quelques droits syndicaux n'a pas qu'une valeur dans l'entreprise. Mais ce que révolutionne une révolution dépend de son moyen central d'action. En conséquence une révolution qui agit par le culturel m'apparaît comme une révolution globale que je centre sur le mot autogestion.

Je n'écris pas que par une révolution dans la culture, le monde capitaliste actuel va être bouleversé, mais que la culture est un levier de bouleversement. Le capitalisme moderne a ouvert la porte à ses fossoyeurs par un chemin nouveau qui, en leurs cœurs, portent toutes les contradictions sociales.

Mais trêve de phraséologie et passons à l'étude du sujet sous 5 angles : pédagogie, nation, région, culture, mouvement. Pour les justifier je dirais que je me base sur les thèmes qui animent habituellement le mouvement occitan actuel mais, avant, un mot sur mon sens du mouvement.

J'ai parlé de combat, de culturel, sans rien dire de cet autre aspect de ce chapitre : le fait qu'il existe en France depuis longtemps déjà un mouvement occitan. Nous le savons Mary-Lafon, même s'il put nouer des relations vastes à travers le Midi ne put lancer une véritable organisation capable de prendre en charge ses combats. Peut-être était-il trop allergique "aux partis", aux organisations, et autres contraintes vitales de tout mouvement ?

Peut-être ne sut-il point s'entourer des hommes d'action qui auraient pu le seconder ? En fait, je pense que l'idée d'une action concertée d'individus en faveur de "l'individualité méridionale" ne fut jamais au centre de ses préoccupations.

A l'inverse, par le félibrige, l'équipe autour de Mistral put lancer un véritable mouvement, avec, pour une part, un soutien parisien. Aujourd'hui l'actuel mouvement occitan, bien vivant n'en déplaît à certains, n'est pas que le fils du félibrige, n'est pas que le fils de Mary-Lafon, n'est pas qu'un mouvement au sens strict. Nous y reviendrons à la fin du chapitre mais il faut dès le départ, mesurer que les 5 angles d'analyse choisis tiennent plus à la vie qu'à la mort d'une forme de lutte extrêmement originale.

## 1 - Pédagogie

Depuis toujours, le mouvement occitan s'acharne à distribuer un savoir dont le peuple, pense-t-il, a été dépossédé : la connaissance de cette haute culture occitane déjà évoquée.

Ce mouvement vivant dans notre époque par l'I.E.O. a toujours voulu combattre l'usage "populiste" de la culture occitane que **la Jacouti** de la **Dépêche du Midi** symbolise. Au nom de sa pureté propre il a perdu des batailles à cause de l'impureté des autres. C'est encore une fois le vieux débat sur "la vraie langue".

Dans le mouvement occitan nous pouvons donc vivre ce débat central en France, sur le savoir, sa fonction, son rôle, son mode d'acquisition. Ce débat nous renvoie au débat sur l'école avec "l'idéal Jules Ferry" avec les rapports entre la gauche et le peuple. Et le peuple aime Victor Hugo !

Que les impasses éternelles ne nous fassent plus pleurer !

Le savoir ne s'est jamais distribué par en haut. Personne n'a jamais pu et ne pourra jamais faire mesurer le poids des troubadours à des gens qui n'en ont que faire. Si l'émission de radio en occitan (il faut comprendre ici : en patois ) qui faisait fureur dans ma jeunesse n'a servi, comme l'a toujours dénoncé à juste titre l'I.E.D., qu'à enterrer, marginaliser, une langue qui méritait mieux, cela ne signifie pas qu'une bonne émission aurait pu produire le contraire.

Toutes ces expériences passées doivent nous donner force et courage pour changer de route. L'affrontement n'est plus entre pureté et

impureté, populisme et dignité, mais entre savoir et pouvoir. Il faut sortir du savoir intellectuel qui se justifie soit comme moyen de rejet de l'ignorant soit comme moyen de charité pour ce même ignorant.

Les personnalités d'aujourd'hui peuvent se construire le savoir de leur pratique, de leur réussite en bref de leur pouvoir sur la société.

La production quotidienne actuelle de l'individu moderne en fait un être morcelé, fragmenté, éclaté, replié, isolé. S'emparer de la culture occitane c'est produire une personnalité. Et si dans la guerre d'aujourd'hui le mouvement occitan perd la bataille de la langue, pour ma part je considère qu'il n'aura pas pour autant perdu la guerre.

De Mary-Lafon j'ai retenu l'alliance insolite entre une recherche linguistique conduite sur le terrain et une recherche conduite dans les livres et avec lui j'ai retenu que tout militant occitaniste ne peut pas se poser par charité, la question des rapports entre peuple, savoir et culture mais qu'il est obligé par son statut d'en passer par un rapport renouvelé à sa culture.

Enseigner l'occitan aujourd'hui c'est repenser l'acte d'enseigner à cause des conditions pratiques de cet acte : face à la langue "utile", qu'est l'anglais pourquoi aussi l'occitan ? comment travailler avec des enfants pour qui l'occitan n'est plus une langue maternelle? etc.

## 2 -Le peuple et la nation

Cette autre question qui est souvent revenue tout au long de ce livre est aussi une question moderne. Ce peuple qui fait l'histoire, qui a perdu sa langue, qui est à la campagne ou à la ville, ce peuple que fit Michelet qui est-il en fait ?

Je crois que pour l'essentiel le mouvement occitan en est resté au peuple de Michelet. Le peuple c'est toujours une image.

Mary-Lafon rêva et connu un peuple au quotidien. Léon Cladel de même. Et aujourd'hui les affrontements vont bon train :

-le peuple est sans classe à cause de la classe moyenne qui aurait tout absorbé nous dit-on dans un coin (le ventre creux de la France)

-le peuple est manipulé par les médias,

-le peuple a tout perdu, ses traditions, ses valeurs,

-le peuple, ce qu'il veut "c'est augmenter son pouvoir d'achat",

-le peuple, n'a plus d'identité propre, perdu au milieu des identités individuelles,

-le peuple a dû quitter le centre des villes,

-le peuple français n'a pas besoin des immigrés, ce qu'adroitement et compte-tenu d'une idée évoquée au-dessus on a traduit ainsi : vous en tant que français vous n'avez pas besoin des immigrés,

etc...

Et si le peuple occitan existait ? Et si parce qu'on se prétend occitaniste on n'en finissait pas de se poser les questions inutiles ? Et si le peuple occitan voulait une nation à sa dimension ? Et si le peuple fait l'histoire, pourquoi le peuple occitan fort de l'expérience passée se mettrait à faire l'histoire de la nation occitane ? Et s'il n'avait à faire que l'histoire de l'occitanisation de la France ? Et si...

Pour exister, le peuple se formera (voir partie pédagogie).

Pour exister, le peuple se situera (voir partie région).

Pour exister, le peuple sera votre existence (voir culture).

Pour exister, le peuple se bougera dans une dimension de temps, d'espace et de force jamais vu.

Quant à la nation, son chemin n'a jamais été pavé que de bonnes intentions. C'est ici que l'humour doit prendre sa source !

### **3 - La région**

Et ici je vais encore faire crier quelques occitanistes. Ils ne voient souvent derrière le mot région qu'une volonté de diviser leur chère occitanie. Pour eux les régions sont une réalité administrative et les occitanistes sont au-dessus de l'administratif comme au-dessus de beaucoup de choses.

C'est une grave erreur. Je le répète le combat occitaniste est un combat culturel pour la transformation de la France et à ce niveau j'en conviens, qu'importe les régions. Mais la région n'est pas qu'une création administrative. S'il arrive à l'administration française de prendre plaisir à se compliquer la tâche, on ne peut lui reprocher les nécessités qu'imposent son adaptation à la société. La région pour des raisons économiques donc sociales et culturelles est un mode d'accès à la France. Si du point de vue politique l'entité régionale met du temps à prendre sa place et à jouer son rôle il faut y voir l'incapacité actuelle du monde de la politique à s'inscrire dans le mouvement social.

Mais me direz-vous, les gens se moquent de la région !

Quand on regarde l'impact des journaux régionaux (chez nous La Dépêche), la popularité d'équipes de foot comme chez nous le T.F.C., le tissu économique, le rôle des grandes villes (et pour notre région le rôle incontestable de Toulouse est significatif), le développement des scolarités avec encore là aussi passage pour les jeunes dans la capitale régionale, on mesure que si les gens se moquent de la région, ils la vivent. Le mouvement occitan a donc besoin d'une stratégie régionaliste pour combattre vraiment le provincialisme. Il ne peut en rester au niveau des principes mais doit s'insérer dans une stratégie des moyens.

Si je me suis écarté du sujet c'est, soit que Mary-Lafon n'est pas mort, soit qu'il ne m'a pas tué.

#### **4 - Culture**

En Février 1982 un rapport était présenté au ministre de la culture et il s'intitulait : "**Démocratie culturelle et droit à la différence**".

Depuis on mesure la distance des rapports aux actes !

Faudra-t-il longtemps discuter de projets que l'on compare avec d'autres projets pour... projeter mieux et ne rien faire en attendant.

Et l'urgence, ça existe ?

Certains diront que l'échec vient des divisions internes au mouvement occitan, ou à la faiblesse de son action, ou à ses objectifs mal formulés. Ma conviction est toute différente.

Les deux formulations du titre "démocratie culturelle" et "droit à la différence" contiennent la clef de l'énigme.

Mary-Lafon disait sèchement qu'il ne peut y avoir de suffrage universel dans l'art. Et dans notre tradition le suffrage universel est le pivot de la démocratie. Si la démocratie culturelle n'est pas directement le suffrage universel ; dans l'art la formule en 1986 se réduit au taux d'écoute à la TV. Et le meilleur film est celui qui est le plus écouté.

Cette difficile question de la démocratie culturelle ne pouvait qu'apparaître sous une forme ou sous une autre à partir de l'enjeu des cultures de France. La conception développée par H. Giordan n'est pas celle de la "démocratie" par le taux d'écoute mais quelle est-elle ?

De ce premier flou qui est peut-être un refus, dans le cadre d'un rapport de ce genre, d'affronter les vraies questions, vont surgir les premières incapacités.

De même concernant "le droit à la différence", si on lit le rapport, même sans être d'accord, on peut considérer qu'aucune confusion n'est permise. Pourtant j'ai trouvé des hommes intelligents qui pensent que si des occitans veulent être différents il faut qu'ils en aient le droit. Comme s'il s'agissait d'une différence se regardant le nombril. Ce simple exemple, bon enfant, sur le flou de l'expression "droit à la différence" me paraît éclairer des affrontements sous-jacents qu'il faudra bien un jour regarder en face.

L'échec total du gouvernement de gauche sur le terrain des cultures de France (même reconnu sans hésiter par bon nombre de socialistes) tient à l'envergure considérable des questions qui étaient ainsi posées et à la petite capacité des hommes qui ont fait les politiques.

Si le mouvement occitan sut lancer la revendication "du droit à la 'différence'" il est obligé aujourd'hui de passer la vitesse supérieure celle du "droit à la différence dans l'égalité" et si son combat a toujours été

celui "de la démocratie culturelle" il lui faut prendre le chemin "de la révolution autogestionnaire".

Il ne s'agit pas pour l'occitaniste de son droit propre. Il s'agit de son projet de civilité. Ce que lui renvoie l'échec de la gauche ce n'est pas son propre échec, mais la nature de ses responsabilités. Il s'agit pour l'occitaniste de puiser autant dans la haute culture occitane que dans la pratique quotidienne des gens d'ici pour enclencher l'aventure du 21<sup>ème</sup> siècle : celle qui verra la personnalité humaine à la place de l'individualité actuelle.

Je ne veux pas envoyer "les chars du biais de vivre" contre les fusées "de l'american way of life" mais construire notre dignité humaine.

## **5 –Conclusion ?**

En ai-je assez dit ?

Un mouvement pourra-t-il traverser la France en travers ?

Qui restera le jouet des forces extérieures ?

Comment la solidarité se chargera d'oxygène ?

Qui s'acharnera pour empêcher le gaspillage de ses os ?

Pourquoi peut-on s'organiser sans devenir organe ?

Quand Mary-Lafon me lira il m'accusera de QUOI ?

## Religions

J'avais mis au repos mon travail sur Mary-Lafon et prenant mon hebdomadaire habituel à la rubrique télé j'ai lu :

"Luigni a conduit son récit avec beaucoup d'habileté mêlant les rires aux larmes et le suspense à la réflexion".

Voilà le film qu'il me fallait pour me détendre et j'ai donc regardé en ce mardi 21 février 1984 : "Au nom du Pape-Roi" film italien de 1977.

Je n'ai pas regretté mon choix. En 1977 je n'avais pas prêté attention à ce film et pour comprendre il faut se rappeler qu'il avait une forte concurrence, en Italie même. Pensez à ce célèbre linguistique sarde devenu fils de berger (à moins que ce ne soit le contraire) qu'évoquèrent les frères Taviani dans ***Padre Padrone*** ou bien encore à cet italien accusé d'homosexualité dans un logement du 6<sup>ème</sup> par le régime fasciste de Mussolini et qu'Ettore Scola nous montre dans ***Una Giornata particolare*** !

Laissons là 1977 et revenons 110 ans en arrière au temps du Pape-Roi. Le Pape n'était plus que le Roi de quelques affaires autour de Rome mais il était encore Roi. Nous sommes plus précisément en octobre 1867. Garibaldi est dans les parages et je prends après le film le livre de Max Gallo sur cet homme pour me replonger dans le climat italien du moment. Je ne me retrouve en fait que dans le discours de Max Gallo cherchant à prouver que Garibaldi fut la preuve prématurée du nouvel individualisme. Ceci étant, j'apprends que le héros Garibaldi, par la seule force de son caractère, tente en cette fin 1867, une opération visant à donner enfin Rome à l'Italie. Ce sera l'échec à cause de la politique de Napoléon 3 qui refusa de laisser tomber le Pape. Ce dernier restera donc Roi aussi longtemps que Napoléon 3 restera empereur c'est-à-dire 3 ans de plus. En effet par la défaite de la France contre l'Allemagne, l'Italie retrouvera sa capitale Rome le 20 septembre 1870 !

Ces événements sont la toile de fond du film qui a choisi un fait précis : la condamnation à mort de deux jeunes républicains romains qui, par leurs actes, avaient cru pouvoir soulever la ville et aider ainsi Garibaldi à y entrer.

Dès la première image j'ai pensé à Mary-Lafon.

Mary-Lafon écrit en effet un livre ***Pasquin et Marforio*** qui est une traduction de petites phrases que le peuple romain, depuis des siècles,

avait pris l'habitude d'inscrire la nuit sur deux statues et qui étaient des critiques sévères contre les Papes. Le premier plan de film de Luigni nous montre une jeune fille faisant une telle inscription.

Sans développer voici quelques uns de ces grafittis que cite Mary-Lafon qui les a recopié... dans les archives du Vatican où il a eu un droit exceptionnel d'entrer :

A la gloire du Pape Innocent 8 élu en 1484 :

"Il est bien juste de lui rendre grâce romains, il repeuple la patrie."

Aux mérites de Paul 2 :

"Tu as une fille Paul 2 et plus d'or que tes devanciers. On ne peut point t'appeler Saint-Père mais on peut te dire père heureux."

Et pour sortir des histoires de sexe :

"Dis que les hommes vivent en paix ! Alexandre 6 dit cela mais l'effet lui coûta la vie."

Ce livre de Mary-Lafon date de 1860 et s'il est publié dans la France de Napoléon 3 c'est que l'empereur est à ce moment là contre le Pape (du moins c'est ce qu'il essaie de faire croire pour se gagner les faveurs de la gauche). L'Italie fut pendant tout le 19<sup>ème</sup> siècle au centre des polémiques politiques françaises. De Marengo à 1870 la gauche voulut l'unité de l'Italie et la fin des pouvoirs du Pape-Roi tandis que la droite toujours très cléricale soutenait son Pape et ses droits. En 1849 la République française aida contre l'avis même de ceux qui l'avaient construite (une trahison de plus), les forces qui étranglèrent les républicains romains. Epopée toute traversée par cet homme étrange et ses chemises rouges : Garibaldi qui, faut-il le rappeler à la mémoire des Français, fut député de notre pays avec la République de 1870.

L'empereur s'oppose au Pape vers 1858, car l'Italie, prise comme toujours en tenaille entre l'Autriche et les Etats Pontificaux, semblait manipulable par l'intermédiaire de Cavour. En 1858 avec Cavour notre empereur a imaginé un plan mais au bout du chemin avec la Paix de Villafranca. en 1859 Napoléon 3 est obligé de constater qu'il n'a ni éliminé l'influence Autrichienne en Italie du Nord ni manipulé Garibaldi comme il l'avait voulu. A ce moment là tout de même Nice et la Savoie retrouvent "les frontières naturelles" de notre pays. Du côté image de marque, l'empereur redevenait l'héritier de la Révolution.

Mary-Lafon a utilisé à fond ce tournant libéral de l'époque pour publier sur proposition de l'éditeur Dentu ***Mille Ans de guerre entre Rome et les Papes***. "Ce livre eut trois éditions coup sur coup et du

retentissement. Il fut suivi au commencement de 1860 par un autre ouvrage qui éclata comme un obus dans le champ des polémiques religieuses je veux parler de ***Pasquin et Marforio***".

Ce livre (***Mille Ans de guerre entre Rome et les papes***) se termine par un éloge de la politique de Napoléon 3. Mais concernant les papes (prenons ceux du 18 et 19 éme siècle) il n'y est pas tendre :

*"Durant 16 années qui parurent bien longues à Rome, ces trois vieillards ne furent occupés qu'à pousser la barque de Saint-Pierre contre le courant le leur siècle et à raidir leurs bras débiles pour arrêter la civilisation".*

Puis *"sous l'inspiration de la France et par les soins de Rossi, notre ambassadeur, le Sacré-Collège a élu un cardinal inconnu, mais de vie sainte et de mœurs pures. Pie 9 commence comme avait finit Titus par la clémence".*

Les grands évènements de 1848 qui partout en Europe font retentir le cri de *Liberté*, sont trahis par "ces brigands des partis" qui font que le 9 février 1849 la République était proclamée à Rome et le pape en fuite mais la réaction relevant la tête avec l'aide de l'armée française redonne Rome aux Papes !

Au total ce Pape de gauche abandonna la clémence et poursuivit son pouvoir temporel "qui fut une violation de la morale du Christ, des apôtres et des Pères..." alors que "dégagée du grossier élément temporel qui en ternit la pure essence, cette reine du catholicisme se transfigurerait, et de ce nouveau Thabor, rayonnerait encore de longs jours éclatante et sainte sur le monde".

Voilà donc une première question éclaircie : Mary-Lafon est pour l'institution papale mais contre son pouvoir temporel.

Concernant la France avec ***Pasquin et Marforio*** la situation a déjà changé et la Pasquinade de 1860 qui nous est proposé à la fin est claire elle aussi :

*"- Eh ! Pasquin, vois donc ce général étranger qui se promène avec un air si féroce.*

*-C'est ô Marforio, un beau soldat de la liberté, l'ancien ministre de la République Française.*

*-Sais-tu Pasquin si en arrivant à Rome il est allé voir d'abord le tombeau de Gracchus ?*

*-Fi, mon pauvre Marforio, le général français a mieux aimé s'agenouiller dévotement dans nos 300 églises.  
-Quelle est la relique qui fut la première embrassée ?  
-Impossible de te cacher l'horrible sacrilège : il a baisé les cordes de Judas".*

Dans ce texte Mary-Lafon n'eut pas l'effort de la traduction...

La question religieuse étant débroussaillée il me faut revenir aux rapports entre Mazzini et Mary-Lafon et donc à la question plus directement politique, même si les deux sont intimement liées.

Si Max Gallo parle beaucoup de Garibaldi Mary-Lafon qui ne semble pas connaître ce dernier (fait tout à fait impossible) préfère parler de cet autre italien marquant du 19<sup>ème</sup> siècle, Mazzini. Peut-être n'est-ce que l'effet de rencontres hasardeuses !

La première de ces rencontres est évoquée d'une ligne dans l'autobiographie littéraire mais nous pouvons nous régaler avec l'historique de la deuxième.

Tout s'est passé dans cette merveille ville italienne de Sienne, que Mary-Lafon admire comme sa propre ville Montauban, et qu'il visite pour la troisième fois. A ce moment là, au tournant des années 1852, il s'agit pour notre personnage d'une visite presque forcée. Il avait dû fuir Rome en grande vitesse car il avait dans cette ville là avoué publiquement qu'il préférait Victor-Emmanuel au Pape-Roi Et se consolant de sa mésaventure dans la ville de Sienne il ne cessait de s'y promener.

*"Aussi un soir en passant devant le casino de Nobles, la figure d'un autre promeneur me frappa. Il causait à voix basse dans l'ombre. avec un jeune homme qui paraissait lui prêter une sérieuse attention (...) je m'approchais et reconnu Mazzini ; il portait cette fois le costume ecclésiastique. Je l'abordai en lui disant :*

*- Buona sera..."*

Ils discutèrent longtemps et à la fin Mazzini dit :

*"Ce gouvernement temporel inique et absurde, oseras-tu l'attaquer et en flétrir les tyrannies ?"*

Nous connaissons la réponse de Mary-Lafon qui s'entendit dire aussi *"qu'il avait couru un danger sérieux à Rome et que Baldani, l'un de ses fidèles [de Mazzini], avait déjà envoyé ses malles à Florence"*. Il ne resta plus à Mary-Lafon qu'à aller récupérer ses affaires à l'Ecu de France.

De Mazzini Mary-Lafon aura appris deux choses :

1- le fait que l'engagement européen de la gauche italienne tient à l'histoire de l'Italie, qui s'est faite et dé faite au grès des alliances européennes.

2 - la confirmation que les excès sont inutiles même et surtout quand on se bat pour la république comme la république romaine de 1849. Mazzini sera tout de même excusé *"Mazzini, homme de parole et d'imagination ardente, s'enivra de son propre enthousiasme et fut plutôt le grand prêtre de la République que son dictateur."*

Comme les questions politiques font l'objet du dernier chapitre nous allons revenir aux questions directement religieuses.

MaryLafon était chrétien et en 1855 dans un petit coin du Tarn et Garonne (Montbeton) il alla prononcer quelques mots sur la tombe d'un de ses amis St Cyr Poncet-Delpech :

*"C'est en ces jours funèbres que la parole est douloureuse car elle ne peut exprimer que de tristes regrets. Mais à côté des larmes Dieu plaça des devoirs sacrés aux survivants : le soin d'ensevelir les morts et de les saluer pieusement au moment de la séparation des dépouilles terrestres. C'est pour accomplir ce devoir qu'après la grande voie de la religion je viens respectueusement faire entendre sur ce cercueil la voie de la littérature..."*

Cet exemple vise à prouver, comme son enterrement religieux et catholique, que contrairement à ce que beaucoup imaginent Mary-Lafon était un bon chrétien, mais d'un catholicisme non-conformiste.

Un de ses modèles en littérature était, nous l'avons appris, Lamennais dont il prétend qu'il peut citer de mémoire et à 50 ans de distance des passages de ***L'Essai sur l'indifférence en matière de religion***. Encore une fois nous sommes toujours au cœur de problèmes contemporains. Dans une biographie de Lamennais qui vient de paraître, au chapitre 4, l'auteur évoque la relation entre l'action de Lamennais et la victoire de François Mitterrand le 10 Mai 1981. Il note que la victoire n'a pu se produire qu'avec le passage à gauche d'une part du monde catholique et donc grâce à l'action de précurseurs comme Lamennais.

Mais, comme pour Mazzini, Mary-Lafon finira par reprocher à Lamennais ses excès et l'ayant rencontré "alors que les pavés étaient chauds des lampions de 1848" et qu'il "rugissait comme un lion" contre les gens en place, il lui rappela "qui se révolte, hait" et l'incita à plus de modération, que Paradoxe appelle plus de fraternité... alors que Mary-Lafon, dans son action propre, ne fut jamais tendre avec ses adversaires.

Mary-Lafon est un catholique-social-indépendant. Est-ce que je rends compte ainsi des contradictions qui l'habitent et qui nous habitent ? Comment la religion peut-elle être le droit du pauvre ? Comment la

politique peut-elle est la force du droit contre le droit de la force ? Comment dire que la misère n'est pas la fatalité divine mais que Dieu, la foi et la liberté doivent s'unir pour combattre la misère qui n'est qu'humaine ?

A vivre dans le monde des idées on finit par avoir les idées dont on n'a pas les moyens. Quand on se donne les moyens, ces idées là ne peuvent plus être de notre monde mais deviennent notre courage.

Pour terminer, comment ne pas évoquer ce qui guida Mary-Lafon : le Midi et ses affrontements religieux.

Dans cette affaire il se montre très favorables aux albigeois et aux protestants ce qui explique la croyance en un Mary-Lafon protestant car en France, pays qui se veut celui de la tolérance, on est toujours étonné quand on trouve des hommes tolérants ! Alors Midi que pouvais-tu dire ? De croisades en saccages il s'en détruisit des choses (destruction qui ne furent pas perdues pour tout le monde). Côte de maille (il la fallait solide) et prêtres en tête, on recommença si souvent que Montauban y gagna ses titres de gloire. La Réforme est décrite ainsi par Mary-Lafon dans Histoire d'une ville protestante :

*"Dans ce triple assassinat empreint de toute la rudesse de ce siècle de fer se révélaient violemment les trois intérêts qui divisaient la Réforme:  
-l'intérêt religieux passionnant le peuple et les ministres [les pasteurs],  
-l'intérêt de la noblesse et des soldats qui vivaient de la guerre civile,  
-l'intérêt des cités municipales dont la bourgeoisie s'était enrichie des biens du clergé et affranchie de tout contrôle sous l'autorité nominale du Roi".*

Cette analyse ressortira toujours chez Mary-Lafon.

Le parti des bourgeois cherchera toujours à sauver "son influence; son or et ses terres", il est le parti des hypocrites et des égoïstes.

Le parti des nobles sera le parti des traîtres car au bout du compte l'entente était facile "entre gens de même caste et de même sang".

A l'inverse, pour le peuple et les ministres protestants, la religion ne sera pas quelque chose dont on se sert pour ses intérêts, mais le moyen de l'émancipation humaine et de la liberté.

Et les pierres qui viendront justifier l'analyse de Mary-Lafon seront nombreuses. Un des capitaines (secteur militaire) "enflé par son triomphe" voulut gouverner en maître le peuple mais ce dernier su lui rappeler que Montauban était une démocratie et qu'elle était "ennemi mortelle de tous ceux qui renversent le niveau de l'égalité". Mais le peuple sera vaincu par la peste et le pape pourra se réjouir : son pouvoir sera sans partage et sa société sans lumière.

Et dans ce livre sur Montauban et les protestants qui date de 1862 (vous saisissez l'époque après 1860) Mary-Lafon donne, avec toute sa pédagogie habituelle, sa petite leçon :

*"Ce que le lecteur doit y trouver si nos efforts n'ont pas été infructueux, c'est un enseignement moral pour ceux qui vivent. Il n'est pas inutile en effet de mettre sous les yeux de cette génération rongée par l'égoïsme et le mal de l'or, les prodiges de vigueur, de constance et de dévouement accomplis par nos pères pour achever l'émancipation de l'esprit humain et la conquête de la liberté religieuse".*

Donc avis Mary-Lafon n'écrit pas pour que les abrutis, les égarés, les endormis, les désespérés s'enfoncent dans leur déchéance. Il n'écrit pas davantage en partisan et reconnaît les mérites d'un catholique courtois comme Reyniès.

Donc avis : la religion a une histoire et elle peut se révolutionner. La religion n'en finira jamais de devenir religieuse pas plus que l'homme n'arrivera au bout de son humanité.

## Journalismes

Sage ou tapageur, Mary-Lafon aura été témoin et acteur de la presse du 19<sup>ème</sup> siècle. Il n'apportera rien de neuf à une presse que dans l'ensemble il méprise. Jamais il ne sera de la race des journalistes que Balzac a souvent décrite. Toujours droit, incorruptible, il passera dans de multiples journaux en laissant au départ des scandales puis ensuite des feuillets bien sages.

Tout commence par la chronique théâtrale dans **la France Littéraire**. Nous sommes en mars 1833 et ce début dans l'écriture est le fils d'un échec. Son premier texte, une pièce de théâtre ne fut pas jugé assez bonne pour être joué mais prouva qu'il pouvait être bon critique théâtral.

Dès le départ, la presse lui apparaît comme un lieu de rencontres et de débats. Avec **la France Littéraire** il rencontre Théophile Gautier, Granier de Cassagnac père etc. Mais cette expérience va tourner court car Mary-Lafon ne peut "retenir sa plume". Bien qu'admirateur sans borne de Casimir. Delavigne en 1830, le 18 mai 1833 il n'appréciera pas sa pièce **Les Enfants d'Edouard** et voulut le faire savoir. Son chef, au journal, lui demanda d'y aller doucement et Mary-Lafon finit par accepter un "*compte-rendu mitigé qui lui fit l'effet d'une capitulation de conscience*".

Aussi quand viendra le tour de la pièce de Scribe, il ne «mitigera» plus et quittera un journal où, nous dit-il, les appointements n'étaient pas à la hauteur des batailles qu'il fallait y mener pour s'y faire entendre.

*«Il alla planter sa tente dans la nouvelle Athènes pour s'y livrer tranquillement, sans compagnon ni maître, à l'étude, au travail et à la poésie.»*

Il reviendra tout de même parmi les humains à travers **le Journal de la Société Historique** en 1834. Changeant de lieu on ne change pas forcément de tempérament et il faut croire que Mary-Lafon avait la profonde manie de la provocation car aussitôt arrivé il fit des siennes :

*"J'aurais tiré, à mon entrée, un coup de fusil sur mes nouveaux confrères que je n'aurai pas fait la moitié de la sensation que produisit mon premier article dans le Journal de la Société".*

De quoi s'agissait-il ?

Mary-Lafon démontrait dans son article que Beaumarchais n'était pas le véritable auteur de toutes ses œuvres, qu'il utilisait en fait "un nègre" dirions-nous aujourd'hui.

Avant de vider les lieux il eut le temps de provoquer un deuxième scandale en refusant un article de Taylor qui avait visité le Midi avec Nodier, (en un mot il n'était pas n'importe qui), alors qu'il publia contre la décision unanime du comité de lecture un article de Louis-Napoléon Bonaparte (qui était loin de la place d'Empereur). La décision du comité l'avait "*indigné parce qu'elle frappait un exilé pour flatter ainsi le gouvernement*".

Par son acte Mary-Lafon s'attira l'estime d'un grand journaliste qu'il connaissait déjà : Armand Carrel. Celui-ci dirigeait **le National** qui était à ce moment là le journal de l'opposition républicaine. Il habitait la même rue que Mary-Lafon (rue Blanche) et il fit des offres à notre écrivain tapageur qui faillit accepter mais sur les conseils d'un ami, Eugène L'héritier, il refusa pour se consacrer à la littérature et aux études historiques. A la fin de sa vie, même s'il reconnaît que la littérature lui a peu donné, il ajoute "*que la mémoire de L'héritier soit béni pour son bon conseil*".

Même s'il ne participe pas au **National**, il ne cessera d'admirer Armand Carrel et pleurera sa mort provoqué par un duel contre des amis d'Emile de Girardin le 22 juillet 1836.

Emile de Girardin provoqua en effet de vifs débats dans la presse de son époque. Il n'était pas inconnu des Tarn et Garonnais puisqu'il était le député de la circonscription de Castelsarrasin. Soutenu par le journal toulousain **La France Méridionale** il fut élu de justesse en 1842 face à un candidat de gauche Constans qui fera beaucoup parler de lui en 1848. Cette volonté d'Emile de Girardin qui le fait siéger parmi les députés nous renseigne sur l'envergure du personnage. Il voulait gagner du pouvoir pour changer à son avantage la presse française. **La Presse** était d'ailleurs le titre de son journal. Il décida de changer les habitudes en agrémentant son quotidien pour gagner des lecteurs, ce qui pouvait lui permettre de baisser les prix et de gagner encore plus de lecteurs. Il introduisit donc la pratique du feuilleton littéraire qui s'est maintenue jusqu'à ces dernières années. En 1846 malgré son opération **La Presse** n'est cependant que le troisième journal du pays au nombre de lecteurs (22.000 contre 32.000 au **Siècle** et 24.000 au **Constitutionnel**).

Concernant le **National** que nous avons évoqué il avait seulement 4000 lecteurs et à l'extrême-gauche la **Démocratie Pacifique** plafonnait à 1600. Je sais d'expérience qu'il faut se méfier des chiffres qui sont annoncés concernant la diffusion des journaux mais ils peuvent par comparaison donner tout de même une image de l'époque.

Concernant la **Démocratie Pacifique** je peux indiquer qu'elle servira de modèle à ceux qui fondèrent à Montauban un éphémère journal démocratique en 1848 : **Le Vigilant**.

Sur l'opération d'Emile de Girardin, voici ce que nous en dit **La France Méridionale** dans une publicité de 1844 et dont on sait de quel côté elle penche :

*"La Presse baisse des prix de 48 F à 40 F tandis que le Journal des Débats est à 80 F et parmi les signatures des feuilletons on annonce : Balzac avec les Paysans, Lamartine avec Les Girondins, De Chateaubriand avec ses Mémoires, Alexandre Dumas avec René Margot, Jules Sandeau avec Val creuse..."*

Donc, comme tous les écrivains, Mary-Lafon va devenir feuilletoniste. Il passera tout de même avant dans quelques petits journaux comme **Le Journal Grammatical** (comme rédacteur en chef), **La Revue de Paris** en 1844 (à la chronique étrangère!), **La Revue Indépendante** de Georges Sand. Puis, en 1846, au **Courrier Français**, et en 1849 au **Musée des Familles**.

Il sera feuilletoniste surtout avec l'Empire en trouvant une place dans le journal gouvernemental par excellence : **Le Moniteur**.

Mais qu'est-il donc allé faire dans cette galère ? Pourquoi a-t-il voulu apporter sa caution (bien maigre il est vrai) à un pouvoir plus autoritaire que jamais ?

Maxime du Camp qui ne voulut pas suivre le mouvement qui porta les écrivains vers le Moniteur caractérise cette période de la façon suivante : *[Le Moniteur Universel] était devenu avant le renouvellement l'organe officiel, le porte-voix des divers gouvernements qui s'étaient succédés en France ; toute opinion politique lui était interdite, il ne pouvait avoir que celle du souverain, de la coterie en fonction. C'était bien [le fait qu'il ne soit pas lu à cause de sa tristesse et de son manque de saveur] et ça aurait du rester ainsi !*

Mais Fould va entreprendre une rénovation du vieux Moniteur. Il va y faire entrer un grand nombre de personnalités grâce aux caisses de l'Etat qui étaient ouvertes. Dans ces conditions, Mary-Lafon entre fin 1853 dans ce nouveau **Moniteur**, aux côtés d'Émile Augier, d'Eugène Delacroix, de Mérimée, d'Alfred de Vigny, de Théophile Gautier, de Jules

Sandeau, de Sainte Beuve, d'Edouard Thierry, de Rapetti. Sainte Beuve qui va gagner 200 F par article (il faudrait vérifier) tient la rubrique **Variétés** et il présente quelques auteurs : Stendhal, Marivaux, Fénelon, Chateaubriand, Bossuet, Virgile et en 1857 Flaubert dont il fait l'éloge alors que la justice le poursuit pour sa **Dame de Bovary**.

Edouard Thierry a une rubrique hebdomadaire. En 1857 on trouvera même Baudelaire donnant une traduction d'Edgar Poe !

Si Mary-Lafon prend une bonne place au lancement de l'affaire, sa présence se fera plus rare au fil des jours. Vous le devinez, il aura quelques problèmes avec les pouvoirs en place et en conséquence...

Le bénéfice le plus clair de l'affaire au niveau du Tarn et Garonne fut pour Mary-Lafon son apparition dans le journal local dont il avait dû subir 10 ans avant, les dures critiques.

En effet de tels journaux soumis plus que d'autres encore aux forces politiques et à l'autoritarisme ambiant se devaient de publier de l'officiel et Mary-Lafon dans le **Moniteur** se retrouvait avec un label acceptable. Il faudrait essayer de mesurer le poids des journaux régionaux ou locaux à ce moment là. Nous avons vu pour notre région **La France Méridionale**. Avant 1848 les démocrates avaient **L'Emancipation** et les Légitimistes **L'Echo du Midi** qui deviendra **Le Mémorial de Toulouse**. **Le Courrier du Tarn et Garonne** un peu comme la **France Méridionale** avait été orléaniste, puis républicain modéré entre 1848 et 1850, puis favorable à un retour du roi, puis s'était rallié à l'Empire et avait pourtant été inquiété car il avait publié les résultats des élections au Tribunal de Commerce où un républicain notoire même après le 2 Décembre 1851 arriva en tête.

Je pense que même en collaborant au Moniteur. Mary-Lafon garda au fond de lui-même cette pensée qu'il écrivit un jour:

*"Un journal sans liberté est un navire à vapeur sans charbon."*

Au-delà des problèmes politiques les journaux locaux faisaient largement appel à la publicité et en voici quelques unes pour montrer que quand le monde change, il reste un peu le même. Il y a en bonne place *l'eau tonique* et c'est important vue qu'elle empêche la chute des cheveux et qu'en plus elle est garantie. *Le bandage électro-médical* permet lui la guérison des hernies tandis que d'autres produits soignent la peau, les maladies urinaires et autres. A la rubrique achat-vente-location vous pouviez trouver des peupliers, une usine à Saint Antonin, des carottes à 4F les 50kg (donc Sainte Beuve était payé 2500 kg de carottes à l'article), et du chocolat Meunier. Pour terminer vous trouviez une bonne place pour les saisies immobilières.

Donc pour rehausser tout cela, pour faire passer "la sagesse de l'empereur", le nom des chiens écrasés et les décisions du préfet Le

**Courrier du Tarn et Garonne** décida d'avoir son feuilleton et d'y publier Mary-Lafon. Faut-il que je décrive un des feuilletons pour mesurer combien fut insignifiante une telle activité et combien est insignifiante la presse surtout la presse de pouvoir ?

Allons-y pour **le Duc de Gallipoli** qui nous permettra un petit voyage dans la Provence de 1209. Le fils ne voulant pas accepter une proposition malhonnête du père et d'un pèlerin, préfère se faire troubadour. Il aura donc toutes les qualités : fidélité, courage, résistance à la souffrance. Il devient alors chevalier. Le père toujours sans scrupule n'hésite pas à vouloir prendre une part du succès de son fils mais malheureusement il arrive au moment où le fils-chevalier perd tout son pouvoir. Pourquoi? Tout simplement parce que l'amour qu'il éprouve pour la femme de son protecteur vient d'être découvert. Seulement, vous le savez déjà, l'amour ne pouvant provoquer le malheur des hommes, tout finit par s'arranger.

En bref, partout et toujours dans les feuilletons, on prendra la route de l'histoire et de l'étranger. Même Rome semble trop proche pour ne pas risquer la polémique. C'est donc la fuite vers le Nil, la Grèce, Constantinople, en ce qui concerne Mary-Lafon.

Au bout du chemin Mary-Lafon se fait un ami : Rapetti et, ce qu'il nous en dit nous fait comprendre le sens de leur amitié :

*"Il fallait l'entendre parler du chef donné par M. Fould à cette rédaction d'élite : un élève pharmacien mort du reste, par la puissance féérique du favoritisme, président de la Cour des Comptes".*

Il se lie aussi d'amitié avec Halévy et projete avec lui un opéra.

Toute cette aventure se termine vers 1856 quand Mary-Lafon doit à nouveau affronter de face le pouvoir en place. Ses traductions occitanes lui avaient été commandées depuis longtemps par des ministres mais voilà qu'en 1856 au moment de la publication, il s'aperçoit qu'on veut lui voler son travail. Il ne fait ni une ni deux et va à **la Revue de Paris** de Maxime du Camp (le camp adverse du **Moniteur** comme nous l'avons montré) et fait publier **La Dame de Bourbon**. Cette revue passait pour une revue de gauche mais Maxime du Camp décrivant Ledru-Rollin dans ses souvenirs apparaît pourtant comme homme de droite :

*"C'était une sorte de bellâtre coiffé en coup de vent, portant la tête de trois quart, avec de grosses joues bouffies et des pâleurs subites qui dénonçaient un cœur peu sûr de lui. Il était vide et sonore ; ses discours redondants sentaient la rhétorique, rien de fin, rien d'ingénieux, rien de grand. Il justifiait la parole de Stuart Mill : "la tendance du gouvernement représentatif incline à la médiocrité". Après 1848 il faillit être dictateur : on tremble en pensant à ce que serait devenu la France sous un si pauvre homme."*

Si Mary-Lafon n'est pas toujours simple à suivre, chacun peut constater que Maxime du Camp ne l'est pas davantage.

Toujours est-il, **La Dame de Bourbon** paraît en 1856 deux ans avant la disparition définitive de la Revue provoquée par la publication de Madame de Bovary. Maxime du Camp se consola peut-être avec cette idée qu'il nous envoie :

*"J'estime que l'on accorde aux journaux bien plus d'importance qu'ils n'en ont. Cherchons les articles qui ont laissé des traces dans les souvenirs (2 ou 3) ! Les gouvernements qui ont restreint la liberté de la presse se sont effondrés ; les gouvernements qui ont accordé toute la liberté à la presse se sont écroulés. L'influence que la presse exerce sur le sort des Etats est nulle : elle taquine les ministres et secoue la torpeur des administrations,"*

Entre cette opinion et celle de Mary-Lafon qui pense que la presse peut tout et en particulier faire d'un brigand un député, il y a comme une différence qui pose le problème éternel du poids et du rôle de la presse (des médias nous disons aujourd'hui) dans une société.

Mary-Lafon expérimenta ce patron de presse capable de commencer à l'insu de l'auteur la publication d'un de ses romans et capable de le terminer à sa propre convenance, la justice étant même incapable de donner raison à l'auteur, à l'écrivain qui finalement ne pèse pas grand chose.

Mary-Lafon fut aussi en 1853 sollicité pour écrire dans des journaux provençaux comme **Le Sémaphore** ou le **Plutarque**. Mais faisons le point : qu'est ce qui a fait courir Mary-Lafon ?

Ne négligeons pas le besoin d'argent chez quelqu'un qui voulait vivre de sa plume.

Ne négligeons pas l'envie de toucher un public plus large et plus populaire que ne le permettait le livre.

Ne négligeons pas cette soif débordante d'écriture qui caractérise notre personnage.

Ce qui a fait courir Mary-Lafon me semble être l'ambition de l'homme universel, la croyance en l'écriture et en ses effets, la volonté de payer par l'exemple, les contradictions qui ne le laissaient pas en paix.

Par exemple celle-ci : Girardin en faisant baisser le prix du journal permet une démocratisation de la lecture, mais Carrel et Mary-Lafon avec lui, pensent que cette démocratisation se fait sur le dos de la qualité et du sérieux.

Pour l'anecdote finale, pour la dérision et le comique je vais maintenant me permettre de considérer que celui qui signait J.M.-L. dans des journaux locaux de Montauban des années 1870 était bien Mary-Lafon.

Le 12 Septembre 1868, Le **Messager de Toulouse** me mit la puce à l'oreille en accusant Mary-Lafon de vouloir lancer un journal satirique dans sa belle ville de Montauban.

Mary-Lafon répond :

*"Mon cher confrère. On vous a mal informé en vous disant qu'il allait paraître à Montauban un journal intitulé : La Fantaisie dont j'étais le fondateur et le rédacteur en chef. Je ne participe pas à cette publication, qui a pour pères m'a-t-on dit, deux jeunes gens d'esprit et de cœur, mais je fais des vœux pour leur succès. "*

Je n'ai malheureusement pas trouvé trace de ce journal mais par contre aux archives se trouve **La Trompette** publié bien plus tard et qui avait une rubrique **La Fantaisie**. Ce journal durera une vingtaine de semaines puis disparaîtra au bénéfice d'un journal satirique toulousain. Mais encore en Octobre 1880 les mêmes lancent **Le Glaneur** avec un rédacteur en chef Pol de Lof.

Qui est à l'origine de ces affaires là ?

Macabiau et Vidal sont les deux âmes de ces journaux (peut-être les deux jeunes gens qui prirent de l'âge). Ils font tout, et en 1881 ils se lanceront dans une nouvelle publication qui abandonnera, le genre de la satire pour une question plus sérieuse : "**Le Progrès du Tarn et Garonne**". Le 18 avril 1882 Victor Macabiau décide de se retirer et vend son journal car il est fatigué après 12 ans de pleine activité. Donc il aurait bien commencé par lancer un journal vers 1870.

Nous nageons en pleines hypothèses mais au moins nous nous amusons à la lecture de toutes ces feuilles satiriques et une signature comme Pasquin et Marforio ne nous est pas complètement inconnue.

*Ce Pasquin et Marforio publie trois articles dans la Trompette en octobre 1879. Ce choix de la signature peut n'être que la reprise du titre de l'ouvrage de Mary-Lafon qu'on venait de republier (circonstance historique oblige, l'anticléricalisme se faisait entendre).*

Et quand Pasquin et Marforio attaque la société des sciences, agriculture et belles du Tarn et Garonne je crois lire du pur Mary-Lafon

*"Depuis un siècle elle fleurit. Déesse de la robe immaculée, elle a passé grande et calme, vierge surtout, à travers les révolutions sidérales et sociales... Les flots du Tarn viennent baiser ses pieds, et sa tête touche aux nuages— C'est une assemblée de demi-dieux, qui disent divinement des choses divines. Leur séjour, sereine atmosphère, est l'Hélicon montalbanais et les Muses, filles de Mnemosyne, viennent prendre leurs ébats au milieu d'eux..."*

Par ailleurs le journal reprendra des lieux communs de la satire et en particulier cet agent de police dont le comble de la rancune est "*de rentrer chez lui après une journée où il n'a pas fait de misère aux journalistes et de condamner sa porte*". Dans ces journaux se trouve aussi Auguste Capdeville ami de Maffre-Baugé, ami de Mistral et qui habite Béziers. Quant au ***Progrès du Tarn et Garonne*** il soutiendra Clovis Hugues, un admirateur-ami de Léon Cladel.

Concernant la signature J.M.-L. qui paraît dans une autre entreprise de Vidallet ***La Revue du Tarn et Garonne*** entre 1874 et 1875 je ne donnerais qu'un long morceau qui est l'éloge d'Aubin Monbrun. Pour une fois il s'agira d'un texte entier et j'avertis en conséquence le lecteur pressé qu'il peut passer à la suite. Je n'aime guère les citations, que j'ai pourtant été amenées à faire tout au long de ce travail, car elles sont une manipulation. J'aime par contre les gens du peuple. Cette double circonstance m'a fait choisir la publication entière de ce texte.

### **Causerie : Aubin Monbrun**

Lundi, nous avons conduit à sa dernière demeure, sans pompe, sans grand cortège un de nos plus vieux amis politiques, un citoyen d'élite qu'en d'autres temps Montauban eût accompagné de ses regrets, mais qui, après avoir disparu de la scène depuis cinq ou six ans, frappé d'une maladie incurable du cerveau, était déjà mort depuis longtemps pour ses contemporains.

Si l'on perd si vite le souvenir de ceux qui vivent encore, de leur vie corporelle, de quelle épaisseur d'ombre l'oubli ne doit-il pas peser sur ceux qui dorment sous la pierre du tombeau !

Les vers suivants d'Alfred de Musset, modifiés pour la circonstance, nous reviennent naturellement aux lèvres :

*Depuis qu'il n'est plus là, cinq, six ans sont passés,  
Et dans ce pays-ci, cinq, six ans, je le sais,  
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.  
De quelque nom, d'ailleurs, que le regret s'appelle,  
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez !*

Par tout pays, sans doute, mais nous pouvons ajouter : à Montauban surtout.

Elle fut pourtant étrange, au milieu de nos types bourgeois, cette figure originale de bohème et d'artiste, dramatique ou bouffonne à ses heures, qui jusqu'à cinquante-six ans, resta constamment jeune et gauloise et française.

Vous avez nommé Aubin Monbrun.

Notre nouvelle génération a peu connu - il importe de le lui faire connaître - ce patriote ardent et sincère, ce gai philosophe, ce républicain convaincu et initiateur, ce charmant esprit si vif, si pimpant, dont la parole, courant au paradoxe comme un enfant après un papillon, se plut à poursuivre un but sérieux en voltigeant sans cesse sur l'aile de la fantaisie, et dont l'ironie indisciplinée eut des railleries d'une fierté superbe avec des admirateurs enthousiastes.

Aubin Monbrun naquit à Montauban le 2 Mai 1813. Par une étrange coïncidence ; il est mort le même jour le 2 Mai 1875. Après avoir reçu l'instruction primaire superficielle qu'on donnait à cette époque, il embrassa la profession de tailleur dans l'atelier de son père, et fut envoyé de bonne heure à Paris pour se perfectionner dans l'art de la coupe, art dans lequel il devait faire merveille ; nos élégants déjà sur le retour sont là pour l'attester.

Il avait dix-sept ans lorsqu'éclata la révolution de 1830.

On ne peut se faire une idée exacte aujourd'hui de l'état d'effervescent enthousiasme dans lequel se trouvait la France de l'époque, où le peuple venait de donner le noble spectacle d'une révolution pure de tout excès, accomplie pour la défense des lois, et comme par un consentement unanime. Les cœurs battaient à l'unisson, et l'on se passionnait pour les idées de progrès et de liberté ; la révolution était dans les institutions, dans la littérature, dans les arts, dans la science, dans la philosophie, dans l'air ; contrairement à ce qui s'est passé dans ces vingt-cinq dernières années d'énervement et de doute, on croyait alors à quelque chose, on avait foi dans un avenir meilleur, et, au milieu de ce magnifique mouvement intellectuel, chacun étalait au grand jour, sans défiance, ses opinions et ses actes, certain qu'on était, dans le champ libéral, de marcher d'accord vers les régions sereines du beau, du juste et du bien.

Si à ce moment la République eût été proclamée, alors que l'Orléanisme n'avait pas encore jeté de racines, et que s'accroissait, énergique, universelle, la réaction contre le drapeau de l'émigration et de l'ancien régime, sans nul doute elle eût été accueillie partout avec des transports de joie. La bourgeoisie, qui régnait par l'intelligence et la fortune, en aurait pris la direction ; les institutions démocratiques se seraient acclimatées en progressant peu à peu, et Dieu seul sait les malheurs qui eussent été évités à notre malheureuse patrie.

Mais les habiles, les hommes d'un certain âge, pour qui le nom de République - bien à tort, selon nous - était synonyme de terreur, en décidèrent autrement ; et la République fut sacrifiée malgré le danger évident qu'il y avait à créer un quatrième parti, malgré le grand nombre d'adhérents qu'elle comptait déjà dans la capitale, surtout dans les générations ardentes et généreuses.

Aussi, c'est de ce jour que date véritablement le rôle militant et prosélyte des groupes républicains organisés en sociétés secrètes, lesquels, après avoir centralisé leur action dans Paris, rayonnèrent bientôt sur tout le territoire, en envoyant dans chaque département des délégués chargés d'organiser de nouveaux groupes et de propager l'idée républicaine.

C'est à Monbrun, qui, lancé des premiers dans le mouvement, s'était fait affilier depuis peu à la Société des droits de l'Homme, qu'échut le périlleux honneur de porter à Montauban le nouvel évangile politique.

S'il n'eut ni l'austérité ni le tempérament d'un apôtre, - ce qui, soit dit en passant, fut très fâcheux pour le respect que sa mission devait commander, et pour l'efficacité de l'action qu'il aurait pu exercer dans une cité jadis démocratique, - il eut, du moins, le talent, la constance et la foi.

Il nous semble le voir encore, avec son habit de Robespierre, beau de ses vingt ans, le regard enflammé, la parole ardente, exercer une véritable fascination sur l'esprit des jeunes gens, avides de l'entendre. C'est lui qui nous initia à la vie politique, c'est lui qui, le premier, nous communiqua le feu sacré du patriotisme, nous sommes heureux de l'en remercier ici en saluant sa mémoire.

Son action fut relativement bornée, disions-nous ; oui, parce que nos ennemis s'acharnèrent à l'écraser sous l'arme du ridicule, le criblant de sarcasmes, le poursuivant jusque dans ses intérêts professionnels, ce qui donna à sa belle intelligence une tournure paradoxale, à sa parole un accent caustique et railleur, dont l'amertume s'épanchait tantôt en trait d'esprit, tantôt en boutades d'une exubérante éloquence.

Avec une facilité d'élocution merveilleuse, il possédait un talent d'assimilation remarquable, si l'on tient compte de la faible part de culture intellectuelle qui lui avait été départie.

Certainement, s'il eût reçu une éducation libérale, Monbrun eût occupé une des premières places au barreau, et peut-être fût-il devenu un homme supérieur. Comme il avait beaucoup lu, que son cerveau avait fidèlement conservé l'impression de ses auteurs favoris, il discourait sur tous les sujets, superficiellement sans doute, mais avec bonheur ; et l'on était souvent frappé de surprise en voyant combien les questions les plus abstraites de philosophie, d'histoire, d'économie politique, lui étaient familières, avec quelle lucidité surtout il les exposait.

Survenait-il un Philistin dans son auditoire, immédiatement il tournait en charge la discussion commencée ; sa phrase prenait les éclats, les lueurs, les tourbillonnements d'un feu d'artifice, et sa parole devenait pindarique dans le burlesque.

Comme il se moquait agréablement alors et des roturiers ennoblis, et des usuriers confits en dévotion, et des bourgeois trembleurs, et des

propriétaires affolés par la terreur d'un partage impossible, et de tous les prud'hommes passés, présents et futurs !

Le goût de la charge et de l'imitation le montra sous un jour nouveau et vraiment supérieur lorsque, à propos des fêtes de charité, il joua dans la rue les rôles du Charlatan et de Robert Macaire ; sur scène, ceux de Buridan et de Georges dans *la Vie d'un joueur*. Il donna à ces figures l'empreinte saisissante d'un comédien de génie.

Beaucoup de gens qui n'ont vu Monbrun qu'affublé de ce masque tragico-comique sont persuadés encore que son talent fut là tout entier ; mais, nous l'avons connu à ses heures de sérieux entretiens, nous savons quelle douce et haute philosophie se cachait sous cet éclat de rire à la Démocratie.

Que de fois, à la loge maçonnique, l'avons-nous vu entrer, au cours d'une discussion sur un sujet de philosophie, demander la parole et, sans effort, sans préparation, improviser un discours de trois quart d'heure qui nous tenait sous son charme ? Il n'eût pas été capable de formuler une seule idée sur le papier et de trouver l'agencement de deux phrases ; mais il parlait, parlait, parlait avec un esprit, un brio, une verve et quelque fois une éloquence incomparables.

Sans doute, ses périodes, sténographiées, n'auraient pas été grammaticalement correctes, mais il avait le don de trouver toujours - chose étonnante! - le mot propre avec l'idée juste. De plus il possédait les qualités supérieures de l'orateur : le charme, l'accent passionné, la flamme, l'émotion qui part du cœur.

Ces dons étaient précisément ceux d'un tribun, et il les révéla, on s'en souvient, avec un certain éclat dans les clubs de 1848, où sa parole ardente, rapide, imagée, contrastait si fort avec sa voix douce, lente, mesurée, apostolique, d'une autre personnalité révolutionnaire : Delboy. C'est à cette époque surtout que Monbrun devint populaire, et qu'il exerça une véritable influence. Il fut le premier porte-étendard de cette République qu'il avait appelée de ses vœux, et dont il avait annoncé la venue prochaine à tant d'incrédules. Toujours modeste, parce qu'il sentait sa valeur, il ne réclama pas néanmoins le salaire d'un apostolat de 18 ans. Il ne voulut rien être. Pour lui il s'agissait bien de cela, en vérité ! Ce grand cœur trouvait sa récompense la plus douce dans le sentiment du devoir accompli et dans la joie immense que lui faisait éprouver le triomphe de ses idées si longtemps persécutées ; aussi, son zèle de propagateur ne se ralentit pas, et de douze à quinze auquel s'élevait le nombre des républicains sous Louis-Philippe, le chiffre s'éleva bientôt à cinq cents.

Le guet-apens de décembre fut pour ce cœur de patriote la plus cruelle des épreuves morales. Il fut emprisonné ; mais qu'était pour lui la prison

en regard de la France bâillonnée, ensanglantée, courbée plus que jamais sous le joug du despotisme ?

Néanmoins il dut à quelques amitiés qu'il avait su conquérir dans les rangs des partis hostiles, de ne pas être porté sur la liste de proscription comme tant d'autres de nos amis.

Rendu à ses travaux professionnels, Monbrun ne désespéra pas un seul instant de la cause sacrée du droit et de la justice.

Nous qui pendant dix-huit ans, avons protesté ensemble pour la revendication du droit violé, luttant côte à côte, méprisant l'abstention comme une tactique facile, énervante, fatale, nous pouvons lui rendre hautement ce témoignage, qu'au milieu du groupe désormais compact qui forma, sous l'empire la phalange républicaine à Montauban, il ne s'est pas reposé un seul jour dans la tâche à laquelle il s'était dévoué, et qu'ouvrier désintéressé de la dernière comme de la première heure, il s'est montré toujours ferme et dévoué, toujours ardent, toujours jeune, jusqu'au jour où un voile épais s'est étendu sur cette intelligence robuste et primesautière.

Un éclair parut jaillir du cerveau troublé du malade, lorsqu'on lui annonça le nouvel avènement de la république, en 1870. C'était plutôt un éclair de joie qu'un étonnement, car la République ne pouvait le surprendre ; il l'attendait, elle était dans la logique des choses. Ce qui l'eût plongé dans le désespoir, c'est la nouvelle de nos terribles désastres. Il eut le suprême bonheur de l'ignorer ou de ne pas la comprendre.

Jacobin par éducation, non par tempérament, Monbrun a subi l'influence de l'époque où il a vécu : affilié à la Société des droits de l'homme sous une monarchie, ne comprenant que le rôle militant du républicain, il a été ce qu'il devait être : révolutionnaire, rien que révolutionnaire. Mais cet esprit fin, sagace, délié, entrevoyait très bien que lorsque le gouvernement de ses rêves serait définitivement établi, les armes du combat ne seraient plus les mêmes.

"La force est un mauvais moyen qui sera remplacé par l'instruction me disait-il un jour. Nécessaire comme une arme de combat, elle disparaîtra devant la raison publique et la souveraineté de la loi, au grand soleil de la liberté ! "

Méridional, artiste et homme d'imagination, le souvenir des titans de 92 l'enivrait ; aussi en conserva-t-il longtemps les emblèmes, les formules, les traditions. Il aurait volontiers célébré *la Fête de l'Être Suprême*, car il aimait le théâtral et le grandiose, et, précisément ce sont ces dehors qui l'ont rendu longtemps, la terreur des âmes pusillanimes. Au demeurant, le meilleur garçon du monde ; doux comme un enfant avec un cœur d'or. Il ne subordonna jamais les intérêts du parti à de mesquines questions de personnalités ; jamais aussi nul ne comprit mieux que lui, dans ces

dernières années, combien il importe de mesurer au tempérament d'un pays, la dose de nourriture politique qu'il est capable d'assimiler. C'était vous le voyez, un singulier Jacobin. Il faut croire qu'une longue et cruelle expérience personnelle lui avait suffisamment démontré qu'on gagne tout à suivre la voie de la prudence et de la pratique.

C'est lui qui sous l'Empire malgré l'opposition de quelques hommes attardés de son école, fut l'un des plus chauds parrains des candidatures modérées.

Et à ce propos qu'il nous soit permis de rappeler un souvenir personnel qui se rattache précisément au dernier acte de sa carrière politique.

C'était en 1869, au moment où s'ouvrait la période électorale. Nous eûmes l'honneur d'être délégués l'un et l'autre pour aller porter à M. Emile Vaisse l'expression des vœux des comités et lui offrir la candidature à la députation.

Dans ce voyage de Montauban à Toulouse, nous eûmes l'insigne bonne fortune de nous rencontrer avec Gambetta, qui de son côté, venant de Cahors, se rendait à Marseille, pour y préparer son élection. Nous étions seuls dans un compartiment de Seconde, avec un ami : M. Lafargue-Lavigne ; par conséquent le hasard nous servit à souhait pour causer politique et d'avenir républicain.

Il nous sembla que le voyage ne durait que dix minutes, tant nous étions fascinés par la parole grave, pénétrante, prophétique du jeune tribun. Monbrun surtout était en extase : il se sentait subjugué. La conversation prit le caractère d'un feu roulant continu.

Le bon sens suprême, qui semble être la marque distinctive de ce vigoureux talent, débordait en aperçus neufs et hardis sur les hommes et les choses ; il ouvrait devant nous les horizons de la démocratie, avec une force de conviction, une modération de langage, un esprit de tolérance tels, que Monbrun, enthousiasmé, l'oeil brillant, paraissait avoir retrouvé les illusions de sa vingtième année. Il se sentait revivre, mais avec la possession des trésors accumulés de l'expérience. Ces deux esprits, l'un au début, l'autre au terme de la carrière, étaient bien faits pour s'entendre.

Nous n'étonnerons personne quand nous dirons que l'obscur tribun montalbanais donna vaillamment la réplique au tribun cadurcien, dont les destinées devaient être si hautes. Jamais son esprit ne fut mieux inspiré, jamais sa verve ne jaillit plus vive et plus étincelante. Enfin, ils se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Hélas ! nous ne pouvions prévoir que ce charmant esprit brillait en ce moment de son dernier éclat comme la lampe qui, près de s'éteindre, projette une dernière et plus lumineuse étincelle.

J. M.-L.

Si bien des indications peuvent m'inciter à penser que je viens de vous dévoiler un texte de Mary-Lafon il en est une qui y apporte un démenti incontestable le souvenir qui concerne la loge maçonnique. Mary-Lafon ne fut jamais franc-maçon. Mais sous le couvert d'une signature à initiale que peut-on ne pas se permettre ! Surtout au bout d'une si longue carrière qui commença par un mauvais coup incroyable à un éditeur, et que les quelques lignes qu'il me reste, m'incitent à vous rapporter.

Il porta son manuscrit sur **Bertrand de Born** à un grand éditeur en y laissant une marque pour savoir s'il serait ouvert. Quand il repassa prendre son manuscrit il essuya un refus et comme il s'y attendait constata que le livre n'avait même pas été ouvert. Il déchira la couverture et revint quelques semaines plus tard chez l'éditeur avec le manuscrit présenté comme étant une traduction d'une œuvre célèbre d'un écrivain italien et l'éditeur accepta aussitôt le manuscrit. Ce n'est qu'au moment du choix du titre quand tout avait déjà été imprimé que l'éditeur se rendit compte de la supercherie.

## La presse

### Journaux où Mary-Lafon a publié

La France Littéraire (1833)

Le Journal de la société historique : 1834-1835

Le Journal Grammatical

La Revue Indépendante 1847 avec les Vaudois

Le Courrier Français 1846

Le Musée des familles janvier, février, mars 1849

Le Moniteur Universel à partir de 1853

Revue Européenne

La Revue de Paris 1856, 1888 ...

Journal pour tous 1856-1857

Le Constitutionnel 1858

L'indépendant de Charente-Maritime

Le Courrier du Tarn et Garonne

La Petite Gironde en 1872

Voyage en France, en octobre 1849, janvier, février, mars, avril 1850 dans le chapitre études industrielles, Histoire d'un livre

### **Mary- Lafon dans le Moniteur Universel**

- 1854

Janvier : Mœurs de la Rome Impériale

Février-Mars : La Vierge de Constantinople

Juillet : Le Duc de Gallipoli

-1855

Janvier : Mœurs de la Rome Impériale

- 1856

Février : Mœurs de la vieille France

Avril : Suite

Juillet : Les rubans blancs et les rubans bleus

Novembre : Le graveur de la rue Taranne

### **Mary-Lafon dans le Courrier du Tarn et Garonne**

- 1860 : Le Chanteur des Pyrénées, Ingres, Olympe de Gouges, Œuvre d'utilité publique (pour la création de l'actuelle rue Mary-Lafon)
- 1861 : La Pelote, Adelaïde Ristori, Le Médecin de Montpellier
- 1862 l'avant-propos de l'Histoire d'une ville protestante, La grisette de Bordeaux
- 1863 : Le Maréchal de Richelieu, Le coureur des montagnes
- 1864 : suite du précédent
- 1865 : La boîte d'or
- 1866 : Hier et Aujourd'hui revue, prologue en un acte
- 1867 : Le valet de 14 maîtres, roman picaresque

## Politique

Un intellectuel qui fait de la politique, pour tout dire c'est quoi ? C'est de la France qu'il s'agit et d'un certain rapport de l'intellectuel à la société. Le cas Mary-Lafon s'inscrit dans une histoire que l'affaire Dreyfus mettra en pleine lumière.

*"Mercedes Mita lui avait demandé, avec une originalité imparable si l'engagement politique ne nuisait pas à l'écrivain. La question, on le suppose, avait dû l'amuser puisqu'il avait répondu : "aux mauvais certainement"*

Et l'engagement de Mary-Lafon qu'a-t-il produit ?

Il va choisir l'opinion radicale. Choisir est une chose et se battre une autre. Faisant les choses jusqu'au bout, il se lancera dans la bataille. Il lui faudra cependant attendre l'âge de 30 ans pour devenir candidat. Il pénétrera donc sur la scène politique en président un banquet démocratique à Gramat dans le Lot et cela en 1840.

Puis en 1842 il est candidat à Caussade et à Montauban. Quelques uns de ses souvenirs politiques furent publiés de manière posthume en 1930 dans ***La Revue Belge***. Je n'ai malheureusement pu consulter cet article aussi tout ce que vous lirez vient de sources indirectes : journaux locaux, essentiellement.

Après 1842, il se distingue surtout en 1848 où il tente sa chance comme candidat à la députation. Le découragement n'ayant aucun effet sur sa personne nous le retrouverons encore en 1849, en 1851, en 1870 et en 1871. Comme présence électorale ce n'est pas négligeable. Les résultats obtenus le seront bien davantage.

Mais analysons les raisons de cette présence :

*"Je fus l'un des apôtres les plus fervents, les plus ardents de la réforme électorale. A pareille époque, presque à pareil jour, je disais aux 800 délégués réunis au banquet de Gramat qui m'avaient appelé à l'honneur de le présider : Courage ! nous toucherons bientôt au but."*

Cette phrase extraite d'un discours du 26 Mai 1878 est un rappel de souvenirs d'il y a déjà 35 ans. Ainsi il disait : mes combats ont toujours été les mêmes. Je ne peux cependant préciser si son action pour la réforme électorale allait jusqu'à demander le suffrage universel masculin ou simplement l'élargissement du suffrage censitaire.

Avec l'élection de Caussade nous allons d'ailleurs essayer de saisir ce que signifiait ce suffrage censitaire. Le corps électoral de ce canton est composé de 180 familles (600 inscrits environ) et en 1848 avec le

suffrage électoral il va atteindre 3500 électeurs. (Au niveau national le corps électoral passera de 240.000 à 9 millions).

Sur les 180 de 1842 nous trouvons 64% de propriétaires, une couche moyenne qui représente 12 % (notaires, médecins, militaires, percepteur, conseiller de préfecture et homme de loi), puis une couche plus industrielle (5%) formée d'artisans, négociants et marchands.

Quant aux autres, oisifs par profession, leur nom est tout un programme si bien qu'il suffit comme signe de reconnaissance.

Dans ce canton, une commune comme Cayrac avait un seul électeur.

Cette élection de 1842 sera triangulaire. La personnalité dominante est un notable protestant bien implanté et orléaniste bien connu : Léon de Maleville. **Le Courrier du Tarn et Garonne** qui soutient ce dernier écrit :

*"Nous l'avons dit et nous le répétons avec plus de certitude que jamais : l'élection de M. De Maleville est assurée. Si nous venons prononcer quelques mots pour l'appuyer et la défendre ce n'est pas que cela nous paraisse nécessaire au succès mais c'est parce qu'il est du devoir de la presse de signaler et de flétrir chaque jour toutes les basses menées de la mauvaise foi chaque jour renaissantes."*

En vérité le résultat fut acquis de justesse après un second tour houleux. Ce n'est pas Mary-Lafon qui frisa le succès mais le candidat légitimiste Chalret. Mary-Lafon n'eut en effet que 18 voix (2,6%).

M. Lézan dans un des rares articles sur Mary-Lafon nous présente des éléments de sa lettre aux électeurs de la circonscription :

*« La déclaration est un peu naïve et malgré la promesse réitérée de soutenir un projet de réduction des impôts et une politique d'ordre et d'économies les électeurs n'y furent pas sensibles [puis il cite Mary-Lafon] Pendant ces 12 années de travaux sérieux j'ai publié 10 volumes, l'on m'a successivement élu membre de 5 sociétés savantes de Paris. »*

Mais l'intellectuel n'eut que le plaisir d'avoir les 18 voix qui allaient départager au second tour les deux premiers. Léon de Maleville l'emportera surtout avec l'aide d'abstentionnistes du premier tour puisque les votants passeront de 535 à 553.

Cette lutte eut des implications religieuses. Le maire de Nègrepelisse sera obligé de répondre à des accusations sur ce point et il écrira :

*"Quant au percepteur sa nomination n'a point été une affaire politique et encore moins religieuse et qu'il le doit bien moins à la recommandation de M. De Maleville qu'à celle de son prédécesseur qui était un bon catholique".*

Comme quoi, tout de même, les recommandations servaient ! Il ajoute :

*"Et si les fonctions de maire sont remplies par un protestant, ce n'est pas à M. De Maleville qu'on doit s'en prendre mais plutôt à la charte constitutionnelle qui veut que tous les Français soient indistinctement appelés à remplir les emplois et à la nouvelle loi sur l'organisation communale."*

Quant au Courrier il répond à l'accusation de "candidat ministériel":  
*« En résumé, M. De Maleville n'est pas un radical, un communiste, c'est vrai ; mais ce n'est pas un ministériel non plus, tant s'en faut. M. De Maleville dans les rangs d'une opposition sage, dynastique, constitutionnelle, attend le triomphe de ses principes du temps seul, et non du bouleversement. Avant d'être dévoué à un homme, M. Thiers, il est dévoué à ce qui est plus grand que tout homme : le pays. En un mot, M. De Maleville dit : La France et M. Chalret dit : L'Angleterre. »*

Si Mary-Lafon refusa de se désister pour le libéral De Maleville il faut y voir au-delà de la circonscription de Caussade un des effets électoraux de l'époque où démocrates et légitimistes se retrouvaient par leur volonté commune d'abattre le régime orléaniste en place.

Après ce petit tour dans une bataille électorale concrète revenons au discours de Mary-Lafon en 1878 :

*"Pendant ce temps, quand la défaillance commençait à glacer les âmes, le vaccin réformiste, si vous me passez l'expression qui ne peut être déplacée dans la reine des cités médicales, le vaccin réformiste s'inoculait peu à peu dans les veines du corps électoral. L'irruption vous la connaissez, c'est le suffrage universel. Or, je peux vous l'affirmer par ma propre expérience et l'aveu de mes illustres chefs et amis, François Arago, Marrat, David D'Angers, les plus convaincus ne furent pas les moins surpris."*

Après cette première référence capitale à sa volonté démocratique, on trouve chez Mary-Lafon une conception évolutive de la société qu'il oppose à toute conception révolutionnaire assimilée aux extrémismes.

Reprenons en entier ce qu'il dira en 1882 du Lamennais de 1848 :

*"Les pavés étaient chauds encore des lampions de 1848 ; je causais avec Lamennais qui rugissait comme un lion, contre la tiédeur qu'il appelait lâcheté, de ces avocats, de ces rimeurs, de ces soldats de la Vierge Marie, qui au lieu de mener la France au pas de course, s'efforçaient par tous les moyens d'amortir son élan. Bien moins ému et plus vieux d'expérience historique, je lui disais, je me rappelle, pour calmer sa fureur: - Le gâteau des révolutions est rarement pour ceux qui l'ont pétri ; en revanche il brise les dents des premiers qui le croque".*

Cette sagesse me paraît être plutôt celle du Mary-Lafon de 1882 que celle du Mary-Lafon de février 1848. En effet à ce moment là il est revenu dans le Tarn et Garonne et **le Courrier** a entendu dans des couloirs que "l'écrivain parisien" allait devenir Commissaire de la République, nouveau nom donné aux préfets. Aussitôt le journal fit jouer tous ses appuis pour s'éviter cet affront et Mary-Lafon ne sera que simple membre de la commission départementale. Il sera cependant accusé d'être à l'origine de la destitution d'un brave juge de paix de la Lafrançaise mais ce n'est que le 26 Mai 1848 que **le Courrier** daigne enfin publier une lettre de Mary-Lafon.

La signature en gros caractère laisse déjà supposer qu'il ne s'agit pas d'une affaire bien sympathique et en effet il s'agit de l'opération Taschereau. Ceux qui connaissent un peu la vie d'Auguste Blanqui savent le rôle joué par les documents Tachereau pour salir les républicains de la veille au bénéfice des républicains du lendemain (de la révolution de Février). Le texte du **Courrier** qui introduit la lettre de Mary-Lafon ne laisse aucun doute :

*"On sait que sous le titre de Revue Rétrospective, M. Taschereau publie de nombreuses correspondances qui ont été trouvées aux Tuileries, dans les portes-feuilles de Louis-Philippe. La plupart de ces pièces sont destinées à édifier le public sur certains puritains de la veille. En voici une par exemple, qui n'étonnera probablement pas nos concitoyens, mais qui donnera la mesure de l'outrecuidance, pour ne pas dire autre chose, d'un personnage qui a voulu tout récemment jouer un rôle dans nos contrées. M. Mary-Lafon, c'est lui dont il s'agit, qui se posait dans nos clubs et ailleurs en farouche républicain, qui se montrait intraitable pour toute pensée du lendemain, n'était rien moins à Lausanne que le compère de Guizot."*

Ce texte est bien le modèle de la bassesse politicienne, modèle qui ne cesse de se perpétuer et donne de la politique l'image la plus dégoûtante. Pour comprendre le sens de l'attaque il faut se souvenir que Guizot était le dernier ministre de Louis-Philippe et que Mary-Lafon était bien à Lausanne au moment où éclata la révolution à Paris.

Mais un texte (Mary-Lafon reconnaît l'exactitude de la lettre publiée) ne peut s'éclairer de lui-même. On peut reconnaître au **Courrier** le mérite de publier une lettre d'explication de Mary-Lafon :

*"Vous avez Monsieur cherché avec joie un prétexte de diffamation et d'injure. Depuis 18 ans que je professe, vous le savez bien l'opinion radicale, toutes les fois qu'il a fallu faire acte politique l'ai-je déserté ? N'ai-je pas tenu à Cahors en 1840, à Caussade en 1842, à Lausanne en*

*1847 dans mon cours, à Montauban en 1848, le même langage que dans ce fameux manifeste réformiste objet de toutes vos colères ?*

*Telle n'a pas été la marche de vos amis : aussi me rangent-ils avec l'ironie de bon goût qui les caractérise parmi les puritains de la veille. Eh bien ! j'accepte la qualification et je vous défie de me l'ôter en signalant dans toute ma vie, je ne dirai pas la trace mais le soupçon, d'un seul motif intéressé.*

*Les puritains comme moi ont passé toute leur jeunesse à faire œuvre nationale en exhumant les gloires de la Patrie et sont restés indépendants et pauvres au milieu des amitiés les plus puissantes et malgré les droits les plus sérieux(-) . Il [Mary-Lafon] s'est proposé depuis longtemps de briser le réseau qu'une triste coterie étend encore sur nos contrées si belles ; et dut-il trouver à chaque pas, rages, calomnies et obstacles, il atteindra son but ". (7 juin 1848)*

Vous pouvez maintenant mieux saisir les rapports de Mary-Lafon avec son département et "la coterie" qui le dirige. Mais la fameuse lettre de Mary-Lafon à "son compère" Guizot que disait-elle de si compromettant? Mary-Lafon s'était retrouvé professeur à Lausanne après Sainte-Beuve et dans ses cours il avait déjà attiré l'attention, par ses opinions démocratiques. S'il accepta d'écrire en secret à Guizot (qu'il connaissait en tant qu'historien) ce n'était pas par volonté de collaborer avec Louis-Philippe mais avec l'intention d'éviter une détérioration encore plus grave des relations déjà difficiles entre la France et la Suisse. Il voulait sauver ainsi les institutions fédérales de ce petit pays "les seules sur lesquelles puisse rester debout la liberté" déclare Mary-Lafon, Et si la lettre à Guizot se termine par cette formule de politesse : "Agréer, monsieur le ministre, l'hommage de mon profond respect.", Mary-Lafon rappelle que "le premier historien de France connaissait l'historien du Midi, et quoique personne n'eut attaqué plus vivement que moi son système et sa politique, il n'en rendait pas moins à mes travaux la justice qui leur a été jusqu'ici refusée dans mon pays [le Midi]."

Vouloir, à travers cette lettre, faire entendre qu'il y avait entre Guizot et Mary-Lafon collaboration secrète est une infamie bien politicienne.

### **Troisième idée : La Paix**

Dans son discours de 1878 qui nous sert de guide dans ce chapitre, il appelle à la formation d'une fédération latine qui regrouperait tous les pays latins avec l'objectif suivant :

*"C'est une confédération nouvelle à créer par l'idée et par le cœur : une fédération fondée sur l'autonomie, l'indépendance, la liberté et le bonheur de chacun des peuplés latins unis, non pour la guerre et la*

*conquête mais pour la défense, l'intérêt commun et le progrès réalisable dans l'ordre physique et moral de l'humanité "*

Comment Mary-Lafon à 68 ans pouvait-il s'enthousiasmer encore ?

Où puisait-il son énergie ? Voici son rêve :

*"S'ils répondent comme tout porte à l'espérer à notre appel, une magnifique fédération se formera, et alors, Messieurs, on verra deux bannières dans le monde, l'une sombre, sanglante et portant en lettres de fer la devise du Despotisme : LA FORCE PRIME LE DROIT !*

*et l'autre éclatante et pure comme l'azur des cieux et laissant flotter dans ses plis superbes, écrits en lettres d'or, la devise de l'avenir :*

*LE DROIT VAINCRA LA FORCE ! "*

Voilà donc le sens que Mary-Lafon donnait à son combat pacifiste qui, on s'en doute, avait en face quelques autres défenseurs de la paix guerrière. Par exemple citons A.Rouyé qui dans le journal **L'Union** s'est cru assez malin pour démontrer les mérites de l'escalade des armements :

*"D'après certains spécialistes, les perfectionnements du canon et du fusil loin d'augmenter les pertes sur les champs de bataille auraient pour résultat de les amoindrir. Pour chaque ennemi tué il faut compter 900 livres de fer. Ce qui est mortel pour les armées ce n'est pas tant le champ de bataille que la maladie. Les nuits froides de bivouac, les haltes dans la neige, les marches au soleil, voilà les terribles et véritables ennemis du soldat (...) A 400 mètres, avec un fusil transformé, un tireur met 80 balles sur 100 dans le cœur de la cible»*

En conséquence les perfectionnements pouvaient raccourcir les guerres et réduire le nombre de morts ! Je constate qu'il a toujours fallu des personnes pour démontrer le bienfait des progrès militaires au cas où des esprits tordus seraient incapables de les voir par eux-mêmes.

Revenons aux batailles électorales de Mary-Lafon. Avec le suffrage universel masculin il arrive en 1848 à 3235 voix ce qui n'est pas l'euphorie (5,3%) mais il pourra faire valoir des succès considérables dans trois cantons : Lafrançaise (40%), Montaigu (25%), Lauzerte (10%). En fait l'arrivée du suffrage universel masculin ne changea que peu de choses et les notables habituels comme Léon de Maleville retrouvèrent leur siège. Seule l'élection d'un avocat de Moissac (Detours) allait révéler qu'on avait changé de régime. En 1849 dans une bataille plus politisée avec un affrontement droite - gauche plus clair Mary-Lafon ne fera pas mieux aussi nous passons directement à un autre type d'élections : les élections cantonales.

Vu son score dans le canton de Lafrançaise, Mary-Lafon crut qu'il pouvait espérer une place de conseiller général du canton aussi en 1851 il s'y présenta confiant. En réalité les deux élections sont tout à fait différentes car dans la première (les législatives) les électeurs pouvaient choisir à leur convenance 5 noms parmi tous les candidats et dans ces conditions il est compréhensible que sur 5 personnes les gens de Lafrançaise aient mis en grand nombre un des leurs. D'ailleurs le vote "géographique" est une des caractéristiques du scrutin d'avril 1848.

Pour des cantonales, il faut choisir un seul nom et celui de Mary-Lafon n'est pas à l'image du conseiller général type.

En 1871 il sera encore candidat et là on peut lire dans le **Courrier du Tarn et Garonne** sa profession de foi. On y retrouve :

-l'idée démocratique : *"il faut reconstituer le domaine communal qui était le bien de tous et surtout des pauvres."* et *"il faut enfin tout en protégeant énergiquement la propriété que le flot montant de l'impôt mine sans cesse, prendre en main la cause des cultivateurs qui n'avaient point de voix au conseil et rattacher par une chaîne largement nationale les intérêts locaux et l'intérêt général."*

-le refus des extrémismes et après la Commune de Paris il s'en trouve un qu'il faut dénoncer : *"Pourquoi déployer d'autres drapeaux quand le sien git abattu par la défaite ? Pourquoi des partis quand il faut un peuple uni et serré contre l'étranger ? Pour moi, mes chers concitoyens qui veut que la patrie se sauve, se régénère, se relève, dans sa gloire, et dans sa prospérité, je suivrai sans hésitation le patriarche du libéralisme, M. Thiers qui en marchant sagement d'un pas réglé par son âge, sa haute capacité et son expérience a déjà assuré la paix, rétabli l'ordre englouti dans le sang et les ruines de Paris et reconduit l'envahisseur à la frontière»*

Cette position peut se rattacher à celle de la plupart des écrivains de l'époque qui, vieillissant (ce n'est pas une excuse), préférèrent se détourner du soulèvement parisien. G. Sand a 67 ans, Théophile Gautier 60, Barbey D'Aurevilly 63 et Flaubert déjà 50. Il y a deux exceptions : Lautréamont qui aurait eu 24 ans s'il avait été encore vivant et Hugo le plus vieux avec 69 ans qui résiste et arrive à garder une certaine neutralité qui lui permettra ensuite de s'engager dans la défense des survivants. Hugo avait peut-être en la matière bénéficié de son exil qui lui avait évité la chape de plomb que le Second Empire imposa aux esprits. On avait vu Vigny supprimer lui-même des passages de **Chatterton** pour plaire à l'Empereur. On a vu ce qui s'était passé avec **le Moniteur Universel**. Il fallait se soumettre ou s'exiler.

Bien sûr des écrivains et des artistes se retrouvèrent du côté des communards et il nous faut citer ici le montalbanais Léon Cladel qui d'ailleurs recevra plus tard les éloges littéraires de Barbey D'Aurevilly pourtant anti-communard. Pour bien mesurer là aussi la complexité de la situation, Mary-Lafon en demandant le rétablissement des biens communaux est bien un démocrate d'un autre siècle !

Et maintenant analysons.

1 - L'intellectuel du 19<sup>ème</sup> siècle se croit l'indispensable guide du peuple. Le droit divin disparu pour cause de faillite devenait chez eux le droit du savoir. (On les comprend c'est la seule chose dont ils disposaient).

2 - Et si guide il y a, peuple est là aussi, ce peuple qui va donc lui servir de nouveau lieu. Le peuple est leur seul moyen d'avoir un réceptacle pour leur savoir. Si le bourgeois est, dans le texte, à la poubelle au nom de l'idéal avec un grand I c'est pour faire valoir l'aristocratie de l'esprit. Et le bourgeois, dans la vie, sourit.

3 - Et cette conception du peuple, fait que pour la France il n'est pas négligeable que le peuple se soit gagné cette "considération".

4 - Malheureusement le chemin est long de la "considération" au respect. Du respect au droit. Et encore plus du droit au pouvoir.

Dans cette démarche Mary-Lafon met peut-être plus que d'autres le peuple au positif à cause de son rapport à la langue d'oc. Pour une part sur ce terrain là Mary-Lafon reconnaît que le peuple fut au départ son guide.

Entre "l'intellectuel de gauche" et le militant révolutionnaire la distance était grande pour les mêmes raisons que celles qui produisirent notre type d'intellectuel.

Nous prendrons comme exemple Blanqui qui symbolise pour le 19<sup>ème</sup> siècle (avant la troisième république) un des courants révolutionnaires. Le 25 Février 1830, à la première d'Hernani Blanqui n'est pas du côté de ceux qui veulent bousculer le classicisme et la culture en place. Blanqui déteste le Hugo qui se joue là. Il est presque né et mort avec cet incroyable écrivain mais on peut penser que rien ne les fit se rencontrer. Le héros littéraire de cette avant-garde révolutionnaire des années 30 c'est le premier et éphémère idole de Mary-Lafon : Casimir Delavigne. Il faut bien sûr ajouter Béranger et Paul-Louis Courier. Pourquoi ?

Les excentricités verbales, poétiques et vestimentaires des romantiques n'étaient pour Blanqui que des jeux bien tristes face aux enjeux sérieux de la révolution. Et les premiers engagements politiques de Hugo ne pouvaient que le confirmer dans son opinion.

Il y a donc une coupure entre la révolution politique et la révolution intellectuelle. Il est frappant de noter qu'en débarquant de sa province

Mary-Lafon se soit retrouvé avec des goûts artistiques identiques à Blanqui (il était aussi un admirateur de Béranger qu'il rencontra à son arrivée dans la capitale). Il est tout aussi frappant de constater que le petit provincial se fera pour une part emporter par les goûts du monde intellectuel parisien un peu comme si c'était Paris qui produisait, en France la coupure entre révolution dans la culture, et révolution dans la politique.

Cette coupure est encore aggravée quand Mary-Lafon constate que dans ses rencontres politiques avec le peuple au moment des élections :

-d'un côté il y a une candidat distributeur de pots de vin, à l'incompétence notoire, et à la médiocrité évidente qui est élu.

-de l'autre il y a un candidat qui invite à la réflexion, qui fait valoir sa carrière intellectuelle, qui montre au peuple qu'il peut évoluer et qui a un score sans appel : 1,3%.

Est-ce parce qu'en ville les gens sont plus évolués que le même Mary-Lafon obtiendra 12% en 1870 à Montauban ?

Tournez le monde comme vous le voulez il restera toujours chez l'intellectuel du 19<sup>ème</sup> siècle (et plus tard aussi) ce dilemme entre aristocratie et démocratie qui, dans les faits, n'existe que pour voiler le réel c'est à dire la mise en place de la société capitaliste. Ce dilemme fait que l'intellectuel hésite, entre un peuple qui les mérite (eux les savants) et un peuple qui n'a pas de mérite, entre le statut du berger soucieux de ses moutons et celui du berger qui ne veut pas savoir que les moutons se vendent.

Mary-Lafon pouvait écrire car jusqu'au bout il vivra son sort. Au moment même où il obtient 12% des voix à Montauban va surgir pour lui un nouveau problème, un nouveau drame. Non content de subir une France envahie (ce qui lui était une douleur personnelle), non content de perdre son père il perdit aussi son maigre emploi de bibliothécaire de la ville de Montauban. J'ai déjà évoqué ce fait au moment où j'ai essayé de cerner sa fortune.

Il avait donc réussi sous le Second Empire à se faire une petite place pour un petit salaire à la bibliothèque de Montauban. L'arrivée de la République provoqua la mise en place d'une commission municipale nouvelle qui aussitôt.,, plaça ses amis partout où elle le put. Elle limogea donc Mary-Lafon ce vieux combattant de la République mais qui n'était pas de la bonne république, de celle qui se moque des idées mais se mesure aux intérêts.

Mary-Lafon ripostera avec vigueur mais rien n'y fera : les mesquineries politiciennes ont une force incompréhensible. Pour l'anecdote il faut

savoir que les républicains de 1871 ressortiront les calomnies déversées contre lui en 1848 par l'intermédiaire du document Taschereau ! Cet art que les républicains de la ville déployèrent pour se faire entre eux des crocs en jambe permit d'ailleurs l'élection aux législatives des vieux notables comme Léon De Maleville toujours là et en tête, ou Prax-Paris, Limayrac et Lespinasse. Dans cette droite victorieuse De Maleville symbolise toujours le centre (évolutif, comme il se doit) . Du côté gauche on retrouve aussi les mêmes qu'en 1848 mais on écarta Detours pour laisser Manau, Leygue, Lagravère. Cette disgrâce imposée à Detours (l'élus montagnard de 1848 et 1849) pourrait nous le faire rapprocher de Mary-Lafon. Lui aussi est un intellectuel mais de la branche des avocats, lui aussi porta beaucoup la parole au peuple, lui aussi s'apparente au courant catholique progressiste, lui aussi devra se taire sous le Second Empire, lui aussi aura assez de force pour se réveiller bien vieux en 1870, lui aussi est fils d'un "fier bonapartiste" ce qui provoqua chez lui aussi quelques illusions au moment de l'élection du petit Napoléon comme président en 1848. Ce que je ne sais pas c'est si Detours, par amour de la politique méprisa la langue d'oc.

Arrivant au bout de la vie il faut redire les émotions enfantines :

*"De ce temps lointain, à demi couvert par l'ombre des années, ma mémoire n'a gardé qu'un fait, l'écroulement du premier empire. Mais, celui-là il est net dans mon esprit comme le premier jour. 1814 [il avait 4 ans] ère fatale avait renversé le géant. Soult venait de livrer la bataille de Toulouse. La chute de l'usurpateur comme on disait à cette époque et le retour des Bourbons avaient jeté tous les esprits dans une surexcitation voisine de la démence. D'opposants il n'y avait guère : deux sur toute la population [de Lafrançaise]. Mon père et un autre, dont la foule furieuse avait abattu le drapeau blanc qu'il avait eu l'audace d'arborer. Qui eut dit que ce grand évènement allait, par contre-coup atteindre sur les mame-lons du Quercy un enfant de 4 ans et décider de sa destinée ? C'est pourtant ce qui arriva."*

J'aime ce souvenir qui montre comment s'enchaîne une vie, comment un évènement historique peut y être décisif même quand il est vécu à l'âge de 4 ans, comment un engagement familial rejailli sur un enfant. Et cette citation de son autobiographie littéraire est une des rares évoquant la politique. Rattachant tout à l'heure Mary-Lafon et Detours, rattachant ailleurs Mary-Lafon et le félibrige rouge, rattachant encore Mary-Lafon et le journalisme, je reste avec une obsession : que porte Mary-Lafon en plus de lui-même ?

Je voudrais proposer comme hypothèse son rattachement en politique au courant radical. Par sa méfiance envers les partis, par son individualisme forcené, par son attachement à la république modéré, par son idée de l'intellectuel, par son ancrage social dans la petite bourgeoisie, je crois que Mary-Lafon a porté et a été porté par ce phénomène propre à la France : le radicalisme.

Et à s'interroger sur le radicalisme, on pourrait s'interroger sur ses rapports avec la social-démocratie. Je crois que le radicalisme est une rencontre au 19<sup>ème</sup> siècle entre des valeurs populaires portées par la France d'avant la révolution (sens du travail bien fait, élitisme, privilèges locaux, le compagnonnage etc..) et les valeurs démocratiques qui refusaient l'avidité de la bourgeoisie réduisant tout à l'argent. Le radicalisme constate que la noblesse est finie et que la bourgeoisie n'est pas mieux. La petite bourgeoisie s'institue bienfaitrice de l'humanité. Tout ceci n'empêchant pas le train capitaliste de s'installer car fonctionnement économique, et fonctionnement politique ne vont pas du même pas.

La social-démocratie se situe sur un autre plan : c'est une réaction au courant révolutionnaire. La social-démocratie réussit le tour de force d'utiliser à ses fins les avancées produites par le combat des révolutionnaires, par les idées que ces derniers ont fait germer, pour les transformer en stratégie du juste milieu.

Bien sûr que dans les faits rencontres et rapprochements purent se produire et pour une part le courant socialiste peut paraître une continuation du courant radical mais dans le même temps il ne faut pas perdre de vue les bases différentes de départ. D'ailleurs il serait mal venu de voir dans le courant socialiste d'avant la première guerre mondiale un courant social-démocrate au sens actuel de ce mot.

Pour en arriver au sens actuel des mots vous pouvez me faire remarquer que les bases ne sont plus les mêmes. C'est vrai et mes brèves hypothèses peuvent apparaître ridicules par rapport au développement historique. Je n'oublie pas que cette terre politique a aussi été produite par le combat d'un homme Comme Mary-Lafon et après des mois d'études je sors fortifié dans l'idée qu'il peut nous aider à appréhender le monde moderne de façon à lui faire jaillir la liberté comme moyen d'existence et non plus comme le droit de se faire exploiter ou de se faire écraser. Du radicalisme à Mary-Lafon, de la France du 19<sup>ème</sup> à celle d'aujourd'hui, du monde politique au monde de l'économie, nous existons.

### **Point de vue réel d'un lecteur imaginaire.**

Tu as bien et beaucoup travaillé. Autour de moi ils me disent que tu as su laisser les valises du passéisme fermées mais que tu as fait de même pour celles de la modernité.

Discours bateau.

Tu m'invites dans le chapitre 11 à te parler d'aujourd'hui.

Le quotidien de ce pays ! Tu m'as dit : si la langue meurt, les hommes mourront aussi. J'ai pris les chiffres de l'INSEE et sur les 8 départements qui composent ma région (le Midi toulousain) 4 eurent leur maximum de population en 1846 et 2 en 1851. Il en reste deux plus originaux. Il s'agit de la Haute-Garonne qui avait 2.250.000 habitants en 1846 qui se retrouvent 2.260.000 en 1975.

Le dernier cas de figure c'est l'Aveyron qui conserva longtemps une population croissante mais qui sut très vite rattraper "son retard" et se retrouver bien bas.

Phénomène doublement étrange car au même moment la population française fut en forte croissance et des villes immenses se développèrent dont la capitale régionale Toulouse.

Dans cette évolution le Midi toulousain est passé de 6,3 % de la population globale française à 4,2 % aujourd'hui.

Déséquilibres ! Alors les gens ont dit : on veut des équilibres. Et le travailleur de l'in-sait me souffle à l'oreille qu'en plus de la baisse démographique on trouve aujourd'hui dans les régions méridionales, les plus vieux, les plus pauvres, les plus foutus et peut-être les plus cons.

On fait parler les chiffres et Mary-Lafon ne faisait que parler les lettres. Et c'est de là qu'on t'accuse de ne pas ouvrir les portes du modernisme. Pour Paradoxe, peu importaient les fins de mois quand le soi débordait d'amour. Il ne pouvait pas savoir qu'en 1984 même l'amour vaudrait cher, car sans être coté en bourse, il va suivant les lois de tous les marchés.

J'aurai pu rester dans ma valise moderniste et moi aussi comme les autres te dénoncer comme un égaré.

J'ai découvert qu'une société n'existe pas sans culture. J'ai découvert qu'aujourd'hui aussi, paix, liberté, démocratie, amour, bonheur peuvent

nous aider à mettre par terre cette société retro-moderno-fatalo-carbonique. Ces vieux grands mots peuvent se vivre comme actes quotidiens et dans leurs transformations ils deviennent vraiment.

Je savais qu'aujourd'hui celui qui ne bouge pas meurt vite qu'il soit du côté de la classe possédante ou du côté des classes exploitées. Il faut aller plus vite que la réalité c'est à dire faire que la réalité soit notre réalisation.

Réaliser la liberté et la démocratie c'est mesurer leurs sens actuels et mesurer en société ne peut commencer par le point où l'on est né, Pour ne plus se laisser marcher sur les pieds il faut faire le grand bond, celui qui nous porte partout où des hommes s'acharnèrent à frayer leur dignité.

Et la réalisation de la paix ! N'y-a-t-il pas, dans nos actes au quotidien moyen de faire mesurer que le pacifiste n'est pas le lâche ou le sous-homme des temps humains ?

Est-ce que le pacifisme c'est l'échec devant le militaire ?

J'avais comme l'impression depuis longtemps que la crise que vit la France des années 70 et 80 pouvait mieux se comprendre à travers l'étude de la crise que, dans la France, vit le Midi depuis 1850. Je conserve cette même impression et elle se trouve renforcée par l'idée que des valeurs de paix, de démocratie et d'amour sont en mouvement avec la crise elle-même.

Tes détracteurs me liront de travers. Ils oublieront que j'emploie les mots vagues (mots-vagues) comme bonheur, dans leurs contradictions historiques et présentes, dans leur quotidien actuel, dans leur viande terrestre. Oui, nous ferons des vagues !

Je crois qu'après le travail que je viens de lire, pour faire disparaître Mary-Lafon, il faudra un nouvel enterrement.

Ils prendront un air provincial, ils chanteront en anglais, s'inclineront devant un pape redevenu roi et ils repartiront faire un jeu ou deux au tennis. Si la démocratie culturelle n'électrocute pas pour de bon, la façon *In* de ne pas être *Out*, le chant du coq ne sera plus là que pour le tournoi des 5 nations.

Une observation tout de même : pourquoi diable, ne, pas avoir raconté la création de la rue Mary-Lafon ?

Ceci étant, je te laisse, ma société ne fait que crier. C'est l'heure du biberon.

1 - Septembre 1984

## Œuvres de Mary-Lafon

- 1835 : Sylvio ou le boudoir, Poésies, P. Baudouin (331 p)  
1837 : Mœurs du Midi, Roman, Dolin  
1837 : La jolie royaliste, Roman Roux 2 vol. (376 et 320 p.)  
1839 : Bertrand de Born, A. Dupont 2 vol. (370, 368 p.)  
1842 : Tableau historique de la langue parlée dans le Midi de la France : étude, historique Maffre-Capin, (331 p)  
1841 : Histoire politique littéraire et religieuse de la France : étude, Maffre-Capin du Midi  
1842 : Histoire d'une ville protestante, Amyot (316 p.).  
1842 : tome 2 du livre précédent  
1842 : Maréchal de Montluc : comédie Odéon  
1843 : 3ème volume de l'Histoire  
1844 : 4ème volume de l'histoire  
1845 : Le chevalier de Pomponne, comédie, C. Tresse (88 p)  
1846 : L'oncle de Normandie, comédie, Odéon  
1850 : Rome Ancienne et Moderne, étude historique, Furne  
1855 : Roman de Jauffre traduction Jacotet puis Librairie Nouvelle 1856 (139 p)  
1856 : Fierabras, traduction, Librairie Nouvelle (179 p.)  
1856 : La course au mariage, Forestié neveu (45 p.)  
1857 : Histoire d'un livre, Parmantier (132 p.)  
1857 : Vie et Miracle de St Honorat, traduction  
1858 : Le Roman de Gérard de Roussillon, traduction, A. Chauvin (74 p.)  
1859 : Mœurs de la vieille France (réédition du livre de 1837) E. Dentu  
1859 : Mille ans de guerre entre Rome et les Papes, E. Dentu, (283 p.)  
1860 : Pasquin et Marforio, E. Dentu (317 p), A. Lacroix 1876 (345 p).  
1860 : La Dame de Bourbon, traduction, Librairie Nouvelle (174 p.)  
1862 : Histoire d'une ville protestante (réédition)  
1863 : Le Maréchal de Richelieu et Madame de St Vincent, Didier (395 p.)  
1864 : France Ancienne et Moderne, Morizot (627 p)  
1864 : La peste de Marseille, Michel Lévy frères (346 p) réédition 1878, réédition 1883  
1864 : Madame Angély, Roman réédition Fayard 1870 . 2 vol.  
1864 : La Bande mystérieuse, Michel Lévy frères 1863 (300 p) réédition 1865 : Histoire de l'Espagne, Furne 1865. 2 vol. (409, 428 p.)  
1867 : Dernières armes de Richelieu  
1868 : La Croisade contre les albigeois, traduction A. Lacroix, Verboeckhoven (385 p)  
1869 : Mes primevères, Poésies, réédition E. Dentu 1884 (297 p)  
1876 : Le chevalier noir, M. Lévy frères Librairie Nouvelle 1876  
1878 : Dans les Pyrénées, roman, Calmann-Lévy, (322 p.)  
1878 : La guerre au couteau, roman, Calmann-Lévy 1878 (296 p )  
1878 : La belle-seur, comédie, Calmann-Lévy (86 p.)  
1879 : Le Roman d'un méridional, comédie, Tresse 1879 (93 p.)  
1880 : La boîte d'or, roman E. Dentu (316 p.)  
1882 : 50 ans de vie littéraire, mémoires, Calmann-Lévy (422 p.)  
1882 : Histoire littéraire du Midi de la France C. Reinwald 1882 (421 p)  
1884 : La Journée de la vie, Librairie internationale (60 p.)

## Postface

Dans des circonstances bizarres, j'eus, depuis l'écriture de ce livre, l'agréable surprise de rencontrer Mary-Lafon en grand et en couleur. N'y voyez ni miracle, ni même chance extraordinaire, je ne fréquente que les lieux publics.

En entrant dans la salle, j'eus d'abord la tristesse de n'y voir que, des têtes inconnues. Je n'ai rien contre les inconnus mais il y a des lieux où on préfère se rassurer à côté d'un ami. Contre toute prévision l'ami que je découvris au bout d'un moment n'était pas parmi les vivants mais accroché sur un mur comme est accroché tout tableau de peinture.

Discrètement, pour ne pas paraître trop ignorant, je me suis approché du tableau et j'ai découvert que le portraitiste, Tito Marzocchi de Belluci, était aussi peu notoire que son modèle mais que ce dernier, dans cette belle salle, avait, vraiment fière allure.

Mary-Lafon s'y retrouve comme je l'ai découvert. Ma tristesse s'était envolée en un instant et je compris que je n'avais pas perdu ma journée. J'avoue que ce n'est que cinq mois plus tard que j'en découvrirai l'importance. Je la raconterais dans mon prochain livre mais je retiens déjà que c'est bien ce 9 Octobre 1985 devant le portrait de Mary-Lafon que l'idée en germa.

Son front large et dégarni avait tout d'abord attiré mon attention. Quant à sa longue barbe 19<sup>ème</sup> siècle elle est comme la marque vivante de son combat : elle fait contraste avec l'état de son front. Le reste est plutôt sombre avec une main dans la poche et l'autre appuyée sur un livre. Une plume significative traîne par hasard sur le tableau et achève de classer le personnage. Le dernier trait que j'ai retenu tient à son sourire. Je continue de penser qu'il s'agissait d'un sourire mystérieux, comme le sourire de quelqu'un qui vous a fait une belle farce. Au départ, on ne peut que le deviner car il est largement caché par la moustache et la barbe mais au bout du compte il tient le personnage tout entier. Sans ce sourire, Mary-Lafon dans sa pose s'écroulerait.

Il me faisait véritablement l'impression d'être présent et ses yeux qui n'avaient rien de ceux d'un rêveur, appuyaient cette sensation.

Je ne veux pas exagérer les talents d'un portraitiste, je ne veux pas davantage lire toute une vie dans les lignes d'un sourire, mais tout le monde sait très bien (surtout dans notre monde de télévision) qu'une image c'est aussi une force d'être. Et j'ajoute que le fait que le portraitiste

soit un italien (je l'imagine avec son nom) n'est pas pour m'enlever de l'idée la connivence féconde qu'il devait y avoir entre le peintre et son modèle !

Des milliers de gens avant moi, ont vu ce tableau qui est dans une salle de la mairie de Montauban. Des milliers d'autres le verront et c'est bien ainsi.

En deux ans de temps, depuis que j'ai bouclé l'écriture d'un texte dont je viens de faire quelques modifications stylistiques, d'autres événements se sont produits qui auraient pu m'inciter à le transformer nettement et en particulier le chapitre 11. J'ai préféré donner le texte comme il était et ajouter cette postface pour apporter quelques compléments.

L'essentiel tourne autour de l'évolution du combat occitaniste. Cette évolution s'est mesurée pour moi dans sa radicalité au cours des journées de Pentecôte 1986 à Larrazet qui s'appelèrent : ***L'Aventure Musicale en Occitanie***. Cette postface va se terminer par un dialogue que j'écrivis le lendemain même des journées et en confrontation avec un travail de Claude Sicre : ***Identité et Civilité***.

Je viens de modifier un peu quelques formulations de ce texte qui se veut un dialogue pour un projet occitaniste et qui mettra peut-être un peu plus de moi-même dans ce livre. Bien sûr, en fignant les pages de ce travail je n'ai retrouvé que ce que, j'ai bien voulu y mettre. J'ai fait comme s'il n'y avait que des questions à poser et comme si poser une question c'était déjà y répondre. Alors que tenter des réponses peut susciter des questions plus sérieuses.

A la manière du titre qui reconnaît que Mary-Lafon mena un grand combat et qui, en même temps se veut une interrogation de ce combat, certains peuvent croire que nous ne pouvons rester que dans l'incertitude. Robert Lafont écrivant sur Mistral n'hésita pas à donner un titre explicite à son travail : ***Mistral ou l'illusion***.

N'aurais-je pas pu écrire : Mary-Lafon ou les impasses, Mary-Lafon ou le passé perdu ?

Le projet occitaniste d'aujourd'hui doit, savoir balayer des incertitudes et en conserver d'autres. Il ne peut survivre (et il le doit) qu'en se recomposant à la mesure (mais pas aux ordres) de la société en reconstitution qu'il habite. Si, dans mes petites limites, j'ai pu porter pierre aux fondations de l'édifice alors tous ceux qui jettent des bananes dans la rue me deviendront très sympathiques.

Plus qu'un ancêtre, c'est notre pionnier que j'ai interrogé.

Il s'est donné un nom. Par ce seul geste il est toute notre modernité. Se donner un nom, une identité est le travail humain par excellence. Perbosc fera mieux que Mary-Lafon en donnant un nom à son combat : l'occitanie. Ils procèdent du même courage.



Voilà le portrait que je viens d'évoquer de mémoire car après l'avoir vu dans la salle de la mairie de Montauban, il est reparti vers les réserves du Musée Ingres. Il n'en était sortie qu'à titre de remplacement du portrait d'un Montalbanais plus méritant. Plus méritant ou plus officiel, comme vous voulez... Je l'ai retrouvé beaucoup plus tard sur internet. Cette page est donc le seul ajout de 2015.

## Dialogue pour un improjet occitaniste

1

Lesavent : Toutes les idées ont une histoire mais les idées sont moins que l'histoire.

Lodasse : Le projet occitaniste pose la question du lieu de l'histoire, du lieu de l'idée dans l'histoire.

2

Lesavent : Seule l'histoire construit des lieux, et des milliers de lieux sont sans devenir. Je préfère ne pas donner d'exemple.

Lodasse : Ce que le projet occitaniste t'invite à penser c'est que tous les lieux n'ont pas une géographie.

3

Lesavent Etudions l'histoire de l'Europe et vive l'Europe des régions.

Lodasse : Ton sens (sang) de savant n'a pas de cœur. Il ne circule pas. Il ne connaît que les places de parking.

3

Lodasse : La vie ne supporte que la naissance. Par le projet occitaniste elle supporte en plus l'histoire.

Lesavent : Veux-tu signifier que l'histoire de la vie privée (même quand elle est dirigée par mon honorable collègue G. Duby) n'est que l'histoire privée de vie ?

4

Lodasse : Si l'écriture de l'histoire a toujours été sans vie, c'est qu'il s'agissait d'êtres et de lieux qui avaient l'histoire pour eux. .Ceux qui font l'histoire n'avaient qu'à bien se tenir.

Lesavent : Je veux bien que le projet occitaniste soit un projet culturel mais chercher à y glisser un projet de société !!!

5

Lesavent : Pour se tenir il faut deux jambes, le cadre et sa définition. En math, un ensemble se vérifie en compréhension ou en extension.

Lodasse : Tu te tiens toujours au centre, soit au centre du cadre soit par la définition du centre. L'intellectuel ne pouvait que se définir au centre pour se donner une importance finalement factice. Le projet occitaniste fait perdre le centre en tuant le cadre et quant à la définition... L'intellectuel a besoin de devenir pour ne pas rester d'un autre âge.

6

Lodasse : Quant au savant, je n'ai rien contre : il m'est utile si souvent ! Mais l'homme-savant est plus que la somme de ses connaissances. Il est

aussi à la fois ses ignorances et les immenses chantiers de non-savoir qu'il ouvre par ses découvertes.

Lesavent : Et à te suivre, depuis longtemps l'homme-savant serait détruit.

7

Lodasse : Les fondations sont du domaine des conditions comme Marx déclare que l'égalité n'a pas à être entre les hommes mais entre les conditions qui les font hommes. Le projet occitaniste est une fondation.

Lesavent : Le conditionnel n'est qu'un mode de conjugaison complémentaire de l'indicatif. Il ne conditionne pas l'existence de l'indicatif en question.

8

Lesavent : Mais pourquoi l'intellectuel est-il forcément au centre ? L'intellectuel français est-il le centralisme français ?

Lodasse : Jusqu'à présent le mouvement social dans notre pays a toujours poussé jusqu'au bout ses possibles. L'intellectuel s'est ainsi - et seulement ainsi - vu doté d'une fonction jusqu'au bout. De Rousseau à Sartre...

9

Lesavent : Accorde moi au moins ce fait : l'ouvriérisme et le poujadisme sont anti-intellectuels mais pas anti-centraliste. Ton projet occitaniste n'est qu'un poujadisme culturel poussé jusqu'au bout.

Lodasse : L'ouvriérisme est un cœur d'or pour le centralisme. Quant au projet occitaniste, il ne trouve et crée son adversaire centraliste que quand il agit et se bouge.

10

Lodasse : Pour que le projet occitaniste nous envahisse (en nous avec nous) il faut que le militant régionaliste soit militant de la révolution qui s'active par le culturel. Dans le cas contraire le militant régionaliste n'est que le farceur du combat nationaliste ou européen et son projet occitaniste l'illusion sans optique (fait fréquent dans l'histoire du projet).

Lesavent : La révolution culturelle est à la mode. Jean Boissonat champion en trilatérale ne parle que de ça. Envoie lui ton projet pour le servir.

1

Lodasse : Le projet occitaniste est inconciliable avec la révolution conservatrice. Pas parce que la révolution conservatrice manque de réalité. Le libéralisme d'aujourd'hui produit des miettes. Le projet occitaniste des vies.

Lesavent : Une vie ça s'apprend à l'école et à l'école tout le monde ne peut pas recomposer des miettes.

12

Lesavent : Savoir est occitaniste dans la mesure où le savoir engendre le savoir et la culture occitane d'hier celle d'aujourd'hui.

Lodasse : Le savoir est occitaniste dans aucune mesure. Le savoir ne se transmet plus. La création n'est que création du savoir. Le projet occitaniste construit la création comme moyen de travailler le monde. Vive la création.

13

Lodasse : D'ailleurs le projet occitaniste ne fonctionne que comme un impro-jet, formule que pour ton plaisir tu peux lire un nain projet et qu'en acte je vis comme le jet d'une impro.

Lesavent : Je ne te conteste pas le droit à l'erreur.

14

Lesavent : Tout ne peut se bouleverser. Il y a toujours eu un ordre dans le monde. On l'appelle la réalité.

Lodasse : Derrière le projet de civilité, il n'y a pas de retour, mais un aller simple. Celui que dirige la soif d'aventure. Et si Colombani dans **le Monde faits et documents** peste contre l'aventure factice (*la guerre du faux* dirait Umberto Eco) qu'il se rassure. Notre soif d'aventure c'est la réalité de la révolution (qui n'est pas en reste quant à sa liste de faussaires).

15

Lesavent : L'aventure humaine c'est l'humanité. L'homme devient homme, nous révèle mieux que je ne saurais le dire Albert Jacquard.

Lodasse : Et l'humanité à la moulinette de l'improjet occitaniste, c'est que personne ne peut plus décréter l'homme et surtout pas l'homme nouveau.

16

Lesavent : Je ne te suivais pas et je te suis encore moins, Comment peux-tu avancer un projet de société que tu appelles une civilité en partant de ton petit horizon et cela, à l'heure où tout projet de société n'est qu'assemblage, prétentieux et inutile de mots ?

Lodasse : Exactement ! Nous sommes dans une société incapable d'admettre sa transformation (fumeuse banalité ?). Pourquoi ? Le capitalisme n'est plus installé comme un extérieur social. Il se vit du dedans de tous les hommes. Les services dits publics se doivent de fonctionner comme des entreprises dites privées. Le capitalisme est "une âme" sociale. En face, les projets de sa transformation furent toujours des extérieurs, venant d'abord de la "lumière" des intellectuels puis dans le même mouvement de la "lumière" de classe. En continuant sur cette lancée ils se mirent à répondre à côté.

Pour construire aujourd'hui un projet révolutionnant d'aujourd'hui il faut qu'il agisse par le culturel en s'appuyant, entre autre, sur une culture périphérique c'est à dire sur une culture construite par l'hors-centre.

17

Lesavent : Une culture basée sur une langue en voie de disparition (reconnais-le !) et au moment où la langue française elle-même vacille, c'est plus qu'un peu fort pour "fonder" un projet !

Lodasse : Ta lucidité est exemplaire. Ta société incapable d'admettre sa transformation c'est bien celle-là. Le pouvoir de la langue d'oc ne tient pas au nombre de ceux qui la parlent, ni à ses prétendues qualités. Certains de tes semblables peuvent s'évertuer à prouver que c'est une langue qui mérite d'être traitée au moins comme les autres. Le réel pouvoir de la langue d'oc fonctionne en fait par l'improjet occitaniste. Son ennemi n'est pas la langue française mais le mangeur d'homme et peut-être cette fameuse bête du gévaudan venue visiter le Festival d'occitanie en 1981 et qui hanta l'enfance d'un ami : Mary-Lafon.

18

Lodasse : Je parle d'une langue matériaux. Pas d'une langue plaisir. Il ne s'agit pas de vivre sa langue mais de transformer son plaisir en vivant sa langue. Le plaisir petit-bourgeois colle à notre société bouclée (et frisée) car il était le dernier moyen possible pour son intériorisation . L'improjet occitaniste est le plaisir du plaisir.

Lesavent : Ton projet occitaniste porte toutes les impasses. J'ai entendu celle du retour à la terre, celle de la nostalgie douce, celle du bonheur à moi et que les autres crèvent, celle de celui qui dit je suis le plus beau et les autres sont des cons mais comment lui ajouter celle du Dieu-travail !

19

Lesavent : Je suis le Dieu-Travail. Lui seul me fait exister, avancer, découvrir et gagner.

Lodasse : Vincent Ambite a écrit un jour que le pouvoir de la parole n'est que la parole qui a du pouvoir. Ton Dieu-travail est. Le mien travaille ! C'est plus salissant pour les mains, Il travaille d'abord le. pouvoir qui le fait, seulement être, alors qu'il veut en plus devenir.

20

Lesavent : Tu te gargarises de mots. C'est compréhensible. Quand une culture meurt on se console comme on peut...

Lodasse : Tu vis tellement dans cette société que tu ne peux que constater. Constate donc le phénomène "informatique" et écoute comment il est possible qu'il envahisse lui aussi l'improjet occitaniste. L'américain Papert, mettant au point le code de communication Logo, et partant ensuite pour le Brésil en revient en se tapant sur les cuisses :

*"L'école de Samba même si elle n'est pas "exportable" telle quelle, présente un ensemble de caractéristiques que tout environnement d'apprentissage devrait et pourrait avoir. Apprendre n'y est pas dissocié du réel. L'école de Samba a un but et, si l'on y apprend c'est pour participer à ce but [Le carnaval]. Le novice n'y est pas tenu à*

*l'écart du spécialiste, et le spécialiste lui aussi apprend. Le milieu Logo rappelle l'école de Samba sur certains points, il en diffère sur d'autres".*

Et Papert donne comme titre à son livre : "Le jaillissement de l'esprit". Autant dire une autre formulation de l'improjet occitaniste.

Oui, Occitanie, Brésil : même Samba ! Slogan dévastateur du Carnaval de Toulouse depuis 1985. J'y ajoute : "sous le clavier, la plage !".

21

Lodasse : Chercher n'est pas le contraire de trouver mais c'est trouver qui a son propre contraire. Trouver une réponse à une question extérieure à soi est le contraire de trouver une réponse à sa propre question et, si chaque trouvaille a ses mérites c'est uniquement dans le deuxième cas qu'il y a jaillissement de l'esprit. Pas étonnant si Papert, toute vedette nord-américaine qu'il est, déclare : "*Ma philosophie est révolutionnaire, pas réformiste*".

Lesavent : Ta sauce devient indigeste et tu manipules le monde seulement pour te convaincre.

22

Lesavent : Le savoir a besoin d'être organisé ou programmé pour continuer sur ta lancée.

Lodasse : Continuons en effet : "les vraies trouvailles échappent à tout programme" et c'est encore le programmeur Papert qui parle. Il faut décadrer, demurer, désordonner, déconner même. **Dé n'est pas un préfixe destructeur.** Il me fait plutôt penser à début (des buts aussi)

23

Lesavent : Joue au jeu du frivole, je garde celui du sérieux.

Lodasse : Tu n'es qu'avant d'être. Aujourd'hui il faut jouer à jouer, penser à dé-penser, rêver à des rêves, "changer la façon de changer" comme dit le poète allemand Volker Braum que d'autorité je déclare occitaniste.

24

Lesavent : Finissons-en. Je me sentais capable d'être ton ami et tu me traites en adversaire. Tu connais pourtant mes sympathies pour la cause occitane.

Lodasse : L'improjet occitaniste ne cause plus. La preuve il se fabrique des adversaires à sa mesure, à la mesure de ses ambitions. Les cadeaux sont le contraire de la démocratie.

25

Lesavent : Ma route a du bon sens. Je continuerai de la suivre.

Lodasse : Pas de bon sens "millénaire" ni de "fébrilité moderne". Entre le monde savant et le monde populiste pour un quart de 100 dialogues j'ai embrassé les "jeux olympiques de l'existence" là où les cous ne supportent pas de médailles, les estomacs de mets d'ails et les hymnes des conserves. De l'eau passe, rien que de l'eau passe, toujours de l'eau passe.

(rédigé à 90% dans la nuit du 8 Mai 1986 après Larrazet-expériences et avec dans les mains un petit outil : Identité et Civilité de Claude Sicré).  
1 - 10 - 1986

29 mai 2009

## Mary-Lafon QUEL COMBAT ?



Pour le centenaire de la mort de Mary-Lafon  
La dépêche du Midi 21 juillet 1984

Il y a cent ans, mourait Mary-Lafon. -Deux ans avant, il bouclait sa vie. Pour cela, deux livres : l'un était l'aboutissement de sa vie et l'autre cette vie même. Mais avant de tourner ces deux clefs, interrogeons ce nom qui se trouve sur la porte. A la fin de 1829, Jean-Bernard Marie Lafon quitte Lafrançaise, sa ville natale, et Montauban pour la bonne ville de Paris. Il avait décidé de devenir homme de lettres. Avec cette seconde naissance, il se donne un nouveau nom. Et il devient l'homme sans prénom. Il ne pouvait écrire Marie Lafon car passer pour une femme, au moment où Amantine-Aurore-Lucile Dupin se décide pour Georges Sand, n'était pas une garantie de succès. Pourtant, il tenait sans nul doute à ce prénom de Marie qui était celui de deux êtres chers : sa mère morte à sa naissance et sa grand-mère qui l'éleva.

Alors, il installa le Y, ajouta un trait d'union et le tour était joué. Mary-Lafon venait de naître. Pendant cinquante ans, il restera fidèle à cet engagement de jeunesse : il sera homme de lettres.

Un siècle après sa mort, que reste-t-il ?

Une cinquantaine de livres couverts de poussière. Lui qui passa sa vie à dépoussiérer... Il n'admettait pas, en effet, le sort qui était fait à la littérature occitane. En 1850, dans une introduction aux poèmes de

Castela Mous Farinals, il rappelait, une fois de plus : « Telle est notre langue, une des plus riches qui soient sorties des lèvres de l'homme et l'une des plus anciennes car en sa qualité de fille aînée des Romains, elle prime toutes les langues d'Europe. Cela n'empêche pas les sots de la flétrir du nom de patois... Quelle rougeur leur monterait au front s'ils connaissaient ses titres de gloire ! ». Alors, sa vie durant, il fit oeuvre de réparation c'est son mot. Une des clefs qui boucle sa vie, c'est donc son histoire littéraire du midi de la France. Il a tout sacrifié au Midi, nous dit-il, et pour cela il a commencé par se faire historien.

A une histoire qui mettait la France au point de départ, il oppose une histoire où la France est en construction.

Il lui fallut quatre volumes pour écrire son histoire politique, religieuse et littéraire du midi de la France. Nous étions en 1844 et il avait 34 ans.

A accomplir cette tâche, il fit d'agréables rencontres. La vie des rois n'était plus, en effet, le centre des événements mais la périphérie et c'est le peuple qui prit le premier rôle.

Cette histoire politique est une histoire de la liberté. Tout comme l'histoire religieuse ! Mais attention, ici, la liberté n'est pas fantôme.

Ce n'est pas celle que l'on invoque chaque fois que l'on veut asservir. Elle est constituée de la chair et des os du peuple. Et pour préciser qui est ce peuple, voici comment il apparaît au moment de la guerre entre protestants et catholiques, à Montauban.

« Dans ce triple assassinat, empreint de toute la rudesse de ce siècle de fer (XVe siècle), se révélaient violemment les trois intérêts qui divisaient la réforme : l'intérêt religieux passionnant le peuple et les ministres, l'intérêt de la noblesse des soldats qui vivaient de la guerre civile et l'intérêt des cités municipales dont la bourgeoisie s'était enrichie des biens clergé et affranchie de tout contrôle sous l'autorité nominale du roi. »

Comme quoi la guerre catholiques-protestants n'est pas une guerre simple...(1)

Cette histoire du Midi sera complétée par une Histoire d'Espagne, une Histoire de Rome et même une Histoire de France.

Mais concernant le Midi, il fallait mettre en lumière un aspect central : l'histoire littéraire.

Le Toulousain Goudouli est l'idole de Mary-Lafon concernant le début du XVII<sup>e</sup> siècle mais son étude remonte, bien sûr, aux troubadours. Pour répondre au départ à une commande ministérielle, il va se lancer dans des traductions d'oeuvres littéraires de langue d'oc : la célèbre guerre contre les albigeois, Gérard de Roussillon, dame de Bourbon qu'il attribue à Marcabru, Fierabras, le Roman Jauffre et la vie de Saint-Honorat.

On a là des paradoxes de cet homme : il défendit toute sa vie la langue d'oc mais n'écrivit jamais une seule ligne en cette langue si ce n'est pour citer des écrivains.

Parmi les autres paradoxes, on peut évoquer un article récent (2) qui en fait un protestant alors qu'il était catholique... mais il est vrai quel catholique ! Comme promis à Mazzini, célèbre démocrate italien, il écrivit deux livres contre le pouvoir temporel des papes : de quoi s'instruire...

Mais pour revenir à la culture occitane, que disait-il de son XIX<sup>e</sup> siècle ? Il affronte d'abord le célèbre coiffeur d'Agen Jasmin. Sa réputation était telle qu'il alla même à Londres porter la bonne parole du Midi. Pour Mary-Lafon, il était le contraire du bon auteur littéraire du Midi : flatteur pour les notables et ignorant la langue.

Quant à Mistral, il envoya à Mary-Lafon « Mireille » avec une dédicace. Mais à la fondation du félibrige, Mary-Lafon devient plutôt que félibre, président de l'Athénée de Provence. Il choisit les ouvriers de Marseille contre la campagne de Mistral. Ce choix continue celui en faveur de son ami Peyrottes, potier à Clermont-l'Hérault, qu'il glorifie parmi les poètes ouvriers de 1840-1850. Ce choix sera continué par une participation au banquet de l'alliance latine (le cœur du félibrige rouge) le 26 mai 1878. Il termina ainsi le discours qu'il improvisa à cette occasion : « S'ils répondent (les pays latins) comme tout porte à l'espérer, à notre appel, une magnifique fédération se formera et alors, messieurs, on verra deux bannières dans le monde, l'une sombre, sanglante et portant en lettres de fer la devise du despotisme : « La Force prime le droit ! » l'autre éclatante, pure comme l'azur des cieux et laissant flotter dans ses plis superbes, écrite en lettres d'or, la devise de l'avenir « Le droit vaincra la force ! » »

N'allez pas imaginer pour autant un rouge en politique.

Il était de ces républicains sincères qui, par leurs actes et leurs idées, participeront à la fondation de l'idéologie radicale qui marquera la troisième République.

Au départ, deux clefs étaient au rendez-vous. Après la défense du Midi, il est temps de passer à la seconde. Avec le livre autobiographique : « 50 ans de vie littéraire », il nous fait part de son action dans l'ensemble de la vie littéraire française. Il publia des poèmes, des romans, des œuvres théâtrales. Admirateur de Lamennais, de Georges Sand, et d'autres, il est avant tout écrivain français, même s'il passa peu de temps à Paris. On est d'ailleurs étonné de le voir si souvent voyager d'un bout à l'autre de l'Europe du Sud. S'il est écrivain parisien, c'est que pour lui les académies de province se complaisent trop dans la médiocrité et il refusera toujours une vision du Midi qui l'enfermerait en lui-même. (3)

Il défend le Midi. Pas pour en faire un territoire à part, mais comme moyen d'enrichir la France toute entière.

Cette rapide visite terminée, peut-on considérer que la poussière qui le recouvre aujourd'hui est justifiée ?

En 1829, il fit un voyage à dos de cheval à travers tout le Midi pour rencontrer l'authentique langue d'oc, celle qu'il aimait en concurrence avec le latin et aussi en cachette.

S'il refaisait ce voyage aujourd'hui, il pleurerait à chaque pas une langue perdue. Pourtant, il ne baisserait pas les bras. Je ne sais pas s'il passerait bien aux émissions occitanes de la télévision, mais de toute façon, il trouverait cela largement insuffisant.

C'est vrai, il s'est parfois enseveli sous la poussière qu'il remuait mais comment aurait-il pu faire autrement ?

Nous, nous pouvons faire autrement ! Et alors, Mary-Lafon ne sera ni le grand écrivain oublié ni le précurseur méconnu, mais un des outils parmi d'autres qui feront que le passé ne pesant plus trop lourdement sur le présent; nous inventerons un avenir à la culture occitane. -

J.-P. DAMAGGIO